

Gabriela Jardim da Silva

LA REPRÉSENTATION DU FÉMININ DANS *THÉRÈSE DESQUEYROUX*:
DE L'ANALYSE NARRATOLOGIQUE À UNE
INTERPRÉTATION SOCIO-HISTORIQUE

Porto Alegre

2012

UNIVERSIDADE FEDERAL DO RIO GRANDE DO SUL
INSTITUTO DE LETRAS
PROGRAMA DE PÓS-GRADUAÇÃO EM LETRAS
ESTUDOS DE LITERATURA
LITERATURAS FRANCESA E FRANCÓFONAS

**LA REPRÉSENTATION DU FÉMININ DANS *THÉRÈSE DESQUEYROUX*:
DE L'ANALYSE NARRATOLOGIQUE À UNE
INTERPRÉTATION SOCIO-HISTORIQUE**

Gabriela Jardim da Silva

Profª Dra. Henriete Karam
Orientadora

Dissertação de Mestrado em Literaturas Francesa e Francófonas, apresentada como requisito parcial para a obtenção do título de Mestre pelo Programa de Pós-Graduação em Letras da Universidade Federal do Rio Grande do Sul.

Porto Alegre
2012

À Ana Lúcia et à Georgina pour leur amour
inconditionnel, pour leurs enseignements et
pour leur encouragement qui me permettent
d'aller toujours plus loin.

Mes remerciements

À madame Henriete Karam, ma chère directrice de recherche, pour m'avoir soutenu tout au long de ce travail en me donnant de précieux conseils, ce qui m'a permis de songer à de nouveaux horizons théoriques et méthodologiques. Je tiens à la remercier, de même, pour son encouragement et pour sa patience;

À monsieur Robert Ponge pour m'avoir initié à la recherche et pour avoir été toujours présent pendant mon parcours intellectuel depuis quatre ans que nous travaillons ensemble;

À Fabíola Castro de Oliveira, ma chère collègue, pour son importante contribution dans la traduction de *L'Éducation des filles*;

À Rodrigo de Oliveira Lemos pour ses commentaires et ses suggestions inestimables lors de mon processus d'écriture;

À mesdames Beatriz Gil et Rosa Maria Graça pour tout ce qu'elles m'ont appris en ce qui concerne la recherche et en ce qui concerne la didactique du français;

À Paola Felts Amaro, cher professeur, pour m'avoir présenté *Thérèse Desqueyroux*;

À mes collègues André Pereira, Daniele Azambuja de Borba Cunha, Janaína Pinto Soares, Jacqueline Nunes Brunet et Vanessa Schmitt pour leur compagnie et pour leur amitié;

À Renan Oliveira pour m'avoir encouragé dès le début de ce travail et pour m'avoir soutenu dans les moments les plus difficiles;

À Cristiane Medeiros, à Estela Braga et à Simone Scherer pour leur amitié inconditionnelle et constante depuis tant d'années;

À l'université fédérale du Rio Grande do Sul, particulièrement au *Programa de Pós-Graduação* de l'institut des lettres, pour son support intellectuel et matériel;

À CAPES pour m'avoir concédé une bourse, ce qui m'a donné le moyen de me consacrer presque entièrement à l'élaboration de ce travail.

RÉSUMÉ

Le présent mémoire a pour objectif de procéder à une étude de *Thérèse Desqueyroux* (1927), roman de François Mauriac. Pour cela, il est proposé un parcours en trois parties: la première partie vise à la présentation de l'écrivain et de l'œuvre dont s'occupe ce travail; la deuxième partie se rapporte à une analyse du roman à la lumière des catégories narratologiques; la troisième et dernière partie concerne un examen des données repérées sous un angle socio-historique. À partir de ce parcours d'étude, il est constaté, parmi plusieurs questions, que (1) la protagoniste du roman est quelqu'un d'inadapté à son milieu familial et social parce qu'elle représente un déplacement en ce qui touche la notion d'identité féminine instituée, à travers l'histoire, dans la culture occidentale; et (2) la conception chrétienne du pardon traverse le roman.

MOTS-CLEFS: Mauriac (François); *Thérèse Desqueyroux*; narratologie; identité féminine; transgression; pardon.

RESUMO

Esta dissertação tem como objetivo proceder a um estudo sobre *Thérèse Desqueyroux* (1927), romance de François Mauriac. Para tanto, é proposto um percurso em três partes: a primeira parte visa à apresentação do escritor e da obra à qual se consagra este trabalho; a segunda parte é referente a uma análise do romance à luz das categorias narratológicas; a terceira e última parte concerne a um exame dos dados levantados sob um ângulo sócio-histórico. A partir deste percurso de estudo, é constatado, entre outras questões, que (1) a protagonista do romance não se adapta ao seu meio familiar e social, visto que ela representa um deslocamento no que tange à noção de identidade feminina instituída, ao longo da história, na cultura ocidental; e (2) a concepção cristã do perdão atravessa o romance.

PALAVRAS-CHAVE: Mauriac (François); *Thérèse Desqueyroux*; narratologia; identidade feminina; transgressão; perdão.

TABLE DE MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE - À LA DÉCOUVERTE DE FRANÇOIS MAURIAC ET DE THÉRÈSE DESQUEYROUX

1	INTRODUCTION	11
2	FRANÇOIS MAURIAC: VIE ET ŒUVRE	13
2.1	FRANÇOIS MAURIAC: QUELQUES REPÈRES BIOGRAPHIQUES	13
2.1.1	Les premières années: l'enfance, la jeunesse et la formation	13
2.1.2	Un bordelais à Paris: de la liberté d'esprit à la nostalgie	14
2.1.3	Mauriac et l'engagement politique	16
2.1.4	Les dernières années	19
2.2	QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ENSEMBLE DE L'ŒUVRE MAURIACIENNE	19
2.2.1	Mauriac: peintre de la province	19
2.2.2	Un romancier catholique?	20
3	LA GENÈSE DE THÉRÈSE DESQUEYROUX	22
3.1	L'HISTOIRE NARRÉE	22
3.1.1	L'intrigue	23
3.1.2	Le schéma narratif	23
3.2	LES SOURCES DE THÉRÈSE DESQUEYROUX	25
3.2.1	L'affaire Canaby	27
3.2.1.1	Mauriac et l'affaire Canaby	29
3.2.2	D'autres sources de <i>Thérèse Desqueyroux</i>	31
3.3	CONSCIENCE, INSTINCT DIVIN: ÉBAUCHE DE THÉRÈSE DESQUEYROUX	33
3.4	LE « CYCLE » DESQUEYROUX	35

**DEUXIÈME PARTIE - THÉRÈSE DESQUEYROUX:
DES ÉLÉMENTS NARRATIFS**

4	LE NARRATEUR ET LA NARRATION	38
4.1	LES NARRATEURS	38
4.1.1	Les types de narrateur.....	38
4.1.1.1	Le type de narrateur dans l'« avis au lecteur »	39
4.1.1.2	Le type de narrateur dans le récit proprement dit	41
4.1.1.3	Quelques considérations sur les différents types de narrateur	42
4.1.2	La focalisation	43
4.1.2.1	La focalisation dans l'introduction au roman	44
4.1.2.2	La focalisation dans le récit proprement dit	44
4.2	LA NARRATION ET LES STRATÉGIES NARRATIVES	48
4.2.1	La construction discursive	48
4.2.2	Les intrusions du narrateur	49
5	L'ESPACE	52
5.1	L'ESPACE PHYSIQUE	52
5.1.1	L'espace de la province	53
5.1.1.1	Argelouse	54
5.1.1.2	Saint-Clair	56
5.1.2	L'espace urbain: Paris	56
5.1.3	Quelques considérations sur l'espace physique	57
5.1.3.1	L'espace de transition	58
5.1.3.2	Les espaces claustrophobes	60
5.2	L'ESPACE SOCIAL	63
5.2.1	La cohésion politico-idéologique	63
5.2.2	Les polarités idéologiques	64
5.3	L'ESPACE PSYCHOLOGIQUE	67
5.3.1	L'espace des désirs et de la rêverie	68
6	LE TEMPS	72
6.1	LE TEMPS	72
6.1.1	Le temps historique	73
6.1.1.1	L'affaire Canaby, l'affaire Dreyfus et l'affaire de la séquestrée de Poitiers	73
6.1.1.2	Les années vingt: l'éclosion de l'industrie résinière landaise	75
6.1.1.3	Quelques considérations sur le temps historique	76
6.1.2	Le temps chronologique	77

6.1.2.1	Quelques considérations sur le temps chronologique	79
6.1.3	Le temps psychologique	80
6.1.3.1	Le temps du souvenir: à la recherche des racines d'un acte criminel	80
6.1.3.2	Le temps de l'avenir	82
6.1.3.3	Quelques considérations sur le temps psychologique	83
6.2	LES ANACHRONIES	83
7	LES PERSONNAGES	89
7.1	LE PERSONNAGE CENTRAL: THÉRÈSE DESQUEYROUX	89
7.2	LES PERSONNAGES PRINCIPAUX	92
7.2.1	Bernard Desqueyroux	92
7.2.2	Jean Azévêdo	94
7.3	LES PERSONNAGES SECONDAIRES	98
7.3.1	Anne de la Trave	98
7.3.2	Jérôme Larroque	99
7.3.3	Mme de la Trave et M. de la Trave	100
7.3.4	Tante Clara	100
7.4	LES FIGURANTS	101
7.5	QUELQUES RAPPORTS DE RESSEMBLANCE ENTRE LES PERSONNAGES	103
7.5.1	Thérèse Desqueyroux et Jean Azévêdo: la liberté d'esprit	103
7.5.2	Thérèse Desqueyroux et tante Clara: la solitude	104
7.6	QUELQUES RAPPORTS DE HIÉRARCHIE ENTRE LES PERSONNAGES	105
7.6.1	L'Instruction: les hommes > les femmes	105
7.6.2	L'honneur: la famille > l'individu	106

TROISIÈME PARTIE - THÉRÈSE DESQUEYROUX:

DEVOIR, TRANSGRESSION ET PARDON

8	FEMME ET SOCIÉTÉ	109
8.1	FEMME, FÉMININ ET FÉMINITÉ	110
8.2	QUELQUES REMARQUES SUR LA PLACE DE LA FEMME À TRAVERS L'HISTOIRE	111
8.2.1	De brèves considérations sur l'éducation féminine avant le XVIII ^e siècle	112
8.2.2	Rousseau dans <i>Émile</i> : de l'Éducation et de la fonction des femmes	113
8.2.3	Auguste Comte et le rôle de la femme dans le positivisme	116
8.2.4	François Mauriac et <i>L'Éducation des filles</i>	118

8.2.5	En guise de synthèse	121
9	THÉRÈSE DESQUEYROUX : TRANSGRESSION ET PARDON	123
9.1	THÉRÈSE DESQUEYROUX ET L'HÉRITAGE BOVARYSTE	124
9.2	LA NÉGATION DU DEVOIR ENVERS LA FAMILLE	127
9.2.1	Le rejet du rôle d'épouse	128
9.2.2	Le refus de la maternité	131
9.3	UNE FEMME CRIMINELLE	133
9.4	LE PARDON DANS <i>THÉRÈSE DESQUEYROUX</i>	135
9.4.1	<i>La Pitié des fous et des folles</i> : une épigraphe de Charles Baudelaire	136
9.4.2	L' « avis au lecteur »	137
9.4.3	Le suicide raté	138
9.4.4	Transgression et pardon dans <i>Thérèse Desqueyroux</i> : quelques considérations d'ensemble	140
10	EN GUISE DE CONCLUSION	143
	RÉFÉRENCES	148
	APPENDICE	154
	ANNEXES	183

PREMIÈRE PARTIE
À LA DÉCOUVERTE DE FRANÇOIS MAURIAC
ET DE *THÉRÈSE DESQUEYROUX*

« Thérèse Desqueyroux, c'est moi désespéré. »
(François Mauriac)

1 INTRODUCTION

Le présent mémoire a pour dessein de procéder à une étude de *Thérèse Desqueyroux*, ouvrage de François Mauriac, écrivain français du XX^e siècle. Paru en 1927, ce roman qui dévoile, de façon intimiste, l'histoire du personnage éponyme a été couronné, en 1950, comme l'un des douze meilleurs du demi-siècle.

Pour bien saisir l'univers mauriacien et son roman le plus emblématique, je propose, dans cette étude, un parcours en trois étapes: la première vise à une présentation de l'écrivain et de *Thérèse Desqueyroux*; la deuxième étape se rapporte à une profonde analyse du roman à la lumière des catégories issues de la narratologie; la troisième étape concerne une interprétation sous un angle socio-historique. Ce mémoire est, par conséquent, divisé en trois parties.

La première partie, intitulée « À la découverte de François Mauriac et de *Thérèse Desqueyroux* », est partagée en deux chapitres. Au préalable, je présente de brefs renseignements sur le parcours biographique et littéraire de François Mauriac (Chapitre 2). Subséquemment, je me propose d'étudier la genèse de *Thérèse Desqueyroux*. J'y expose l'intrigue du roman, ainsi que ses sources et son ébauche - la nouvelle *Conscience, instinct divin* - (Chapitre 3).

La deuxième partie, dont le titre est « *Thérèse Desqueyroux*: des éléments narratifs », est divisée en quatre chapitres. Dans cette partie, je m'adonne, tout d'abord, à l'examen du narrateur et de la narration (Chapitre 4).

Deuxièmement, je m'occupe de l'espace - l'espace physique, l'espace social et l'espace psychologique - (Chapitre 5). Troisièmement, j'aborde le temps d'après trois catégories: le temps historique, le temps chronologique et le temps psychologique. Je me penche, de même, sur les discordances entre l'ordre de la diégèse et celui du discours, c'est-à-dire sur les anachronies (Chapitre 6). Quatrièmement, j'analyse les personnages, tantôt en ce qui concerne leurs caractéristiques en tant qu'individus, tantôt en ce qui concerne leurs rapports de ressemblance et de hiérarchie (Chapitre 7).

La troisième partie, nommée « *Thérèse Desqueyroux*: devoir, transgression et pardon », s'applique à l'examen de la représentation du féminin dans *Thérèse Desqueyroux*. Pour atteindre ce but, j'ai divisé cette partie en deux chapitres. Je mène ainsi une brève étude socio-historique ayant pour objet la construction des notions d'identité féminine et de féminité au long des derniers siècles (Chapitre 8). À partir de cela, je signale dans quelle mesure le personnage de Thérèse Desqueyroux représente ou non un déplacement en ce qui touche à ces notions en fonction de son inadaptation à son milieu familial et social (Chapitre 9).

En Guise de conclusion, je reprends les réflexions les plus importantes que j'ai menées lors de ce travail dans le but d'explicitier encore une fois, quoique résumée, comment je les ai organisées pour attribuer un sens au roman.

À la fin, dans l'Appendice, je propose une traduction de *L'Éducation des filles*, essai de François Mauriac - publié en 1933 - qui est analysé, parmi d'autres textes, dans le huitième chapitre de ce mémoire.

2 FRANÇOIS MAURIAC: LA VIE ET L'ŒUVRE

Dans le présent chapitre, je me consacre aux aspects les plus importants de la vie et de l'œuvre de François Mauriac. Né le 11 octobre 1885 à Bordeaux et mort le 1^e septembre 1970 à Paris, il est l'un des plus importants romanciers français du XX^e siècle. Tout d'abord, je fournis quelques repères biographiques de notre auteur. Ensuite, je procède à de brèves considérations sur l'ensemble de l'œuvre mauriacienne.

2.1 FRANÇOIS MAURIAC: QUELQUES REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Cette section a pour dessein de se pencher sur les événements les plus importants de la vie de François Mauriac. Dans le but de faire mieux connaître la trajectoire de notre écrivain, je fais quelques repères biographiques en quatre sous-sections: « Les premières années: enfance, jeunesse et formation », « Un Bordelais à Paris: de la liberté d'esprit à la nostalgie », « Mauriac et l'engagement politique » et « Les dernières années ».

2.1.1 LES PREMIÈRES ANNÉES:

L'ENFANCE, LA JEUNESSE ET LA FORMATION

Issu d'une famille catholique et conservatrice, le petit François devient orphelin de père à l'âge de vingt mois. Il vit donc auprès de sa mère, Clair

Coiffard, de sa sœur et de ses trois frères. Dans *Commencements d'une vie*, Mauriac exprime la douleur de ne pas avoir connu son père:

Je ne me suis jamais accoutumé à ce malheur de n'avoir pas connu mon père. J'avais vingt mois lorsqu'il est mort: quelques semaines de grâce accordées par la Providence, et je me fusse souvenu de lui; car sa mère qui lui survécut à peine une année, je la revois (1932, p. 1).

En 1890, Mauriac entre au jardin d'enfants et deux ans plus tard, il devient élève à l'institution Sainte-Marie, dirigée par les Marianites. Il y étudie jusqu'à la quatrième année. En 1898, Mauriac entre en cinquième au collège de Grand-Lebrun. En 1904, Mauriac passe le baccalauréat et puis il obtient une licence ès lettres à la faculté de Bordeaux, en entreprenant une thèse sur les origines du franciscanisme en France.

2.1.2 UN BORDELAIS À PARIS: DE LA LIBERTÉ D'ESPRIT À LA NOSTALGIE

En 1907, Mauriac quitte Bordeaux pour préparer l'examen d'admission à l'École des chartes¹ à Paris. Quoique plongé dans les études, il subit un échec à l'oral d'admission à cette école. L'année suivante, il y est finalement admis, cependant, en 1909, il en démissionne pour se consacrer à la littérature. À cette époque-là, il annonce sa volonté d'être homme de lettres, malgré l'inquiétude de sa famille à propos de ce métier.

Toujours en 1909, Mauriac publie son premier recueil poétique, *Les Mains jointes*: celui-ci reçoit un article élogieux de Maurice Barrès au journal *L'Écho de Paris* en 1910. Ce recueil est suivi d'un autre, en 1911, intitulé *Adieu à l'adolescence*.

¹ « L'École nationale des chartes est une grande école littéraire qui dispense une formation universitaire aux étudiants en sciences de l'homme et de la société, et particulièrement aux étudiants en histoire. Elle participe à la formation professionnelle des conservateurs

À Paris, Mauriac découvre un monde tout nouveau. Il y éprouve des sentiments paradoxaux en ce qui concerne ses vérités les plus intimes, et pourtant, selon Pierre-Henri Simon, en dépit des changements de vie et de l'immersion dans un monde de nouvelles valeurs, la vérité natale est toujours forte chez Mauriac:

À vingt ans, Mauriac a quitté sa ville de Bordeaux [...] Le voici jeté dans le Paris mondain et intellectuel d'avant 1914. Son imagination, ses sens, son intelligence l'arrachent, pour un instant, à ses traditions protectrices. Il lit Barrès et Gide, et c'est la tentation du « culte du moi », le conflit entre l'individu et son milieu, la révolte contre la prudence étroite et sèche de la bourgeoisie catholique. Révolte douloureuse, conflit cruel, car le cœur est réellement écartelé. Mais l'enracinement aux choses et aux vérités natales est fort, et le jeune homme ne manque pas, aux vacances, de revenir vers sa vigne et sa maison (SIMON, 1968, p. 71, c'est moi qui souligne).

À Paris, entre autres sentiments, Mauriac éprouve de la nostalgie de son milieu natal qui a été abandonné. Il déclare qu'« Emma Bovary n'est morte que dans le roman de Flaubert: chaque écrivain venu de sa province à Paris est une Emma Bovary évadée » (1926, p. 33).

En 1912, Mauriac connaît mademoiselle Jeanne Lafon avec qui il se marie en 1913; cette union dure jusqu'à la mort de l'écrivain. Avec Jeanne, Mauriac a quatre enfants: Claude, Claire, Luce et Jean. Dans l'année de son mariage, notre auteur publie *L'Enfant chargé de chaînes*.²

Au début de la Première Guerre mondiale, en 1914, Mauriac écrit des articles de polémique politique dans *Le Journal de Clichy*, sous le pseudonyme de François Sturel. Cette même année, il écrit un roman intitulé *La Robe prétexte* et il débute l'écriture de *La Chair et le Sang*. L'année suivante, il s'engage comme convoyeur de la Croix-Rouge. En 1916, il travaille comme ambulancier à Toul, à Loxéville et à Rampont. Quelques mois plus tard, il

responsables du patrimoine, compris au sens large, et mène des activités de recherche dans les disciplines historiques et littéraires » (<http://www.enc.sorbonne.fr/l-ecole.html>).

² Cet ouvrage a été publié au Mercure de France, en juin et en juillet 1912.

s'embarque à Toulon comme volontaire pour Salonique. En 1917, il est rapatrié à la suite d'une forte fièvre.

En été 1920, il publie *Petis Essais de psychologie religieuse* et, en automne, *La Chair et le Sang*.

En 1926, notre écrivain fait paraître des essais autobiographiques, montrant des aspects de sa jeunesse en province dont les titres principaux sont *Le Jeune Homme* et *La Province*. De même, il publie des fragments de ses mémoires comme « Bordeaux ou l'adolescence »; cette époque-là est sans doute l'une des plus nostalgiques de l'écrivain. Le sentiment de nostalgie n'est cependant pas le seul chez Mauriac, puisqu'il vit aussi un moment de réflexion sur l'importance du roman et sur le rôle du romancier. C'est la raison pour laquelle il commence, en 1926 en Suisse, une carrière de conférencier, c'est là qu'il présente « Défense du roman ». L'année suivante, il fait des conférences dans le Midi, le sujet étant la responsabilité du romancier.

Entre 1922 et 1933, Mauriac publie ses grands ouvrages romanesques: *Le Baiser au lépreux* en 1922; *Le Fleuve de feu* en 1923; *Génitrix* en 1923; *Le Désert de l'amour* en 1925, celui-ci recevant le grand prix du roman de l'Académie française; *Thérèse Desqueyroux* en 1927; *Le Nœud de vipères* en 1932; et *Le Mystère Frontenac* en 1933. Le 1^{er} juin 1933, Mauriac est élu à l'Académie française.

2.1.3 MAURIAC ET L'ENGAGEMENT POLITIQUE

En 1930, Mauriac publie *Ce qui était perdu*, roman qui a été mal accueilli par la critique catholique. En 1931 (une année d'interrogation spirituelle), il publie *Blaise Pascal et sa soeur Jacqueline, Souffrances et bonheur du chrétien* et *Le Jeudi saint*.

En 1934, Mauriac publie le premier volume de son *Journal*, celui-ci étant un recueil de ses chroniques parues entre 1932 et 1933. Toujours en 1934, il collabore à *Sept*, hebdomadaire catholique démocrate, et il quitte *L'Écho de*

Paris pour *Le Figaro*. En ce moment de sa carrière littéraire, ses chroniques l'orientent vers le combat politique.

L'année suivante, Mauriac fait paraître *La Fin de la nuit*. À cette même année, il s'engage contre l'invasion de l'Éthiopie par les troupes de Mussolini. Début 1936, Mauriac publie *Les Anges noirs* et, postérieurement, *La Vie de Jésus*. C'est en 1936 que Mauriac achève *Asmodée*, sa première pièce.

Dans *Temps présent*, hebdomadaire catholique engagé, Mauriac critique le franquisme en 1937 et il écrit de violents articles portant sur l'apathie de l'Europe devant Adolphe Hitler en 1938. Toujours en 1938, après l'*Anschluss*³, Mauriac préside un centre d'accueil pour réfugiés des juifs autrichiens. En mai 1940, Mauriac quitte Paris et il s'installe à sa maison de Malagar.

En la Deuxième Guerre mondiale, pendant l'occupation nazie en France, Mauriac appartient à la résistance intellectuelle en participant au premier numéro des Lettres Françaises clandestines, en 1942, et en publiant *Le Cahier noir*, en 1943, sous le pseudonyme de Forez. Dans *Le Cahier noir*, Mauriac confesse son horreur du nazisme. Toujours en 1943, la Résistance apprend à Mauriac qu'il doit quitter Malagar et se cacher à cause de ses opinions politiques. Il se réfugie donc à Paris et après à Vémars. Le 1^{er} septembre 1944, Mauriac a sa première rencontre avec le général de Gaulle.

En janvier 1945, Mauriac intervient en faveur d'Henri Béraud⁴ et de Robert Brasillach⁵, les deux sont accusés de collaboration avec l'ennemi allemand. Mauriac réussit à sauver Béraud, mais il ne parvient pas à empêcher l'exécution de Brasillach. En cette même année, Mauriac participe à

³ D'après Sylvain Venaire, l'*Anschluss* concerne le « rattachement de l'Autriche au III^e Reich [...] L'*Anschluss* est proclamé le 13 mars, dans l'indifférence internationale. Un plébiscite est alors organisé par Hitler: le 10 avril 1938, Autrichiens et Allemands, soumis à de fortes pressions, se prononcent pour l'annexion. L'Autriche, devenue Ostmark, marche de l'Est du Reich, est alors mise au pas par les nazis » (VENAYRE, Sylvain. *Anschluss. Encyclopædia universalis* Disponible sur internet à: <<http://www.universalis.fr/encyclopedie/anschluss>>. Consulté le 12 mars 2011).

⁴ Henri Béraud, né à Lyon le 21 septembre 1885 et mort à Saint-Clément-des-Baleines sur l'île de Ré le 24 octobre 1958, est un romancier et journaliste français.

une polémique avec les communistes. C'est la raison pour laquelle les journaux communistes, notamment *Action*, l'attaquent.

En janvier 1946, après le départ du général de Gaulle, Mauriac se rallie au MRP⁶ et adhère à la guerre d'Indochine. En juin de cette même année, Mauriac devient un officier de la Légion d'honneur.

En 1947, Mauriac publie *Du côté de chez Proust* et il reçoit Paul Claudel à l'Académie française. L'année suivante, l'écrivain participe à la fondation de la revue *La Table ronde*. En 1952, Mauriac reçoit le prix Nobel de littérature et il fait paraître *Galigai*. Cette même année, Mauriac débute l'écriture de la série des « Bloc-notes » à *La Table Ronde*.

En 1953, Mauriac se sensibilise au problème marocain et il devient le président de l'association France-Maghreb. Toujours en 1953, Mauriac rompt avec le MPR et quitte *La Table Ronde* pour rejoindre *L'Express*, magazine hebdomadaire française, où il publiera dorénavant le « Bloc-notes ».

L'année suivante, il soutient la politique de décolonisation de Pierre Mendès France. En juin 1954, il publie *L'Agneau*. En septembre 1955, Mauriac quitte le conseil d'administration du *Figaro* mais continue à écrire pour le *Figaro littéraire*. À cette époque-là, l'écrivain s'investit dans une intense activité journalistique.

Dans les années suivantes (1957-1958), Mauriac écrit des articles polémiques portant sur l'affaire algérienne; il prend position en faveur de l'indépendance de l'Algérie et condamne l'usage de la torture par l'armée française. En 1958, il est ravi du retour du général de Gaulle.

En mai 1959, Mauriac publie ses *Mémoires intérieurs*. Deux années plus tard, il quitte *L'Express* et son « Bloc-notes » est repris dans *le Figaro littéraire*.

⁵ Robert Brasillach, né le 31 mars 1909 à Perpignan et fusillé le 6 février 1945 au fort de Montrouge, à Arcueil, est un écrivain, journaliste et critique de cinéma français.

⁶ Issu de la Résistance et s'inspirant des principes de la démocratie chrétienne et du Sillon, le Mouvement républicain populaire (M.R.P.) fut créé à Paris en novembre 1944.

2.1.4 LES DERNIÈRES ANNÉES

À la fin de sa vie, Mauriac éprouve de la nostalgie; il décide, alors, de se consacrer à ses mémoires. En septembre 1965, il fait paraître ses *Nouveaux Mémoires intérieurs* et, en 1967, il publie ses *Mémoires politiques*. En septembre 1968, notre auteur a son dernier séjour à Malagar. Cette même année, il achève *Un adolescent d'autrefois*, son dernier roman. Celui-ci est publié en mars 1969 et passionne la critique. Début septembre 1970, Mauriac meurt et reçoit un hommage national avec deux discours: l'un de Pierre Gaxotte, historien et journaliste français, l'autre d'Edmond Michelet, politique français.

2.2 QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ENSEMBLE DE L'ŒUVRE MAURIACIENNE

L'œuvre de François Mauriac est connue surtout pour deux caractéristiques fondamentales: 1) l'enracinement de sa province natale: Bordeaux, et 2) l'influence de son éducation religieuse. Les marques de ces deux éléments sont trouvées partout dans l'écriture mauriacienne. Bien qu'il ait parcouru plusieurs genres littéraires, pour l'instant, je me consacre à l'analyse des caractéristiques de Mauriac comme romancier.

2.2.1 MAURIAC: PEINTRE DE LA PROVINCE

Dans *Commencements d'une vie*, récit autobiographique, François Mauriac parle de son grand attachement émotionnel de Bordeaux, sa ville natale. En outre, il admet l'importance de cette ville en tant qu'inspiration littéraire:

Bordeaux (et je désigne sous ce nom toute la matière de mon œuvre) finit toujours par absorber ce que me fournit la réalité quotidienne; toute œuvre due à une suggestion du présent avorte, si elle n'éveille une correspondance dans mon Bordeaux intérieur (MAURIAC, 1932, p.121).

Comme l'œuvre romanesque de Mauriac le prouve, notre écrivain est toujours resté lié à la province. Dans *La Province*, essai paru en 1926, Mauriac explique la raison pour laquelle il la choisit comme décor dans la plupart de ses romans :

Province, terre d'inspiration, source de tout conflit! La province oppose encore à la passion les obstacles qui créent le drame. L'avarice, l'orgueil, la haine, l'amour à chaque instant épiés, se cachent, se fortifient de la résistance qu'ils subissent. Contenue par le barrage de la religion, par les hiérarchies sociales, la passion s'accumule dans les cœurs (MAURIAC *apud* SIMON, 1968, p. 122-3).

Dans cet extrait, Mauriac explicite ce que la province représente pour lui. Selon lui, les plus intenses drames humains sont trouvés en Province en raison d'une complexité des types humains qui y habitent; ceux-ci, de l'avis de Mauriac, sont tourmentés par les combats entre le bien et le mal. Dans ce sens, Mauriac peuple ses romans avec des personnages qui souffrent en raison des conflits de ce genre.

Néanmoins, ses personnages n'exposent pas seulement les angoisses et les drames de la société provinciale, mais aussi ses vices et son hypocrisie, par la représentation de types humains, par exemple le bourgeois pharisien et les gens énormément attachés à leurs préjugés et à leurs traditions.

Les romans les plus célèbres de Mauriac qui se déroulent en province sont *Genitrix*, *Le Désert de l'amour*, *Thérèse Desqueyroux*, *Le Nœud de vipères* et *Le Mystère Frontenac*.

2.2.2 UN ROMANCIER CATHOLIQUE?

Comme je l'ai signalé dans la première section de ce chapitre, Mauriac a été élevé dans une famille fort catholique. Sa vie entière a été influencée par son éducation religieuse. Son œuvre, de même, ne pourrait pas y échapper. Connu comme un romancier catholique, Mauriac n'a pas voulu imposer sa foi ou être moralisant. D'ailleurs, ce titre ne lui plaisait pas, comme l'affirme Pierri-Henri Simon: « Non que convienne à Mauriac le titre de 'romancier

catholique' : on le lui a généreusement attribué, et toujours il l'a trouvé incommode » (1968, p. 53). Mauriac prétendait plutôt être un catholique qui faisait des romans qu'un romancier catholique.

Les traits de son éducation religieuse sont évidents dans son œuvre parce qu'il y utilise des formules pour exposer des éléments de la vie de l'homme qui les séparent de Dieu, par exemple l'amour de l'argent et de la propriété. Selon Edmon Jaloux, les personnages de François Mauriac éprouvent des conflits qui viennent d'une conscience ou, d'après Jaloux, d'une essence catholique:

Ces personnages de François Mauriac durs, ou soudain rompus, contractés, tranchants, anxieux, enfiévrés, seraient impossibles s'ils n'étaient tous avant tout d'essence catholique, s'ils ne concevaient pas la vie comme une aventure effroyablement tragique et de conséquences illimitées, et si le fait de céder à quelque tentation que se soit ne leur paraissait pas une chose grave; ce qui d'ailleurs augmente le prestige de la tentation (JALOUX, 1933, p. 11).

En d'autres termes, notre auteur présente des personnages tourmentés, placés dans de grands combats entre la chair et l'esprit.

3 LA GENÈSE DE THÉRÈSE DESQUEYROUX

Dans ce chapitre, je me propose d'étudier la genèse de *Thérèse Desqueyroux*. Au préalable, j'expose les éléments fondamentaux de l'histoire narrée: l'intrigue et un bref schéma narratif. Subséquemment, je raconte l'histoire de l'affaire Canaby, source d'inspiration de l'écriture de *Thérèse Desqueyroux* ainsi que d'autres ouvrages romanesques avec le même personnage de Thérèse (ceux-ci composant le « cycle » *Desqueyroux*). Après cela, je signale en peu de lignes d'autres sources qui ont inspiré Mauriac dans la composition du profil de Thérèse Desqueyroux et, de même, je commente le rapport entre *Conscience, instinct divin*, nouvelle de François Mauriac, et *Thérèse Desqueyroux*, celle-là comme ébauche de celui-ci. En dernier ressort, je m'occupe du « cycle » *Desqueyroux* visant à le présenter et à résumer chacun des ouvrages qui le composent.

3.1 L'HISTOIRE NARRÉE

Cette section a pour objectif de présenter l'histoire narrée au moyen d'un bref résumé de son intrigue et, de même, par l'intermédiaire d'un schéma narratif dont le but est de faire connaître les actions les plus importantes à l'intérieur de la diégèse.

3.1.1 L'INTRIGUE

Le roman raconte l'histoire de l'infortunée Thérèse, jeune femme provinciale issue d'une famille riche. Influencée par la volonté des familles Larroque et Desqueyroux et par son amour de la propriété, Thérèse se marie avec Bernard Desqueyroux. Malgré cela, dès le jour des noces, Thérèse se rend compte qu'elle ne sera pas heureuse.

Frustrée, surtout après avoir fait connaissance avec Jean Azévédo, quelqu'un qui lui présente un monde de nouvelles idées, Thérèse cède à l'impulsion d'empoisonner peu à peu son mari, parce que seulement la mort de ce dernier pourrait la rendre libre. L'empoisonnement est découvert et une instruction criminelle est ouverte; Thérèse subit un procès et elle est acquittée pour insuffisance de preuves.

Arrivée à Argelouse, après la libération de la justice, elle doit obéir aux décisions prises en famille. Privée de sa fille Marie et sans avoir aucun espoir, Thérèse devient victime d'un processus d'auto-dégradation physique: enfermée en soi-même, elle demeure inerte dans sa chambre. Prisonnière comme jamais de son mariage, Thérèse pense que tout est perdu, lorsque Bernard lui certifie qu'elle sera libre après les noces de sa demi-sœur, Anne de la Trave. Il s'occupe de sa femme jusqu'au moment où il l'emmène à Paris. Sans obtenir une réponse de l'acte de Thérèse, Bernard lui permet de suivre librement les rues de Paris, la ville tant rêvée autrefois.

3.1.2 LE SCHÉMA NARRATIF

Après avoir présenté l'intrigue en peu de mots, j'en propose un schéma narratif afin de systématiser les actions et d'identifier les revirements responsables de la progression de l'histoire. Pour accomplir cette tâche, je m'appuie sur le modèle du *schéma quinaire* de Julien Greimas, aussi connu comme « schéma canonique du récit » (REUTER, 1994, p. 46), composé de cinq étapes: l'état initial, la complication, la dynamique, la résolution et, en dernier

lieu, l'état final. Une fois choisi le modèle d'analyse, il faut désigner un objet à titre de centre de cette analyse; l'objet de mon choix est le personnage Thérèse Desqueyroux, car, comme l'annonce le titre du roman, elle est le point central de l'histoire.

Je désigne *l'état initial* comme étant la période avant le mariage entre Thérèse Larroque et Bernard Desqueyroux. Même si Thérèse, à cette époque-là, se reconnaît comme quelqu'un de différent, elle n'a pas encore de mauvais sentiments, d'ennui et de malheur.

La volonté des familles Larroque et Desqueyroux d'unir leurs fils et son amour de la propriété conduisent Thérèse au mariage avec Bernard. Le mariage correspond à *la complication*, parce qu'il représente la limite entre l'asservissement de Thérèse, en ce qui concerne les règles sociales dans son milieu, et sa révolte intérieure d'avoir su ne pas pouvoir être heureuse dans son mariage.

À l'intérieur de *la dynamique*, nous trouvons des péripéties menant Thérèse au sommet de l'histoire: l'empoisonnement. Dans l'ordre chronologique, les péripéties sont: l'échange de lettres entre Anne de la Trave et Thérèse, la rencontre de Thérèse avec Jean Azévédo, l'empoisonnement de Bernard, la découverte du crime de Thérèse, le jugement de Thérèse, la libération de Thérèse pour insuffisance de preuves et son retour à Argelouse où elle éprouve une période de claustration.

La résolution se rapporte au moment où Bernard décide de libérer Thérèse après les noces d'Anne de la Trave. Cette résolution mène à *l'état final* de l'histoire: Thérèse flânant toute seule dans les rues de Paris.

Les péripéties sont fondamentales dans le processus d'auto-connaissance de Thérèse Desqueyroux, parce que les événements qui ont lieu dans sa vie lui montrent de plus en plus que sa vision du monde n'est pas en accord avec la vision du monde de ceux qui appartiennent à son milieu natal; elle ne pourra jamais être vraiment asservie comme toutes les autres femmes qu'elle connaît. L'auto-connaissance à laquelle je fais allusion est, à mon avis,

la transformation majeure de Thérèse Desqueyroux en tant qu'objet d'analyse. En dépit de cette transformation, il y a un point commun entre l'état initial et l'état final: Thérèse est seule.

Afin d'illustrer ce que je viens de dire, je propose un schéma résumé qui figure dans le Tableau 1:

État initial - Thérèse est célibataire.
Complication - Thérèse se marie avec Bernard Desqueyroux.
Dynamique - plusieurs péripéties:
1) Thérèse échange des lettres avec Anne de la Trave;
2) Thérèse se rencontre avec Jean Azévédo;
3) Thérèse empoisonne Bernard;
4) Thérèse est découverte;
5) Thérèse est jugée;
6) Thérèse est libérée pour insuffisance de preuves;
7) Thérèse retourne à Argelouse/subit un processus d'enfermement.
Résolution - Thérèse est libérée par Bernard.
État final - Thérèse à Paris.

Tableau 1 - Schéma quinaire de *Thérèse Desqueyroux*

Après avoir exposé l'intrigue en peu de mots et le schéma narratif systématisant les événements responsables de la progression de l'histoire, je présente les sources qui ont inspiré Mauriac dans la composition de *Thérèse Desqueyroux*.

3.2 LES SOURCES DE THÉRÈSE DESQUEYROUX

Dans la présente section, je fais connaître les sources principales de *Thérèse Desqueyroux*. Certains de mes lecteurs peuvent se demander pour

quelle raison j'ai choisi d'analyser la genèse de cet ouvrage. J'y réponds en élargissant brièvement deux points de vue théoriques concernant cette question.

Dans le cadre des études littéraires, on trouve, d'un côté, les théories textuelles (comme le formalisme russe, le structuralisme et la phénoménologie). Ces théories-ci conçoivent l'ouvrage comme un système autonome qui écarte n'importe quelle approche se rapportant à la psychologie de l'auteur ou à des articulations de causalité entre son expérience de vie et le contenu de l'ouvrage.

En revanche, les théories sociologiques rejettent l'immanence du texte et cherchent à établir les rapports entre l'ouvrage littéraire et le monde empirique, étant donné que, d'après elles, l'ouvrage peut seulement être bien compris à partir d'une contemplation de la réalité sociale et historique qui, impliquée dans son origine, a été recréée fictionnellement par l'écrivain. Georges Lukács, par exemple, est en accord avec les théories sociologiques puisqu'il affirme que « le propos de presque tous les grands écrivains a été la reproduction artistique de la réalité: la fidélité au réel, l'effort passionné pour le reproduire dans son intégralité et dans sa totalité »¹. François Mauriac, de son côté, réfléchit sur l'origine de ses personnages à partir d'éléments pris au réel dans *Le Romancier et ses personnages*, essai paru en 1933:

Nos prétendues créatures sont formées d'éléments pris au réel; nous combinons, avec plus ou moins d'adresse, ce que nous fournissent l'observations des autres hommes et la connaissance que nous avons de nous-mêmes. Les héros naissent du mariage que le romancier contracte avec la réalité (1933, p. 95-96).

Puisque Mauriac lui-même affirme qu'il y a un « mariage » entre l'écrivain et la réalité extra-littéraire dans la composition d'un ouvrage, je me

¹ J'ai pris cette citation dans *Ensaïos sobre a literatura*, traduction brésilienne de cet ouvrage de Lukács, et je l'ai traduite en français. Voici la citation originelle dont la référence se trouve dans la bibliographie: « a meta de quase todos os grandes escritores foi a reprodução artística da realidade: a fidelidade ao real, o esforço apaixonado para reproduzi-lo na sua integridade e totalidade » (1965, p. 26).

place au côté des théories sociologiques pour débiter mon analyse autour de *Thérèse Desqueyroux*. Relativement à ce roman, Mauriac affirme avoir emprunté les circonstances matérielles - le décor et l'intrigue - de « l'affaire Canaby » pour créer son histoire. Cependant, il s'inspire, de même, de deux femmes, comme je le montre d'ici peu, pour tracer les caractéristiques physiques et comportementales du personnage de Thérèse Desqueyroux.

3.2.1 L'AFFAIRE CANABY

Dans les prochaines lignes, j'expose un résumé de l'affaire Canaby. Pour connaître l'histoire de cette affaire criminelle, je me suis servie de plusieurs sources dont la principale est celle de Jean-Charles Gonthier qui a écrit un article intitulé « La vraie Thérèse Desqueyroux ». Cet essai se trouve dans *Les Grandes Affaires criminelles de Gironde*. Gonthier débute son article par les mots suivants:

En ce début de mai 1905, une rumeur naît, se propage, grandit, s'amplifie à un tel point que toute la France s'en empare, avant que la justice, à son tour, n'intervienne. C'est le début d'une affaire criminelle qui va passionner l'opinion au début du siècle (GONTHIER, 2006, p. 35).

Il s'agit de l'affaire Canaby qui se construit autour de Mme Henriette Blanche Canaby, accusée d'avoir empoisonné M. Émile Canaby, son mari. Le couple de bourgeois habitait à Bordeaux - lui, un courtier en vins, et elle, une jolie brune « bien émancipée, délurée pour l'époque » (2006, p. 35).

En 1904, le couple a reçu Pierre Rabot, un ami d'enfance de la femme, qui s'était fixé à Bordeaux après avoir vécu plusieurs années à Paris. Celui-ci est devenu inséparable du couple, ce qui a provoqué des rumeurs autour de Mme Canaby et une trahison.

Début avril 1905, M. Canaby est tombé malade. Il a été soigné par le docteur Guérin, un jeune généraliste, qui a diagnostiqué une grippe infectieuse. À cette époque-là, les bonnes du couple Canaby ont rapporté que,

chez leur maître, il était consommé de hautes doses de liqueur de Fowler². En raison des déclarations des bonnes, de nouvelles rumeurs se sont propagées:

Les insinuations allaient bon train. Certains osaient qu'Henriette ne serait pas fâchée de devenir veuve. On observait qu'elle percevrait une forte indemnité au titre de l'assurance vie souscrite par son mari et pourrait alors refaire sa vie avec son amant supposé (2006, p. 37).

Le 13 mai 1905, M. Erny, pharmacien à Bordeaux, a révélé à M. Guérin que la cuisinière de Mme Canaby s'était présentée à la pharmacie et s'était fait délivrer un gramme de digitaline³ grâce à l'ordonnance signée du docteur Gaube. M. Erny a continué son récit à M. Guérin en disant que trois jours plus tard, le 4 mai, Mme Canaby, grâce à une deuxième ordonnance du docteur Gaube, s'était fait délivrer un gramme d'aconitine⁴ et cinq centigrammes de digitaline.

Le 9 mai, la servante de Mme Canaby a présenté une troisième ordonnance qui prescrivait la délivrance d'un gramme de cyanure de potassium et d'un gramme de digitaline. Toutefois, le frère de M. Erny, qui l'a remplacé ce jour-là, a refusé d'exécuter cette ordonnance. Avec de telles révélations, le docteur Guérin est devenu horrifié. Lui et ses confrères ont décidé d'écarter M. Canaby de son épouse et ils ont fait conduire le malade à une maison de santé. Lorsque son mari est parti, Mme Canaby est allée passer quelques jours à la campagne avec Pierre Rabot.

Mme Canaby a été interrogée à cause des ordonnances qui ont été signées d'un médecin que personne ne connaissait. Elle a déclaré que les ordonnances lui ont été apportées par un inconnu envoyé par Gaube lui-même et qu'elle a procuré les toxiques pour rendre service à Gaube, un ami de

² Liqueur de Fowler: « à l'époque très utilisé comme fortifiant. Il était à base d'arsenic et il fallait respecter scrupuleusement les doses médicamenteuses. À défaut, au lieu de réconforter, on empoisonnait » (GONTHIER, 2006, p. 37).

³ D'après le *Trésor de la langue française informatisé*, la digitaline est le « principe actif de la digitale pourprée, très toxique, utilisée à certaines doses comme tonocardiaque ».

⁴ L'aconitine est, selon le *Trésor de la langue française informatisé*, le « principal alcaloïde très toxique, tiré notamment de l'aconit-napél et utilisé comme médicament ».

la famille, qui voulait faire des expériences. Quelques jours plus tard, Mme Canaby a reçu une lettre anonyme⁵:

Je suis un misérable. Je me suis servi du nom de M. Gaube pour me venger en faisant faire, grâce à votre obligeance, des ordonnances qui auraient pu être criminelles et le perdre lui. Par le plus grand des hasards, j'apprends que c'est vous qui êtes accusée. Je suis au désespoir et je vous demande pardon à genoux [...] je porte cette lettre, il faut absolument qu'elle vous parvienne pour vous justifier, vous permettre de faire la preuve de votre innocence (GONTHIER, p. 40).

Le père de Mme Canaby a de même reçu une lettre avec de mots pareils, cependant l'inculpation de Mme Canaby s'est imposée, parce que des experts graphologues ont constaté qu'elle était l'auteur des ordonnances signées Gaube et des lettres anonymes qui ont été soi-disant envoyées à l'accusée et à son père.

Le 25 mai 1906, l'affaire Canaby s'est déroulé devant la cour d'assises. Mme Canaby a été introduite devant la cour à côté de son défenseur M. Peyrecave, le plus célèbre avocat d'assises de l'époque. M. Canaby a défendu sa femme avec véhémence. Henriette Canaby a été acquittée du crime d'empoisonnement, cependant elle a été déclarée coupable de celui de faux en écritures et d'usage de pièces fausses. Elle a été condamnée à une peine de quinze mois de prison et de cent francs d'amende.

3.2.1.1 Mauriac et l'affaire Canaby

En 1906, à l'âge de vingt ans, Mauriac assiste à l'affaire Canaby à Bordeaux. Dans *le Romancier et ses personnages*, essai paru en 1933, l'écrivain révèle s'être inspiré de ce souvenir de jeunesse pour écrire *Thérèse Desqueyroux*:

entre plusieurs sources de *Thérèse Desqueyroux*, il y a eu certainement la vision que j'eus [...] d'une salle d'assises, d'une maigre empoisonneuse entre deux gendarmes. Je me suis

⁵ Cette lettre est transcrite dans le texte de Gonthier.

souvenu des dépositions des témoins, j'ai utilisé une histoire de fausses ordonnances dont l'accusée s'était servie pour se procurer les poisons (MAURIAC, 1933, p. 110).

Cette affaire a bouleversé François Mauriac. Il a noté dans son journal du 26 mai 1906 des mots touchant Mme Henriette Canaby: « Pauvre femme que je vis hier au banc de la cours d'assises, droite et pâle devant les hommes qui vous jugeaient, n'avez-vous pas senti vers vous, si pitoyable, si vaincue, un peu de mon humaine pitié? » (MAURIAC *apud* GONTHIER, 2006, p. 50).

Avec des mots pareils, le narrateur de *Thérèse Desqueyroux*, vingt-et-un ans après la note de Mauriac du 26 mai, écrit, dans une introduction au roman:

Adolescent, je me souviens d'avoir aperçu, dans une salle étouffante d'assises, livrée aux avocats moins féroces que les dames empanachées, ta petite figure blanche et sans lèvres [...] Depuis lors, que de fois ai-je admiré, sur ton front vaste et beau, ta main un peu trop grande ! Que de fois, à travers les barreaux vivants d'une famille, t'ai-je vue tourner en rond, à pas de louve; et de ton œil méchant et triste, tu me dévisageais (MAURIAC, 2008, p. 21)⁶.

Pour Mauriac, l'affaire Canaby a été la source d'inspiration principale dans la composition de *Thérèse Desqueyroux*. Pourtant, l'écrivain affirme que l'emprunt à la réalité est limité: « Avec ce que la réalité me fournit, je vais construire un personnage tout différent et plus compliqué » (MAURIAC, 1933, p. 110). Il continue son témoignage en opposant Mme Canaby à Thérèse Dequeyroux:

Les motifs de l'accusée [Mme Canaby] avaient été, en réalité, de l'ordre le plus simple: elle aimait un autre homme que son mari. Plus rien de commun avec ma Thérèse, dont le drame était de n'avoir pas su elle-même ce qui l'avait poussée à ce geste criminel (MAURIAC, 1933, p. 110).

⁶ Toutes les citations de *Thérèse Desqueyroux* sont extraites de l'édition qui figure dans les Références. Les références à cet ouvrage seront désormais abrégées en TD suivi du numéro de la page à la fin de la citation.

Dans cet extrait, Mauriac affirme que Mme Canaby et Thérèse Desqueyroux ne se ressemblent pas trop; nous nous apercevons quand même qu'il y a beaucoup de détails dans l'histoire de l'affaire Canaby qui sont semblables à ceux de l'histoire de Thérèse Desqueyroux.

3.2.2 D'AUTRES SOURCES DE THÉRÈSE DESQUEYROUX

Lorsque Mauriac avoue s'être inspiré de l'affaire Canaby pour écrire *Thérèse Desqueyroux*, il signale que cette affaire se trouve « entre plusieurs sources » (1933, p. 110). Mauriac précise que Mme Henriette Canaby « n'avait absolument rien de commun avec mon personnage: j'ai emprunté à son affaire les circonstances matérielles de l'empoisonnement, mais je n'ai pris qu'une silhouette » (MAURIAC et al., 1981, p. 127). En d'autres mots, l'emprunt à l'affaire Canaby se limite à l'histoire des fausses ordonnances et de l'empoisonnement.

Pour tracer le profil psychologique de Thérèse, Mauriac prend modèle sur deux femmes qu'il a connues - l'une dans son adolescence et l'autre lorsqu'il était déjà adulte -, comme il l'annonce lors de ses entretiens avec Jean Amrouche⁷. Relativement à la femme dont Mauriac a fait connaissance à l'époque de son adolescence, il profère:

Je me rappelle lorsque j'étais adolescent, combien j'étais frappé par la vue d'une jeune femme qui avait épousé tout près de nous un garçon, fils unique de la campagne, très riche et très ordinaire de manières; elle, par contre, était évidemment une créature ardente et brûlante, ayant probablement le goût des femmes. C'est une chose dont je me suis aperçu bien des années après, en réfléchissant sur certaines circonstances de sa vie; cet air enfermé derrière les barreaux d'une famille est une chose qui, même adolescent, me frappait énormément. Je crois que c'est de là aussi qu'est venue Thérèse Desqueyroux (MAURIAC et alii, 1981, p. 127, c'est moi qui souligne).

⁷ En 1952, François Mauriac a concédé une série d'entretiens à Jean Amrouche sur les ondes de la *Radiodiffusion-télévision française* (R.T.F). À cette époque-là, Mauriac avait 67 ans. Dans ces entretiens, l'écrivain réfléchit sur sa vie, sur sa carrière et sur ses personnages.

Comme je le montre dans les prochains chapitres, le couple mentionné ci-dessus - composé d'un garçon riche et ordinaire de manières, et d'une femme brûlante - ressemble, d'une certaine manière, à celui de Bernard Desqueyroux et Thérèse.

En ce qui concerne la femme que l'écrivain a connue lorsqu'il était déjà adulte, Mauriac dit:

c'était une amie très chère, c'était un des êtres les plus nobles que nous ayons connu [...] Je comprends maintenant que ce grand front, ce geste dont vous parlez et ces cigarettes, une certaine façon d'être enfin, vient de cette très chère amie, qui était une femme tout à fait différente. Cette amie avait ce visage et elle était très nettement inadaptée. Or je crois que le drame de Thérèse Desqueyroux, c'est le drame de l'inadaptation à la vie (MAURIAC et alii, 1981, p. 207, c'est moi qui souligne).

À ce moment-là, Mauriac se rend compte que Thérèse Desqueyroux possède quelques traits semblables à ceux de cette chère amie dont il parle dans l'extrait ci-dessus. Pour corroborer son assertion, Mauriac cite, premièrement, une caractéristique physique qui est commune aux deux femmes lorsqu'il fait allusion au « grand front » de sa chère amie; Thérèse Desqueyroux est, de même, décrite par le narrateur comme ayant un « large front » (TD, p. 32). Deuxièmement, Mauriac mentionne une caractéristique comportementale partagée par les deux femmes: le tabagisme. Troisièmement, Mauriac associe les deux femmes puisque les deux sont des inadaptées à leur milieu social.

En somme, Mauriac dispose de trois sources principales pour créer Thérèse Desqueyroux: l'affaire Canaby (emprunt à des circonstances matérielles) et les deux femmes qui l'ont inspiré pour tracer le profil physique, comportemental et psychologique de son héroïne.

3.3 CONSCIENCE, INSTINCT DIVIN: ÉBAUCHE DE THÉRÈSE DESQUEYROUX

Antérieurement à *Thérèse Desqueyroux*, Mauriac écrit *Conscience, instinct divin*, une nouvelle d'à peu près quarante pages. Quoique celle-ci ait été écrite avant *Thérèse Desqueyroux*, elle a été publiée seulement après la parution du roman. La nouvelle est considérée comme un ébauche du roman. Frédéric Gai affirme que « le succès rapide [de *Thérèse Desqueyroux*], publié quelques semaines auparavant, pousse Mauriac à éditer [*Conscience, instinct divin*] » (2010, p. 5). Mauriac lui-même déclare que *Conscience, instinct divin* est le « premier jet de Thérèse Desqueyroux, conçue d'abord comme une chrétienne, dont la confession écrite eût été adressée à un prêtre » (1979, p. 3).

Le titre de ce texte⁸ est significatif, car il signale son caractère fort chrétien en mettant en relief l'importance de la confession en tant qu'« instinct divin ». De cette manière, l'ébauche de *Thérèse Desqueyroux* semble être plus en accord avec François Mauriac, un romancier catholique.

Conscience, instinct divin est un récit autodiégétique; il s'agit d'une confession d'une chrétienne adressée à un prêtre. En ce qui concerne *Thérèse Desqueyroux*, nous avons un récit hétérodiégétique, je veux dire qu'il y a un narrateur qui ne participe pas à l'histoire comme personnage racontant l'histoire de Thérèse. Sur ce point, il est possible de réfléchir à une affirmation de Mauriac dans son « Bloc-notes » : « Je commence une histoire [...] J'amorce le récit à la première personne comme je fais souvent, pour faciliter le démarrage » (1958b, p. 43). C'est justement la procédure que notre auteur

⁸ Ce titre est un emprunt à une phrase, de Jean-Jacques Rousseau, qui est devenue célèbre; celle-ci se trouve au quatrième livre d'*Émile ou de l'éducation*. Voici l'extrait du texte de Rousseau: « Conscience! Conscience! Instinct divin, immortelle et céleste voix; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre; juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe » (ROUSSEAU, 1951, p. 354-5).

adopte de la transition de *Conscience, instinct divin*, récit autodiégétique, à *Thérèse Desqueyroux*, récit hétérodiégétique.

Il m'est envisageable d'exposer deux exemples d'intertextualité entre *Conscience, instinct divin* et *Thérèse Desqueyroux*. Tout d'abord, je me consacre à la question du bonheur d'après les personnages centraux de ces deux textes. Dans *Conscience, instinct divin*, la femme qui se confesse admet que « c'était dans ces années d'avant la vie qu'[elle] vivai[t sa] vraie vie et qu'[elle se] rapprochai[t] le plus de ce qui est pour [elle] le bonheur » (MAURIAC, 1979, p. 5). Dans *Thérèse Desqueyroux*, le narrateur par le moyen d'une focalisation interne⁹ nous fait connaître les pensées de Thérèse relativement à sa jeunesse: « le lycée, au-delà de mon temps d'épouse et de mère, m'apparaît comme un paradis. Alors je n'en avais pas conscience. Comment aurais-je pu savoir que dans ces années d'avant la vie je vivais ma vraie vie? » (TD, p. 37). Le bonheur est, dans les deux cas, associé aux années d'« avant la vie » où il existait chez elles une sorte de pureté qui a été effacée après leurs mariages.

Un autre exemple intéressant d'intertextualité se rapporte à la difficulté de se confesser éprouvée par la femme. Dans le premier cas, le personnage hésite à se confesser à un prêtre: « je suis venue, dit-elle, je vous ai accaparé plus d'une heure sans me résoudre à aucun aveu » (MAURIAC, 1979, p. 6). Relativement à *Thérèse Desqueyroux*, l'héroïne éponyme a du mal à se comprendre elle-même:

Que lui dirait-elle? Par quel aveu commencer? Des paroles suffisent-elles à contenir cet enchaînement confus de désirs, de résolutions, d'actes imprévisibles? Comment font-ils, tous ceux qui connaissent leurs crimes?... - « Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge. Je ne sais pas ce que j'ai voulu » (MAURIAC, 2008, p. 34).

Dans cet extrait, le narrateur nous fait voir une Thérèse qui ne sait pas par quelle déclaration commencer, puisqu'elle est incapable de comprendre

⁹ J'explique le concept de *focalisation interne* dans le chapitre suivant.

ses actes et, par conséquent, incapable de les faire comprendre; elle se doute de ses crimes et elle avoue ne pas savoir ce qu'elle a voulu.

Bref, dans les deux textes, des femmes angoissées qui éprouvent, premièrement, l'absence du bonheur qui a autrefois existé. Deuxièmement, il y a chez elles la difficulté de partager leurs aveux, soit avec un prêtre dans *Conscience, instinct divin* soit avec elle-même dans *Thérèse Desqueyroux*.

3.4 LE « CYCLE » DESQUEYROUX

Le « cycle » *Desqueyroux* est composé de quatre récits versant sur les hauts et les bas, les angoisses et les espoirs de l'empoisonneuse Thérèse, soit respectivement: *Thérèse Desqueyroux*¹⁰, *Thérèse chez le docteur*, *Thérèse à l'hôtel*¹¹ et, finalement, *La Fin de la nuit*¹². D'ailleurs, il est possible d'y ajouter deux textes satellites: *Conscience, instinct divin*¹³ et *Ce qui était perdu*¹⁴. Je les présente maintenant en respectant l'ordre chronologique de leur parution.

Thérèse Desqueyroux, comme je l'ai déjà signalé, est un roman qui raconte l'histoire de Thérèse Desqueyroux, depuis son enfance jusqu'à l'empoisonnement de son mari, son accusation et l'obtention d'un non-lieu. Pourquoi Thérèse a-t-elle essayé d'empoisonner son mari? Dans les chapitres suivants de ce mémoire, j'analyse en détails ce roman.

Conscience, instinct divin, comme je viens de l'exposer, est un récit autodiégétique, dans lequel une femme adresse une longue confession à un prêtre en avouant un crime qui serait justifié par son horreur de la sexualité.

¹⁰ *Thérèse Desqueyroux* a été publié en 1927 chez Bernard Grasset.

¹¹ *Thérèse chez le docteur* et *Thérèse à l'hôtel* sont deux nouvelles publiées respectivement le 12 janvier 1933 et le 31 août 1933 dans *Candide*, hebdomadaire français (voir l'Annexe A et l'Annexe B). Ces deux nouvelles ont été reprises en 1938 dans *Plongées*, recueil de nouvelles publié en 1938 chez Bernard Grasset.

¹² *La Fin de la nuit* a été publié en 1935 chez Bernard Grasset.

¹³ *Conscience, instinct divin* a été publiée en 1927 en tirage limité chez Émile-Paul Frères.

¹⁴ *Ce qui était perdu* a été publié en 1930 chez Bernard Grasset.

Cette nouvelle n'est pas consensuellement considérée comme un ouvrage appartenant au « cycle » Desqueyroux.

Ce qui était perdu fait voir Thérèse assise sur un banc des Champs Élysées au moment où elle souffre d'une crise d'angoisse. D'après André Séailles, ce petit récit « est une descente plus brève et plus vertigineuse encore dans le mystère de cette vie » (1984, p. 54). Ainsi que *Conscience, instinct divin*, *Ce qui était perdu* n'est pas officiellement tenu pour appartenant au « cycle » Desqueyroux, puisque, dans ce texte, Thérèse n'apparaît qu'au neuvième chapitre lorsqu'elle croise Alain Forcas, le personnage central de ce roman.

Dans *Thérèse chez le docteur* et *Thérèse à l'hôtel*, deux nouvelles appartenant au recueil *Plongées*, la protagoniste tente de trouver de l'aide et du repos, soit par la psychanalyse dans la première nouvelle, soit par la séduction dans la deuxième. Ces nouvelles sont inscrites dans la période où, après avoir été laissée par Bernard, Thérèse se trouve seule à Paris. Selon Mauriac dans la préface de *Plongées*, ces petits récits « représentent deux tentatives de plongée dans les périodes obscures de ce destin » (MAURIAC, 1939, p. 9).

La fin de la nuit, le dernier récit du cycle, fait voir la rencontre de Thérèse avec sa fille Marie à Paris et son retour à Saint-Clair, quinze ans après l'empoisonnement de son mari; c'est la dernière tentative d'atteindre la paix intérieure. À propos de ce roman, Mauriac déclare qu' : « [il]n'[a] pas voulu donner dans *La Fin de la nuit* une suite à *Thérèse Desqueyroux*, mais le portrait d'une femme à son déclin, qu'[il] j'avai[t] peinte déjà du temps de sa jeunesse criminelle » (1935, p. 7).

Comme je l'ai mis en évidence dans ce chapitre, en presque une dizaine d'années, François Mauriac s'est penché sur le personnage de Thérèse Desqueyroux, inspiré surtout de l'affaire Canaby, en le lapidant et en le démasquant au lecteur à chaque pensée, action ou réaction de cette âme inquiète.

DEUXIÈME PARTIE
THÉRÈSE DESQUEYROUX :
DES ÉLÉMENTS NARRATIFS

« Le récit en dit toujours moins qu'il n'en sait, mais en fait souvent savoir plus qu'il n'en dit »

(Gérard Genette)

4 LE NARRATEUR ET LA NARRATION

Ce chapitre vise à présenter une étude du narrateur et de la narration dans *Thérèse Desqueyroux*. Tout d'abord, je me consacre aux types de narrateur et leurs points de vue dans l'histoire narrée. Ultérieurement, j'analyse la narration et les principales stratégies narratives (y compris la construction discursive, les intrusions du narrateur et leurs effets).

4.1 LES NARRATEURS

Dans la présente section, je classifie les narrateurs, premièrement, en prenant en compte leurs relations dans le récit et en me servant de la typologie présentée par Gérard Genette dans son *Discours du récit*. Ensuite, je considère les types de focalisation adoptés par ces narrateurs pour raconter leur récit.

4.1.1 LES TYPES DE NARRATEUR

Dans la plupart de son récit, le narrateur de *Thérèse Desqueyroux* est omniscient: il connaît tout ce qui est arrivé et tout ce qui arrivera dans l'histoire, ainsi que la vision du monde des personnages et leurs angoisses: « Autant que Thérèse ait souffert à cette époque, ce fut au lendemain de ses couches qu'elle commença vraiment de ne pouvoir plus supporter la vie »

(*TD*, p. 94), leurs volontés: « Il semble à Thérèse qu'elle n'atteindra jamais Argelouse; elle espère ne l'atteindre jamais » (*TD*, p. 31), leurs goûts : « Cette odeur de cuir moisi des anciennes voitures, Thérèse l'aime » (*TD*, p. 94), etc. Il sait également ce que les personnages ne savent pas ou ce qu'ils apprendront plus tard.

À propos des types de narrateur, je partage le récit en deux parties, en les catégorisant de différentes manières: (1) les deux premières pages du récit que j'appelle dorénavant « avis au lecteur », tout en italique, fonctionnant comme introduction d'un narrateur à ce qu'autre narrateur racontera; et (2) toutes les autres pages dans lesquelles sont présentés les événements de l'histoire dont le personnage central est Thérèse.

Avant de me pencher sur les types de narrateur dans *Thérèse Desqueyroux*, il faut que j'explique que je le ferai d'après deux paradigmes: le statut du narrateur par rapport à son niveau narratif (extra ou intradiégétique), et son statut relativement à son rapport personnel à l'histoire (hétéro ou homodiégétique)¹.

4.1.1.1 Le type de narrateur dans l'« avis au lecteur »

Dans ces deux premières pages que j'intitule « avis au lecteur », le narrateur est au même niveau narratif que son public, étant donné qu'il s'adresse, bien que d'une manière fictive, à son lecteur. De cette manière, il est conçu comme narrateur extradiégétique. Ce narrateur est, de même, l'éditeur (fictif) du récit, parce qu'il affirme, à propos de Thérèse, que: « *Beaucoup s'étonneront que j'aie pu imaginer une créature plus odieuse encore que tous mes autres héros* » (*TD*, p. 21, c'est l'auteur qui souligne).

Gérard Genette définit que « *tout événement raconté par un récit est à un niveau diégétique immédiatement supérieur à celui où se situe l'acte narratif*

¹ Gérard Genette présente cette typologie dans son « Discours du récit », publié initialement dans *Figures III* en 1972.

producteur de ce récit » (2007, p. 237, c'est l'auteur qui souligne). Dans *Thérèse Desqueyroux*, l'« avis au lecteur » figure un acte littéraire de ce narrateur-éditeur extradiégétique, parce qu'il s'adresse à son lecteur, tandis que les événements racontés après cette introduction sont intradiégétiques, comme je le montre dans la sous-section suivante.

Dans l'« avis au lecteur », le narrateur établit une sorte de pacte avec son lecteur: l'histoire qui sera racontée dans la suite est vraie. Pour atteindre son objectif, le narrateur dispose d'une stratégie: il s'adresse directement à Thérèse (et indirectement au lecteur), explicitant son rapport avec elle par la marque du pronom « je » dès la première ligne: « *Thérèse, beaucoup diront que tu n'existes pas. Mais je sais que tu existes, moi qui, depuis des années, t'épie et souvent t'arrête au passage, te démasque* » (TD, p. 21, c'est l'auteur qui souligne). Impossible de savoir s'il fait partie du cercle de Thérèse; nous savons quand même qu'il est présent en l'observant depuis des années et en éprouvant des sentiments envers elle.

Au sujet de son rapport personnel à l'histoire, le narrateur de l'« avis au lecteur » possède le statut d'homodiégétique: il est un personnage secondaire en rapport avec Thérèse, la protagoniste. En tant qu'homodiégétique, le narrateur peut expliciter son opinion sur Thérèse sans des préoccupations avec les faits tels qu'ils sont. Ces deux premières pages montrent, en effet, ce que nous observons plus subtilement au cours du récit: l'estime du narrateur pour son héroïne et, de même, la compréhension de ses actes. Le narrateur manifeste de la pitié pour la femme de « *figure blanche et sans lèvres* » (TD, p. 21) livrée à la férocité de ceux qui la jugeaient, voire une adoration quand il avoue avoir voulu que Thérèse « *fusse digne du nom de sainte Locuste* » (TD, p. 21). Finalement, il souhaite qu'elle ne soit pas seule.

Bref, cette introduction représente une narration au premier degré disposant d'un narrateur à la fois extradiégétique (au sujet de son niveau narratif) et homodiégétique (au sujet de son rapport personnel à l'histoire).

Certains des lecteurs de *Thérèse Desqueyroux* risquent de prendre le narrateur de cette introduction pour François Mauriac, l'auteur du roman, principalement s'ils sont capables de s'apercevoir des coïncidences entre la description que Mauriac fournit de Mme Henriette Canaby devant la cours d'assises² et la description de Thérèse Desqueyroux, dans la même situation, peinte par ce narrateur de l'« avis au lecteur ». Cependant, comme l'affirme Roland Barthes, « narrateur et personnages sont essentiellement des 'êtres de papier', l'auteur (matériel) d'un récit ne peut se confondre en rien avec le narrateur de ce récit » (1966, p. 20). Ainsi qu'il arrive à n'importe quel écrivain, il est évident que la vie de Mauriac influence largement ses textes littéraires (lui-même l'avoue dans *Le Romancier et ses personnages*), il ne faut pas quand même établir une égalité identitaire entre lui et n'importe quel narrateur de ses romans.

4.1.1.2 Le type de narrateur dans le récit proprement dit

Différemment de l'« avis au lecteur » – récit dans lequel le narrateur est extradiégétique puisqu'il est dans un rapport de plain-pied avec son lecteur –, dans la suite du roman (ce que j'intitule, arbitrairement, « récit proprement dit »), nous observons un narrateur qui est considéré comme intradiégétique dans la mesure où sa narration constitue un récit second qui est subordonné, quoique implicitement, au récit premier.

Relativement aux rapports personnels entre le deuxième narrateur et la diégèse, il est observable qu'il ne participe pas à l'histoire à titre de personnage; il est, par conséquent, narrateur hétérodiégétique. Même si ce type de narrateur n'explicite pas son « je », cela ne veut pas dire qu'il ne fait pas d'intrusions exposant son point de vue au sujet de ce qu'il raconte. Je reviendrai sur la question des intrusions du narrateur dans la dernière section de ce chapitre.

² Voir la section « L'Affaire Canaby » dans le chapitre précédent.

4.1.1.3 Quelques considérations sur les différents types de narrateur

La transition d'un narrateur extradiégétique, dans l' « avis au lecteur », à un narrateur intradiégétique, dans le récit qui la suivit, se rapporte à un changement de niveau narratif ou, en d'autres termes, à une métalepse, selon le terme de Gérard Genette. Cet auteur explicite que la métalepse se caractérise comme étant un « acte qui consiste précisément à introduire dans une situation, par le moyen d'un discours, la connaissance d'une autre situation » (1972, p. 243). De même, Genette affirme que certaines métalepses « jouent sur la double temporalité de l'histoire et de la narration » (1972, p. 244); c'est la fonction de cette métalepse au début du récit, puisque, dans l' « avis au lecteur », nous avons un narrateur qui, d'un certain point de vue, résume l'histoire déjà vécue, pendant que l'autre narrateur, dans les treize chapitres du récit, dévoile l'histoire petit à petit, manifestant autrement sa perception temporelle de l'individu, soit sa propre perception, soit la perception de son personnage, Thérèse Desqueyroux.

Il n'y a aucune difficulté de reconnaître cette métalepse parce que, dans cette transition, on observe plus qu'un changement de niveau narratif, mais aussi une modification dans la présentation graphique de la transition d'un niveau à l'autre: l'« avis au lecteur », fonctionnant comme un prologue, ne possède pas division en chapitres et, comme je l'ai déjà signalé, est présenté en italique. Lorsqu'il y a un changement de niveau narratif, le narrateur, avant de commencer son récit, présente le « I » signifiant « premier chapitre »; à partir de cela, il numérotera les chapitres sans les intituler.

Au sujet de la transition d'un narrateur homodiégétique à un narrateur hétérodiégétique, nous y observons une stratégie narrative se référant tantôt à un pacte entre le narrateur homodiégétique avec le lecteur, dans l' « avis au lecteur », tantôt au besoin d'omniscience qui peut exister seulement chez un narrateur hétérodiégétique, dans le récit proprement dit.

J'expose, dans le Tableau 2, un résumé des types de narrateur dans *Thérèse Desqueyroux* relativement à leur niveau narratif et à leur rapport personnel à l'histoire:

	Niveau narratif	Relation personnelle
L' « avis au lecteur »	Extradiégétique	Homodiégétique
Le récit proprement dit	Intradiégétique	Hétérodiégétique

Tableau 2 - Les types de narrateur dans *Thérèse Desqueyroux*

4.1.2 LA FOCALISATION

Après avoir montré les types de narrateur dans *Thérèse Desqueyroux*, je signale les changements de point de vue auxquels les deux narrateurs se livrent au cours de leur récit. Dans l' « avis au lecteur », il n'y a qu'un seul type de focalisation: la focalisation externe (dont la prémisse est que le narrateur en sait moins que les personnages). Dans le récit proprement dit, le narrateur assume surtout la focalisation interne (le narrateur en sait autant que le personnage), et la focalisation omnisciente³ (le narrateur en sait plus que les personnages).

³ Gérard Genette distingue trois types de focalisation: *la focalisation zéro* (ou récit *non-focalisé*), *la focalisation interne* et *la focalisation externe*. J'utilise dorénavant ces termes, sauf celui de *focalisation zéro*. Pour exprimer ce que Genette entend par là, j'emploie *focalisation omnisciente*. En accord avec les théoriciens anglo-saxons, Reis et Lopes explicitent la raison pour laquelle la désignation de *focalisation omnisciente* est plus adéquate que celle de *focalisation zéro*: « falar em narrativa não-focalizada pode levar a pensar que o conceito de focalização é pertinente apenas na acepção de restrição informativa que ele assume no caso da *focalização interna* (a partir de uma personagem) e da *focalização externa* (por fixação apenas na superfície do observável). Ora nada impede que se aceite a possibilidade de o sujeito da focalização ser o narrador [...] e que o seja a partir dessa posição de transcendência que é o da *omnisciência narrativa*; se em certos momentos e circunstâncias o narrador cinge o relato escrupulosamente à *focalização interna*, noutros adotará uma *focalização omnisciente*, excedendo o limitado âmbito de conhecimento de uma personagem da história e o ainda mais restrito domínio do exterior observado em *focalização externa* » (2007, p. 174).

Il faut, quand même, expliciter que cette analyse des focalisations n'est pas exhaustive parce que, comme l'affirme Gérard Genette, « la formule de focalisation ne porte [...] pas toujours sur une œuvre entière, mais plutôt sur un segment narratif déterminé, qui peut être fort bref » (2007, p. 196). De cette manière, il me faudrait un chapitre tout entier portant sur les types de focalisation pour bien les discerner dans tous les passages du récit. Ici, je ne fait qu'expliquer quelques-unes des occurrences de focalisations les plus fréquentes tout au long du récit.

4.1.2.1 La focalisation dans l'introduction au roman

Comme je l'ai déjà fait remarquer, dans l'« avis au lecteur », nous avons un narrateur homodiégétique, c'est-à-dire un narrateur qui participe à l'histoire qu'il raconte à titre d'observateur. Puisque ce narrateur est homodiégétique, sa focalisation ne peut être qu'externe.

À ce moment-là, il manifeste sa perception envers l'héroïne, et pourtant il est incapable de dévoiler les pensées et les sentiments de celle-ci. Autrement dit, il ne fait que suivre les faits vécus par la protagoniste, sans être au courant de sa profondeur intime. C'est seulement dans le récit suivant cette introduction que le narrateur, hétérodiégétique, pourra conférer l'omniscience au récit.

4.1.2.2 La focalisation dans le récit proprement dit

Si nous prenons le chapitre I et les premières pages du chapitre II pour les examiner en détails, nous nous rendons compte que le narrateur assume surtout la focalisation omnisciente. Il connaît les angoisses, les volontés et les goûts des personnages, car il plonge dans leur intérieur; il raconte plus que ce qui est dans le cadre de l'apparence de ces personnages, mais aussi ce qui est dans le cadre de leur essence, comme je l'explique en ayant recours à l'extrait suivant:

Thérèse [...] *aspira de nouveau la nuit pluvieuse, comme un être menacé d'étouffement*; et soudain s'éveilla en elle le visage inconnu de Julie Bellade, sa grand-mère maternelle inconnue [...] Thérèse *imagine* qu'elle aurait pu être ainsi effacée, anéantie, et que plus tard il n'eût pas même été permis à sa fille, à sa petite Marie, de retrouver dans un album la figure de celle qui l'a mise au monde (TD, p. 26, c'est moi qui souligne).

Dans ce passage du premier chapitre, le narrateur, par l'intermédiaire d'une focalisation omnisciente, fait connaître non seulement les actions qu'une focalisation externe permettrait d'exposer; il explicite les sentiments de sa protagoniste en la définissant comme « un être menacé d'étouffement ». En outre, il apprend au lecteur ce qui est dans le domaine de l'imagination de Thérèse.

Même si la focalisation omnisciente est prédominante dans le chapitre I et au début du chapitre II, le narrateur, éventuellement, assume la focalisation interne lorsqu'il s'efface en narrant les événements à partir de la perspective des personnages, comme dans un passage du premier chapitre dans lequel le narrateur relate l'histoire à partir du point de vue de Jérôme Larroque en assumant ce qui se trouve dans la conscience de ce dernier:

Son père semblait enfin s'apercevoir qu'elle était là. Thérèse, d'un bref regard, scruta ce visage sali de bile, ces joues hérissées de durs poils d'un blanc jaune que les lanternes éclairaient vivement. Elle dit à voix basse: « J'ai tant souffert... je suis rompue... » puis s'interrompit: à quoi bon parler? Il ne l'écoute pas; ne la voit plus. Que lui importe ce que Thérèse éprouve? Cela seul compte: son ascension vers le Sénat interrompue, compromise à cause de cette fille (toutes des hystériques quand elles ne sont pas des idiots). *Heureusement, elle ne s'appelle plus Larroque; c'est une Desqueyroux.* La cour d'assises évitée, il respire. *Comment empêcher les adversaires d'entretenir la plaie?* Dès demain, il ira voir le préfet. *Dieu merci, on tient le directeur de La Lande conservatrice: cette histoire de petites filles...* (TD, p. 27, c'est moi qui souligne).

Les passages que j'ai mis en italique dans cet extrait attestent un bref monologue intérieur du père de Thérèse: celui-ci explicite ses sentiments sans que le narrateur n'intervienne. L'effacement de la voix du narrateur, au profit

de la narration restreinte au champ de conscience du personnage de Jérôme Larroque, dénote l'emploi d'une focalisation interne.

Malgré l'incidence de la focalisation interne sur la protagoniste, dans la plupart des cas, il y a des extraits dans lesquels le narrateur emploie ce type de focalisation pour perscruter l'intérieur d'un autre personnage, comme il arrive à Jérôme Larroque dans le passage ci-dessus. Puisqu'il n'y a pas un seul personnage focal - dans les moments où le narrateur se livre à une focalisation interne -, nous avons dans *Thérèse Desqueyroux* ce que Genette appelle *focalisation interne variable*⁴.

Bien que le narrateur connaisse l'intérieur de son personnage central (et des autres personnages) et qu'il puisse le narrer en optant pour une focalisation omnisciente, du deuxième jusqu'au huitième chapitre - ceux de la rétrospection -, il choisit de raconter l'histoire en adoptant le point de vue de Thérèse. En d'autres termes, il décide de la narrer par le moyen d'une focalisation interne. Seule pendant le voyage, dans des espaces claustrophobes, Thérèse remonte à son enfance; nous avons ici un cas de monologue intérieur. S'il n'est pas clair le type de focalisation dans quelques-uns des passages du récit, au moment où le narrateur raconte l'histoire par le moyen d'un monologue intérieur de son personnage il est évident l'utilisation de la focalisation interne parce que, comme l'explique Gérard Genette, « la focalisation interne n'est pleinement réalisée que dans le récit en 'monologue intérieur' » (2007, p. 198), c'est-à-dire que le monologue intérieur est l'expression majeure de ce type de focalisation.

On observe que les souvenirs de Thérèse n'obéissent pas à la dynamique du flux de conscience et, dans la mesure où le monologue intérieur de la protagoniste est présenté d'une façon bien maîtrisée et mis dans l'ordre chronologique des événements, nous nous apercevons que le

⁴ Gérard Genette subdivise sa *focalisation interne* en trois types: *focalisation interne fixe* (un seul personnage est le focal), *focalisation interne variable* (plusieurs personnages jouent le rôle de focal) et *focalisation interne multiple* (le même événement peut être évoqué plusieurs fois selon le point de vue de plusieurs personnages).

narrateur n'abdique pas de maintenir son autorité sur la narration; c'est lui qui confère au récit sa linéarité discursive. Dans ce sens, en adoptant ce type de focalisation, le narrateur maîtrise les informations en devenant un médiateur entre Thérèse et le lecteur. Avec des mots pareils, Jean Touzot affirme:

Avec Thérèse et dans la conscience de Thérèse... C'est là que, pendant la plus grande partie du récit, le lecteur se sent installé. Mais c'est le narrateur qui en livre l'accès, qui en fait découvrir la configuration intime (TOUZOT *apud* MAURIAC, *TD*, p. 157).

En épousant le point de vue de son héroïne, le narrateur finit par sensibiliser son lecteur à la profondeur intime de Thérèse, puisque, en faisant voir par le regard de celle-ci, il réussit à mettre sous les yeux du lecteur les motivations principales qui ont guidé Thérèse à commettre son crime.

Lorsque Thérèse arrive à Argelouse, dans le chapitre IX, le narrateur prend de nouveau sur soi la focalisation omnisciente pour accomplir son récit. Évidemment, il y a des moments où il dispose de la focalisation interne dans les derniers chapitres, cependant il y a une prédominance de la focalisation omnisciente comme dans l'exemple ci-dessous:

Thérèse ne *songait* pas à quitter la place; elle ne *s'ennuyait* ni *n'éprouvait* de tristesse. Elle *décida* de ne pas aller voir, cet après-midi, Jean Azévédo et poussa un soupir de délivrance: *elle n'avait pas envie de le voir: causer encore! chercher des formules!* Elle connaissait Jean Azévédo; mais les êtres dont elle souhaitait l'approche, elle ne les connaissait pas; elle savait d'eux seulement qu'ils n'exigeraient guère de paroles. Thérèse *ne redoutait plus la solitude* (*TD*, p. 147, c'est moi qui souligne).

Dans ce passage, le narrateur révèle les sentiments de son héroïne: il sait ce à quoi elle songe, ce qu'elle éprouve, c'est-à-dire qu'il est renseigné sur tous les désirs et sur tous les sentiments de Thérèse. Il est important de signaler que les intrusions du narrateur sont plus évidentes dans les chapitres où il adopte la focalisation omnisciente.

4.2 LA NARRATION ET LES STRATÉGIES NARRATIVES

Dans la présente section, j'analyse les plus importantes stratégies utilisées par le narrateur intradiégétique⁵. Premièrement, je m'applique à la construction discursive, à savoir l'utilisation de différents genres de discours et ses implications dans le récit. Deuxièmement, je commente les intrusions de ce narrateur dans son récit en signalant comment celles-ci dévoilent subtilement sa position par rapport à l'histoire narrée.

4.2.1 LA CONSTRUCTION DISCURSIVE

Dans ce roman psychologique dans lequel la voix du narrateur se mêle fréquemment à la voix de son personnage principal et aux voix des autres personnages, le discours indirect libre prédomine par rapport aux autres types de discours. Les discours direct et indirect ne sont pas très utilisés, étant donné que le récit se construit autour de l'angoisse existentielle d'une femme qui est, en dernière analyse, quelqu'un de solitaire.

En outre, il y a le discours du narrateur qui maîtrise toutes les informations, puisqu'il est omniscient, comme je l'ai déjà montré. La construction discursive dans *Thérèse Desqueyroux* a, par conséquent, deux axes principaux: le discours indirect libre, représenté par les interventions des personnages (au niveau de la diégèse), et le discours du narrateur omniscient (au niveau du discours), ces deux types de discours assurant le caractère psychologique du roman. Au cours du récit, le monologue intérieur de Thérèse nous est montré par le narrateur qui plonge à l'intérieur de son héroïne pour révéler sa nature profonde, y compris ses émotions, ses pensées, ses sentiments, ses souvenirs; c'est seulement par le moyen de cette plongée que le narrateur peut connaître peu à peu le profil de la criminelle et le montrer au lecteur en racontant l'histoire de celle-ci.

Du deuxième chapitre jusqu'à la fin du huitième, Thérèse toute seule se rappelle son histoire depuis sa jeunesse jusqu'à son jugement. Dans cette rétrospection, le narrateur dévoile les pensées les plus intimes de son héroïne qui cherche en vain les vraies sources de son acte criminel; nous la connaissons par le narrateur qui raconte l'histoire sous la loupe de Thérèse. De cette manière, notre regard sur les autres personnages devient limité, puisque nous les connaissons par Thérèse. De là, la transposition de la sympathie du narrateur pour Thérèse au lecteur, vu qu'il ne donne que de brèves interventions aux autres personnages et, dans ces interventions, il me semble qu'il est montré seulement le pire d'eux, ce qui, d'une certaine manière, pourrait légitimer l'acte de Thérèse.

La construction discursive est un point capital dans la défense de Thérèse. Si, d'un côté, Thérèse ne trouve pas de réponses de son crime; d'un autre côté, le narrateur néglige les autres personnages en leur conférant peu d'expression et peu de voix: le père qui renie sa fille, le mari ennuyant, une famille qui se préoccupe surtout des apparences et non pas de sentiments conduisent non pas à l'explication de l'acte de Thérèse mais à sa compréhension; c'est le jeu du narrateur qui paraît le comprendre aussi.

4.2.2 LES INTRUSIONS DU NARRATEUR

Le narrateur est à la fois celui qui présente l'histoire d'une façon apparemment neutre (ou objective) et celui qui propose des jugements de valeur en ce qui concerne les personnages, la société et ses mœurs. Il joue plusieurs rôles afin de produire différents effets dans sa construction narrative. Il marche de plus en plus vers la subjectivité, ayant des moments où le lecteur ne sait pas exactement si c'est le narrateur ou son personnage qui

⁵ Dans cette section, je me consacre seulement aux stratégies du narrateur intradiégétique parce que je me suis déjà consacrée aux stratégies du narrateur extradiégétique dans la sous-section intitulée « Le type de narrateur dans l'avis au lecteur' ».

parle ou, il vaut mieux le dire, qui pense. Dans son récit, il fait plus que raconter l'histoire de Thérèse, il plonge profondément dans son intérieur.

Dans le premier chapitre, le narrateur débute l'histoire d'une façon relativement éloignée, bien qu'il dispose de l'omniscience dont j'ai déjà discuté:

L'avocat ouvrit une porte. Thérèse Desqueyroux, dans ce couloir dérobé du Palais de Justice, sentit sur sa face la brume et, profondément, l'aspira. Elle avait peur d'être attendue, hésitait à sortir. Un homme, dont le col était relevé, se détacha d'un platane; elle reconnut son père (*TD*, p. 23).

Dans cet extrait, le narrateur présente une scène et là-dedans trois personnages que le lecteur ne connaît pas encore. Ici, l'emploi du passé simple, les phrases courtes et dans l'ordre direct contribuent à l'objectivité de ce début. Cette procédure provoque un effet de suspense: qui est cette femme? Pourquoi a-t-elle peur? Est-ce qu'il y a eu un crime? Le lecteur apprendra plus tard ces informations.

La neutralité (ou objectivité) du narrateur est un outil rhétorique que nous observons seulement dans le début, parce que ce narrateur va, pendant son récit, mélanger sa voix à celle de son personnage principal racontant une grande partie des événements de l'histoire à travers des pensées et des souvenirs de Thérèse, dans une sorte de complicité. À ce sujet, je suis d'accord avec Edmond Jaloux quand il affirme que « [Mauriac] n'a pas de pitié pour le mari ni pour la famille de celui-ci. S'il a de la tendresse, c'est pour son héroïne » (JALOUX *apud* MAURIAC, 1933, p. 43). Bien que Jaloux parle de Mauriac lui-même, nous pouvons attribuer ce même sentiment au narrateur du roman; cela signifiant que le narrateur est sans doute du côté de son héroïne. C'est pourquoi il faut exclure la notion de neutralité.

De temps en temps, le narrateur prend une situation particulière dans son histoire en proposant une réflexion dans un mouvement vers le général. Autrement dit, il transpose le drame vécu par l'un de ses personnages à un

drame commun à l'être humain. Au neuvième chapitre, le narrateur commente l'hésitation de Thérèse face à son mari:

La seule approche de cet homme avait réduit à néant son espoir de s'expliquer, de se confier. Les êtres que nous connaissons le mieux, comme nous les déformons dès qu'ils ne sont plus là ! [...] Et Thérèse, elle aussi, savait ce qu'elle allait dire. La solution la plus simple, c'est toujours à celle-là que *nous* ne pensons jamais (*TD*, p. 105-106, c'est moi qui souligne).

Voici, dans cet extrait, le narrateur partageant le sentiment vécu par Thérèse avec l'humanité. Utilisant le pronom personnel « nous », il s'adresse au lecteur et sans doute aux gens d'une façon générale.

Dans certains moments, le narrateur pose des questions pour produire des effets de doute chez le lecteur et lui provoquer le désir de savoir ce qui se passera après, comme dans le passage où, après être sortie du Palais de Justice, Thérèse se trouve dans la carriole de Gardère qui la ramène à la gare de Nizan: « Le cauchemar dissipé, de quoi parleront-ils ce soir, Bernard et Thérèse? » (*TD*, p. 29). Dans cet exemple, le narrateur propose un dialogue avec le lecteur; bien qu'il réponde aux questions posées par lui-même, il suggère au lecteur, d'un certain point de vue, de ne pas être passif.

5 L'ESPACE

Ce chapitre a pour dessein d'étudier l'espace dans *Thérèse Desqueyroux*. Dans un but didactique, j'examine l'espace à partir de trois catégories: l'espace physique, l'espace social et l'espace psychologique afin d'établir les liens entre ces espaces les uns par rapport aux autres et de vérifier dans quelle mesure ils s'organisent pour produire du sens. Quant à l'espace physique, j'analyse la description des lieux fournie par le narrateur en signalant leur dimension figurative. Au sujet de l'espace social, je me penche sur le discours des personnages afin d'identifier les caractéristiques des groupes sociaux qui partagent le même espace physique, c'est-à-dire que je focalise mon attention sur la vision du monde de ces groupes sociaux. Relativement à l'espace psychologique, il est examiné lorsque je procède à l'analyse du personnage de Thérèse Desqueyroux.

5.1 L'ESPACE PHYSIQUE

Dans cette sous-section, je repère les espaces mis en scène dans l'histoire pour les décrire. Où les personnages habitent-ils? Où est-ce qu'ils circulent?

Presque toute l'histoire de Thérèse se déroule dans la province. Sauf dans le dernier chapitre, dans lequel le narrateur fait voir Thérèse à Paris, les

personnages se déplacent entre quelques-unes des communes de la Lande, notamment entre Argelouse et Saint-Clair.

5.1.1 L'ESPACE DE LA PROVINCE

Argelouse et Saint-Clair, des communes qui font partie de l'univers diégétique du récit ont, en fait, pour correspondants réels respectivement Jouanhaut et le bourg de Saint-Symphorien comme François Mauriac l'assure, dans *Commencements d'une vie*, lorsqu'il décrit l'un des lieux de son enfance :

Saint- Symphorien: *des lagunes, des pins à l'infini*. Ma grand-mère, née Lapeyre, venue de Villandraut, était issue elle-même, par sa mère, des Martin dont la maison transformée depuis un siècle en métairie, s'est écroulée cette année; elle s'élevait dans ce *quartier perdu* de Jouanhaut que j'ai décrit, dans *Thérèse Desqueyroux*, sous le nom d'Argelouse. Aujourd'hui encore, Joanhaut n'est relié au bourg que par *une route impraticable* (MAURIAC, 1932, p.16-17, c'est moi qui souligne)

Dans ce passage de son récit de mémoires, Mauriac avoue le rapport entre la vraie Jounhaut et la fictive Argelouse, les deux également décrites comme étant des quartiers perdus et disposant des mêmes caractéristiques en ce qui touche la végétation et la difficulté d'accès. Avec des mots pareils, cinq ans avant, le narrateur de *Thérèse Desqueyroux* décrit Argelouse :

Argelouse [...] à dix kilomètres du bourg de Saint-Clair, auquel les relie *une seule route défoncée*. Ce chemin plein d'ornières et de trous se mue, au-delà d'Argelouse, en sentiers sablonneux; et jusqu'à l'Océan il n'y a plus rien que quatre vingts, kilomètres de marécages, *de lagunes, de pins grêles*, de landes où à la fin de l'hiver les brebis ont la couleur de la cendre. Les meilleures familles de Saint-Clair sont issues de ce *quartier perdu* (TD, p. 39, c'est moi qui souligne).

Mauriac nous présente l'atmosphère et le décor de son roman en se servant des éléments typiques des sites de la Gironde: la chaleur, les lagunes,

la lande¹, les pins, le sable - tous ces éléments étant fort significatifs dans la composition de ses personnages dans *Thérèse Desqueyroux*.

5.1.1.1 Argelouse

Dans l'univers diégétique, Argelouse est une commune française située dans le département de la Gironde. Pour Thérèse, cette commune représente une sorte de symbole de l'éloignement et de la solitude, en contraste avec la liberté qu'elle croit pouvoir trouver seulement à Paris. Dans le troisième chapitre, le narrateur décrit Argelouse:

Argelouse est réellement une extrémité de la terre; un de ces lieux au-delà desquels il est impossible d'avancer, ce qu'on appelle ici un quartier: quelques métairies, sans église ni mairie, ni cimetière, disséminées autour d'un champ de seigle, à dix kilomètres du bourg de Saint-Clair, auquel les relie une seule route défoncée (*TD*, p. 39).

Dans ce passage, le narrateur décrit Argelouse comme étant un lieu presque impénétrable. Ce quartier est distant de tout; c'est la raison pour laquelle le narrateur le décrit comme « une extrémité de la terre », d'où la difficulté d'en sortir pour aller vers d'autres sites. Argelouse est un lieu d'accès difficile, car la seule manière d'y arriver est de prendre une route détériorée.

En outre, cette commune est éloignée à la fois de Dieu et de la loi, attendu qu'elle est présentée comme un lieu « sans église ni mairie ». Argelouse est, dans ce sens, plus que perdue dans l'espace, mais aussi perdue dans le temps, en raison du manque de certains endroits trouvés, en général, dans une commune plus ou moins développée (cimetière, église, mairie) ainsi que le manque de routes praticables. De cet endroit, les familles de Thérèse et de Bernard sont sorties pour habiter à Saint-Clair. Argelouse est aussi présentée comme un lieu de silence:

¹ Lande, d'après le *Trésor de la langue française*, est une « terre inculte et le plus souvent sans relief de la zone tempérée, résultant généralement de la dégradation de la forêt, où poussent des plantes sauvages, parfois quelques arbres ».

Les gens qui ne connaissent pas cette lande perdue ne savent pas ce qu'est le silence: il cerne la maison, comme solidifié dans cette masse épaisse de forêt où rien ne vit, hors parfois une chouette ululante (nous croyons entendre, dans la nuit, le sanglot que nous retenions) (*TD*, p. 86).

Dans le silence qui « empêchait [Thérèse] de dormir » (*TD*, p. 119), après avoir bénéficié d'un non-lieu, elle restera enfermée jusqu'au moment où Bernard lui rendra la liberté à Paris. Le silence peut être également associé à l'hypocrisie des personnes qui y habitent, fait sur lequel Jean Azévedo insiste:

ici comme ailleurs chaque destinée est particulière; et pourtant, il faut se soumettre à ce morne destin commun; quelques-uns résistent: d'où ces drames sur lesquels les familles font silence. Comme on dit ici: - Il faut faire le silence... (*TD*, p. 84).

Avec de telles caractéristiques, Argelouse devient un lieu idéal pour incarcérer une femme rebelle; dans la maison Desqueyroux, située dans ce « quartier perdu », Thérèse sera emprisonnée. Dans cette commune dans laquelle ni Dieu ni la loi ne peuvent la toucher, il ne lui reste que d'obéir aux règles de la famille, superposées à la loi de Dieu et à celle des hommes.

À Argelouse, ainsi qu'à Saint-Clair qui ne lui est éloignée que de dix kilomètres, l'atmosphère étouffante est renforcée par le climat local: en été, la chaleur, maintes fois mentionnée dans le récit, contribue à cet étouffement. Il faut remarquer que Thérèse cède à l'impulsion d'empoisonner son mari à l'époque de l'incendie des pins de Mano. À cette époque-là, « des semaines se succédèrent sans que tombât une goutte d'eau » (*TD*, p. 97); ainsi, Thérèse était accablée par la chaleur et son angoisse augmentait de plus en plus.

Les renseignements géographiques touchant la végétation locale – les pins, les chênes – contribuent de même à créer une ambiance de renfermement, d'étouffement et de prison; la disposition physique de ces arbres donne l'impression de la représentation des grilles d'une prison. Cette image devient plus évidente lorsque Bernard apprend à Thérèse qu'elle sera libre après les noces d'Anne de la Trave:

Elle n'avait plus peur d'Argelouse; *il lui semblait que les pins s'écartaient, ouvraient leurs rangs, lui faisaient signe de prendre le large. Un soir, Bernard lui avait dit: « Je vous demande d'attendre jusqu'au mariage d'Anne ; il faut que tout le pays nous voie, une fois encore, ensemble; après, vous serez libre. »* (TD, p. 137, c'est moi qui souligne).

L'image des pins qui s'écartent, ainsi que des grilles d'une prison, pour que Thérèse devienne finalement libre est fort significative, vu qu'elle a toujours été attachée à la propriété – représenté dans ce contexte par la possession des pins – et, après sa libération, elle les quittera, ainsi que tout l'univers de la bourgeoisie provinciale.

5.1.1.2 Saint-Clair

Saint-Clair, localisé à dix kilomètres d'Argelouse, est un bourg où vivent quelques-unes des familles qui sont sorties d'Argelouse, le « quartier perdu » (TD, p. 39). À Saint-Clair, Bernard Desqueyroux et les la Trave résident. De même, Thérèse s'y marie avec Bernard et elle doit y aller à la messe le dimanche, dès qu'elle habite à Argelouse, « prisonnière » de son mari, comme il l'affirme:

Le dimanche, nous assisterons ensemble à la grand-messe, dans l'église de Saint-Clair. Il faut qu'on vous voie à mon bras; et le premier jeudi du mois nous irons, en voiture ouverte, à la foire de B., chez votre père, comme nous avons toujours fait (TD, p. 108).

Dans ce sens, Saint-Clair peut être considéré comme un endroit où les apparences règnent; les Desqueyroux doivent y jouer leur rôle social pour préserver l'honneur de la famille.

5.1.2 L'ESPACE URBAIN: PARIS

Si Argelouse et tout l'univers de la province représentent l'éloignement, la solitude et le silence, Paris, d'après Thérèse et Jean Azevêdo, figure la liberté. L'imaginaire de liberté autour de Paris chez Thérèse est déchaîné par

les mots de Jean Azévédo. À partir du récit de Jean et de sa description de la capitale, Thérèse imagine Paris comme « un royaume dont la loi eût été de 'devenir soi-même' » (*TD*, p. 84). Paris est, en dernière analyse, l'endroit où cette femme croyait pouvoir trouver tout ce qu'elle voulait:

Être une femme seule dans Paris, qui gagne sa vie, qui ne dépend de personne... Être sans famille! Ne laisser qu'à son cœur le soin de choisir les siens - non selon le sang, mais selon l'esprit, et selon la chair aussi; découvrir ses vrais parents, aussi rares, aussi disséminés fussent-ils... (*TD*, p. 124, c'est Mauriac qui souligne).

Thérèse désire se trouver au côté de « ceux qui existent » (*TD*, p. 81), c'est-à-dire ceux qui partagent sa vision du monde, les siens « selon l'esprit ». D'ailleurs, Thérèse rejette la famille dans la mesure où elle rêve d'un lieu où les liens de sang ne comptent guère.

Thérèse acquiert la liberté souhaitée, une fois que Bernard la libère après le mariage d'Anne et l'emmène à Paris. Dans la métropole, au milieu de la foule, Thérèse ne souffrira-t-elle plus le mal du silence? Je reviendrai sur la question de l'espace de Paris dans la section touchant l'espace psychologique.

5.1.3 QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ESPACE PHYSIQUE

À partir de la description fournie par le narrateur des espaces physiques qui composent l'univers diégétique du récit, nous nous rendons compte que les espaces physiques fixes de la province sont subordonnés à la description des états psychiques de Thérèse, c'est-à-dire qu'ils produisent du sens dans la mesure où ils s'imposent comme des figures de l'angoisse, de la clausturation et de l'oppression éprouvées par l'héroïne.

À titre d'exemple, il convient de mentionner le rapport entre la description d'Argelouse (y compris sa valeur figurative) et l'état d'esprit de Thérèse: comme le narrateur l'annonce dans sa description, Argelouse est un lieu presque inaccessible, attendu que la seule manière d'y arriver est de prendre une route défoncée. Dans ce sens, l'inaccessibilité d'Argelouse est en

accord avec l'incommunicabilité de cette commune à de nouvelles visions du monde; les valeurs traditionnelles y sont cristallisées. Puisque Thérèse est inadaptée à son milieu social et familial, elle devient angoissée; il faut, par conséquent, qu'elle se débarrasse de la province pour atteindre de nouvelles valeurs. En revanche, l'espace urbain - Paris - acquiert le statut d'une figure de la liberté, puisqu'il est inaccessible à Thérèse et, par conséquent, il devient chimérique.

Pour faire mieux comprendre les rapports descriptifs entre l'espace physique et les états psychiques de Thérèse, je partage l'espace en deux sous-catégories: l'espace de transition (y compris l'espace parcouru lors du voyage) et les espaces claustrophobes.

5.1.3.1 L'espace de transition

La route de déplacement que Thérèse parcourt de B. à Argelouse, quoiqu'elle ne soit pas un espace physique fixe, a une fonction fondamentale. Cet espace relie deux espaces fixes, celui du Palais de Justice, à B., et celui de la maison à Argelouse. Le parcours comprend quatre étapes: le déplacement à pied, le trajet en voiture jusqu'à la gare de Nizan, l'itinéraire en train et, en dernier lieu, le chemin en carriole pour arriver à Argelouse.

Lors du déplacement de B. à Argelouse, Thérèse passe par quelques-unes des communes du département de la Gironde (son parcours se trouve dans la Figure 1). Son voyage commence à Bazas, une commune française située dans le département de la Gironde en région Aquitaine. Comme les indices le montrent, B. est une commune plus développée que Saint-Clair et Argelouse, car elle possède un Palais de Justice et une mairie. Thérèse y monte dans la voiture qui l'emmène à Nizan où elle prend le train qui passe par Uzeste et Villandraut.



Figure 1 - Parcours réalisé par Thérèse.

La première étape du parcours de Thérèse, c'est le trajet en voiture de Bazas à la gare de Nizan:

Parfois passe une charrette et les mules d'elles-mêmes prennent la droite sans que bouge le muletier endormi. Il semble à Thérèse qu'elle n'atteindra jamais Argelouse; elle espère ne l'atteindre jamais; plus d'une heure, de voiture jusqu'à la gare de *Nizan* (*TD*, p. 31, c'est moi qui souligne).

Ainsi que Bazas, Nizan est aussi une commune française située dans le département de la Gironde en région Aquitaine. Arrivée à Nizan, Thérèse prend le train qui passe par Uzeste:

Le rythme du petit train se rompt; la locomotive siffle longuement, approche avec prudence d'une gare. Un falot balancé par un bras, des appels en patois, les cris aigus des porcelets débarqués: *Uzeste* déjà. Une station encore, et ce sera Saint-Clair (*TD*, p. 38, c'est moi qui souligne).

Après être passée par Uzeste, commune française aussi située dans le département de la Gironde, Thérèse arrive à Villandraut:

À *Villandraut*, la station qui précède Saint-Clair, Thérèse songe: « Comment persuader Bernard que je n'ai pas aimé ce garçon? Il va croire sûrement que je l'ai adoré. Comme tous les êtres à qui l'amour est profondément inconnu (*TD*, p. 73-74, c'est moi qui souligne).

La dernière station est celle de Saint-Clair, commune fictive correspondant à Saint-Symphorien comme je l'ai déjà signalé. De là, Thérèse prend la carriole pour aller à Argelouse, le « quartier perdu », où elle se trouvera jusqu'à sa libération à Paris.

Dans ce parcours, nous percevons le jeu de la double spatialité; d'un côté, il y a l'espace physique, tantôt celui des espaces claustrophobes – la voiture, la cabine du train et la carriole –, tantôt l'espace parcouru vers la destination. D'un autre côté, il y a l'espace psychologique, évoqué par la conscience de Thérèse et lié aux souvenirs de sa vie avant la sentence de non-lieu.

Parallèlement à la progression linéaire de la protagoniste dans l'espace physique, lors du voyage, il y a, de même, le mouvement de la progression introspective de celle-ci dans le but d'acquérir une conscience de soi; c'est le moment où Thérèse essaie de trouver des réponses pour son crime par le moyen d'une rétrospection de sa vie. L'introspection de Thérèse, qui compose le témoignage du narrateur, lui permet d'atteindre la profondeur intime de son héroïne. Autrement dit, le déplacement de Thérèse a pour fonction de la révéler à elle-même, et aussi à l'autre – le lecteur – par le biais du narrateur.

La prise de conscience et la révélation d'un personnage sont possibles, selon Roland Bourneuf, puisque le déplacement est « pour le [narrateur] le moment propice de placer le retour en arrière explicatif, l'interruption dans le récit linéaire étant délimitée et justifiée par le temps nécessaire au personnage pour se rendre d'un point à un autre » (1970, p. 89). Comme je l'ai explicité dans le quatrième chapitre, c'est exactement le mouvement adopté par le narrateur: faire connaître l'intérieur de son héroïne par une analepse explicative.

5.1.3.2 Les espaces claustrophobes

Bien que Thérèse ressente de l'angoisse depuis son mariage et de l'asphyxie de son milieu natal à dater de sa rencontre avec Jean Azévédo, les images et les lieux qui renvoient à sa claustration sont plus évidents à partir du moment où elle retourne à Argelouse, après avoir bénéficiée d'un non-lieu.

Après être sortie du Palais de Justice à B., Thérèse fait un long chemin jusqu'à Argelouse; pour y arriver, il faut prendre une voiture, un train et une

carriole. Seule, dans ces espaces claustrophobes, Thérèse cherche en vain la vraie source de son acte criminel. Arrivée à Argelouse, elle est soumise à un régime d'emprisonnement dans sa propre maison.

Après avoir reçu les recommandations de son père dont la plus sévère est: « Tu feras tout ce que ton mari t'ordonnera de faire » (*TD*, p. 30), Thérèse est poussée par lui dans la voiture dans laquelle elle se trouve « plus d'une heure jusqu'à la gare de Nizan » (*TD*, p. 31). Le narrateur ne signale guère de repères descriptifs de la voiture et quand même nous est possible de nous rendre compte que l'atmosphère de cette voiture est tout à fait claustrophobe, par de subtils indices sensoriels: « *Cette odeur de cuir moisi des anciennes voitures, Thérèse l'aime... Elle se console d'avoir oublié ses cigarettes, détestant de fumer dans le noir* » (*TD*, p. 31, c'est moi qui souligne). Nous avons ici l'enfermement de Thérèse dans une voiture dont l'odeur est de cuir moisi, ce qui contribue à une ambiance étouffante.

De même, l'obscurité est un élément qui vaut la peine de vérifier, puisqu'elle collabore à cette ambiance de suffocation, comme l'affirme André Seailles: « l'obscurité ajoute à la sensation d'étouffement dans ces huit chapitres du retour au pays » (1984, p. 64). D'une manière effective, il est possible de repérer l'absence de lumière comme un élément constant tout au long du récit; le champ lexical de l'obscurité le prouve: douze occurrences du mot « noir », cinq occurrences du mot « obscur », huit occurrences du mot « sombre » et neuf occurrences du mot « ténèbres ».

Lorsque Thérèse atteint Nizan, elle trouve le petit train duquel « venaient des mugissements, des bêlements tristes » (*TD*, p. 34). L'atmosphère de la gare est sombre et celle du train l'est aussi, comme Thérèse aperçoit: « Elle traversa à tâtons le jardin du chef de gare, sentit des chrysanthèmes *sans les voir*. Personne dans le compartiment de première, où d'ailleurs *le lumignon n'eût pas suffi à éclairer son visage*. Impossible de lire » (*TD*, p. 35, c'est moi qui souligne). L'absence d'autres personnes et le manque de lumière contribuent au moment de plongée éprouvé par Thérèse; durant le voyage, elle est absorbée par l'obscurité de la nuit, aggravée par l'ambiance

claustrophobe du train qui l’emmène à Saint-Clair et, de même, elle est absorbée par ses ténèbres intérieures venues de son incertitude à propos de son acte envers Bernard.

Bernard décide de s’installer dans la maison Desqueyroux « inhabitée depuis des années » (*TD*, p. 119). Dans le début du onzième chapitre, le narrateur décrit en peu de mots cette maison: « Les cheminées fumaient, les fenêtres fermaient mal, et le vent passait sous les portes que les rats avaient rongées » (*TD*, p. 119). La déchéance de la résidence Desqueyroux la rend idéale pour l’enfermement de Thérèse et elle y vit comme dans une prison, car l’accès à la cuisine lui est interdit et elle ne peut manger que du confit et du jambon, puisque la volaille lui est aussi interdite. Avec de telles limitations, il ne reste à Thérèse qu’une vie reléguée dans sa chambre.

Toujours au onzième chapitre, le narrateur présente la chambre de Thérèse qui est aussi décadente que la maison comme un tout:

Dans les angles la moisissure détachait le papier. Aux murs, la trace demeurait encore des portraits anciens qu'avait pris Bernard pour en orner le salon de Saint-Clair et les clous rouillés qui ne soutenaient plus rien. Sur la cheminée, dans un triple cadre de fausse écaille, des photographies étaient pâles comme si les morts qu'elles représentaient y fussent morts une seconde fois (*TD*, p. 121).

Ainsi que dans l’ancienne voiture, dans la chambre de la maison à Argelouse, nous apercevons de même la moisissure comme un élément provenant de l’humidité et de l’obscurité. Le papier du mur de la chambre est, par conséquent, détérioré, tantôt par la moisissure tantôt par les marques des portraits qui ne sont plus là. D’autres éléments, comme les « clous rouillés » et des photographies pâles, attirent l’attention sur la détérioration de cette chambre qui a subi la puissance du temps.

L’atmosphère de dégradation de la chambre est accentuée par sa saleté. Balionte, la bonne des Desqueyroux, s’inquiète de l’opinion de Bernard en ce qui concerne la chambre: « et que dira-t-il quand il verra cette chambre? Un vrai parc à cochons! » (*TD*, p. 126). La chambre plongée dans l’obscurité et

dans la saleté est en accord avec Thérèse et avec son état d'esprit; victime d'un processus de dégradation physique et psychique, elle réfléchit la décadence de sa chambre et vice-versa.

5.2 L'ESPACE SOCIAL

Dans cette sous-section, je procède à de brèves considérations sur les rapports de ressemblance et de dissemblance entre les personnages en ce qui concerne leur vision du monde. Quels sont les traits qui caractérisent les groupes sociaux qui participent à l'histoire? Comment s'organisent ces groupes qui occupent surtout la province française dans la première moitié du XX^e siècle?

5.2.1 LA COHÉSION POLITICO-IDÉOLOGIQUE

L'espace social décrit par le narrateur est *grosso modo* celui de certains endroits de la province française. Nous y remarquons quelques-unes des croyances et des valeurs de la bourgeoisie provinciale représentée par les Larroque, par les Desqueyroux et par les la Trave.

Lorsqu'on prend en compte les catégories de l'analyse d'un espace et de ses groupes sociaux, la politique est peut-être l'élément le plus remarquable, de telle sorte que je commence par cette question. Dans *Thérèse Desqueyroux*, même s'il y a des divergences politiques entre les démocrates, Jérôme Larroque et Thérèse, et les la Trave et les Desqueyroux, des conservateurs, cela n'a pas d'intérêt, car le sujet qui les importe absolument, c'est la propriété et, à ce sujet, les Larroque, les La Trave et les Desqueyroux sont tout à fait d'accord. Thérèse exprime son point de vue d'une manière ponctuelle:

La politique [...] suffisait à mettre hors des gonds ces personnes qui, de droite ou de gauche, n'en demeuraient pas moins d'accord sur ce principe essentiel: la propriété est l'unique bien de ce monde, et rien ne vaut de vivre que de posséder la terre. [...] le tragique du conflit des classes lui échappait dans un pays où le plus pauvre est propriétaire,

n'aspire qu'à l'être davantage; où le goût commun de la terre, de la chasse du manger et du boire, crée entre tous, bourgeois et paysans, une fraternité étroite (*TD*, p. 75).

En effet, malgré des querelles politiques entre les familles Larroque et La Trave/Desqueyroux, « l'amour de la propriété », mentionné maintes fois par le narrateur comme une caractéristique de Thérèse Desqueyroux, est en réalité un « amour » qui rapproche toutes les personnes à l'intérieur de la diégèse.

5.2.2 LES POLARITÉS IDÉOLOGIQUES

Bien qu'il y ait des affinités politico-idéologiques, l'espace social peint par le narrateur n'est absolument pas homogène, car, comme l'affirme Bernard Bachelet:

L'espace vécu culturellement par une collectivité n'est qu'exceptionnellement neutre, il n'est jamais isotrope. Il est au contraire marqué par des inégalités tonales, des intensités différentielles, des orientations divergentes, des polarités affectives (1998, p .14).

Ce sont exactement les « orientations divergentes » qui mènent aux conflits éprouvés par les personnages. Dans la province, des polarités telles que le masculin et le féminin, la pensée traditionnelle et la pensée moderne sont fondamentales pour mieux comprendre la manière dont les individus partagent un espace composé de différentes visions du monde, ainsi que la tension vécue par eux en raison de l'attitude de ceux qui optent pour une vision du monde diamétralement opposée à celle de la plupart des personnes qui y résident. En d'autres termes, ceux qui s'opposent à la pensée traditionnelle, partagée par les provinciaux d'Argelouse et de Saint-Clair, deviennent une source de conflit, vu qu'ils renversent l'ordre en heurtant les valeurs traditionnelles.

Je débute mes réflexions, en respectant l'ordre des oppositions mentionnées ci-dessus, par le couple antithétique masculin/féminin. Pour me

consacrer à cette question, il me faut, premièrement, procéder à de brefs considérations sur le type de famille représenté dans le contexte de la province française de la première moitié du XX^e siècle, c'est-à-dire celui de la famille patriarcale. Dans ce type de famille, de domination paternelle, fondé sur des éléments comme le devoir, la morale et la norme, le mariage est à la fois le principal moyen de maintenir les valeurs chères au patriarcat et de les transmettre. Pour les femmes, ce genre d'union est vu comme l'un des moyens principaux d'échapper à la ruine. C'est pourquoi Thérèse décide de se marier:

Petite fille pratique, enfant ménagère, elle avait hâte d'avoir pris son rang, trouvé sa place définitive; elle voulait être rassurée contre elle ne savait quel péril. Jamais elle ne parut si raisonnable qu'à l'époque de ses fiançailles: elle s'incrustait dans un bloc familial, « elle se casait »; elle entrait dans un ordre. Elle se sauvait (*TD*, p. 47).

À l'intérieur du groupe social auquel Thérèse appartient, le mariage représente le moment où la femme entre « dans un ordre ». En d'autres termes, c'est l'occasion où la femme s'inscrit dans la tradition en assimilant toutes ses valeurs familiales, religieuses et sociales. Pour Thérèse, l'adhésion à « un bloc familial » signifie son anéantissement; elle perd son individualité aussitôt qu'elle se marie.

Dans la famille patriarcale, les rôles des hommes et des femmes sont bien définis; les hommes doivent s'occuper des affaires de la famille tandis que les femmes sont responsables des soins de la maison et des enfants. De même, dans le mariage au sein du patriarcat, « un mari doit être plus instruit que sa femme » (*TD*, p. 41). L'habitude de la lecture, par exemple, n'est pas bien vue chez les femmes à cette époque-là.

En ce qui concerne Thérèse, ses caractéristiques les plus remarquables échappent à celles qui sont traditionnellement liées à la condition d'une femme. D'un côté, elle se préoccupe des affaires de la famille - les pins - et elle est aussi instruite que son mari, ou peut-être qu'elle est plus instruite que lui. D'un autre côté, elle ne s'intéresse guère à la maternité et à ses attributions en tant que femme.

Avec de telles caractéristiques, Thérèse blesse les valeurs morales, religieuses et sociales, se comportant comme inadaptée dans son milieu familial. De là, le bouleversement qu'elle représente dans un groupe social marqué par l'importance de la famille comme institution, par la religion et par la tradition. Quoique Thérèse connaisse le destin d'une femme dans son contexte social - information qui nous est apprise par le narrateur omniscient au douzième chapitre, lors de la rencontre entre Thérèse et Anne de la Trave -, elle a du mal à jouer son rôle social de femme:

Anne, elle, n'attend que d'avoir des enfants pour s'anéantir en eux, comme a fait sa mère, comme font toutes les femmes de la famille. Moi, il faut toujours que je me retrouve; je m'efforce de me rejoindre... Anne oubliera son adolescence contre la mienne [...]. Les femmes de la famille aspirent à perdre toute existence individuelle. C'est beau, ce don total à l'espèce; je sens la beauté de cet effacement, de cet anéantissement... Mais moi, mais moi... » (TD, p.134-135).

À ce moment du récit, Thérèse s'aperçoit qu'elle est incapable de renoncer à son existence individuelle en faveur du groupe familial; elle a besoin de se retrouver, alors que les autres femmes de sa famille, d'un certain point de vue, n'hésitent point à s'anéantir; la femme en tant qu'individu devient la mère de famille, d'où vient l'idée de cet effacement et de cet anéantissement auquel Thérèse fait allusion. Cependant, elle a conscience que ses inclinations sont socialement inadéquates. Voilà le conflit d'une femme qui, d'une certaine manière, cherche l'émancipation. Malgré cela, l'émancipation d'une femme est presque impossible dans l'univers restreint de la province.

Lorsque Thérèse songe à Paris, elle imagine une vie distincte de celle qu'elle vit en province. À Paris, elle pourrait être seule et personne ne la trouverait différente: elle pourrait y travailler - « gagner sa vie » - car, dans cette ville cosmopolite, elle n'aurait pas besoin de jouer son rôle de femme mariée pour être acceptée. Autrement dit, Paris est imaginée comme un lieu où l'individu est libre de penser et d'agir comme il lui plaît, en opposition à la province et à ses contraintes sociales.

La dissemblance entre Paris et la province nous mène à la deuxième polarité dont j'ai parlé auparavant: la pensée traditionnelle et la pensée moderne. Lors de la narration des souvenirs de Thérèse Desqueyroux, nous observons cette polarité par le discours de plusieurs personnages. D'une part, il y a l'exaltation de la famille et de la morale chez Bernard Desqueyroux, les la Trave et Jérôme Larroque, ces deux éléments liés aux préceptes de la tradition.

D'autre part, il y a le discours de la philosophie hédoniste chez Jean Azévêdo, notamment représentée par la phrase qu'il profère en s'adressant à Thérèse: « Chaque minute doit apporter sa joie, - une joie différente de toutes celles qui l'ont précédée » (TD, p. 79). Différemment des autres personnages qui ont des relations stables (tradition, famille, propriété), Jean Azévêdo mène une vie irrégulière, ne se fixant ni aux femmes ni aux lieux. Dans sa quête pour des réponses et des connaissances, il profite du moment; il va de soi que cette sorte de *carpe diem* éprouvé par Jean Azévêdo va contre les préceptes chrétiens dont l'un des plus importants concerne le compte à rendre.

5.3 L'ESPACE PSYCHOLOGIQUE

Après avoir relevé les espaces physiques, y compris leurs caractéristiques matérielles et leurs valeurs à titre figuratif et, de même, l'espace social avec ses éléments de cohésion idéologique et ses polarités, j'essaie de signaler quelques aspects psychologiques à propos de la catégorie de l'espace.

Il est fondamental d'analyser l'espace d'après ces trois niveaux, puisque l'espace du roman, comme l'affirme Jean Weisgerbe dans *L'Espace romanesque*, est constitué d'un « ensemble de relations existant entre les lieux, le milieu, le décor de l'action et les personnages que celle-ci présuppose, à savoir l'individu qui raconte les événements et les gens qui y prennent part » (WEISGERBE apud DORION, 1998, p. 66). Les lieux et le décor ont déjà été

décrits dans la section touchant l'espace physique. Du côté du milieu, j'ai tenté de l'exposer dans la section relative à l'espace social. Dans la section qui suit, je réfléchirai sur l'individu, c'est-à-dire sur Thérèse Desqueyroux, le personnage central, afin d'examiner son espace psychique, en ayant en vue qu'il représente l'espace par excellence dans les romans psychologiques, comme c'est le cas de *Thérèse Desqueyroux*.

5.3.1 L'ESPACE DES DÉSIRS ET DE LA RÊVERIE

Avant de me pencher sur l'espace des désirs et de la rêverie, il convient d'explicitier que l'espace psychologique auquel je me consacre se fonde sur des éléments relatifs à des actions de perception, de raisonnement, d'affectivité, de mémoire et d'imagination de la protagoniste. L'espace psychologique est, de cette manière, créé par des sensations et par des sentiments de Thérèse, quoiqu'il soit rapporté par le discours du narrateur omniscient.

Reléguée dans la chambre de la maison Desqueyroux à Argelouse, Thérèse subit un processus de dégradation physique, provenu d'une mauvaise alimentation et du tabagisme excessif. Comme le narrateur le signale, Thérèse elle-même se scandalise de son apparence: « Assise sur son lit, *Thérèse regarde avec stupeur ses jambes squelettiques*, et ses pieds lui paraissent énormes » (TD, p. 126, c'est moi qui souligne).

La faiblesse physique de Thérèse associée à son enfermement la conduisent à la prostration et à une sorte de vulnérabilité psychique. Cependant, malgré son emprisonnement physique, personne ne peut l'empêcher de s'évader dans son imagination.

Une nuit d'octobre, celle qui succède au départ de Bernard, Thérèse a de la fièvre. Dans cette nuit, elle se perd dans des rêveries en laissant aller son imagination et en évoquant des pensées d'une vie diamétralement opposée à la sienne:

son esprit étrangement lucide construisait toute une vie à Paris: elle revoyait ce restaurant du Bois où elle avait été, mais sans

Bernard, avec Jean Azévédo et des jeunes femmes. Elle posait son étui d'écaille sur la table, allumait une Abdullah. Elle parlait, expliquait son cœur, et l'orchestre jouait en sourdine. Elle enchantait un cercle de visages attentifs, mais nullement étonnés (*TD*, p. 123, c'est moi qui souligne).

Les images évoquées au cours de la rêverie s'inscrivent dans le champ du désir le plus profond de Thérèse: être libre à Paris pour y profiter de ses plaisirs à côté de ceux qu'elle choisirait selon l'esprit et, de même, pouvoir discourir sur des questions qui la touchaient et qui la passionnaient dans un cercle de personnes qui la comprendraient.

Ce moment de rêverie est révélateur non seulement en ce qui touche le désir spirituel de Thérèse – être à côté de « ceux qui existent », mais également en ce qui touche son désir charnel. Au cours du récit, Thérèse est présentée comme une femme qui a sa sexualité blessée. En revanche, lors de la rêverie, elle songe à quelqu'un d'inconnu et son âme devient ravie:

Un être était dans sa vie grâce auquel tout le reste du monde lui paraissait insignifiant; quelqu'un que personne de son cercle ne connaissait ; une créature très humble, très obscure; mais toute l'existence de Thérèse tournait autour de ce soleil visible pour son seul regard, et dont sa chair seule connaissait la chaleur [...] Ce corps contre son corps, aussi léger qu'il fût, l'empêchait de respirer; mais elle aimait mieux perdre le souffle que l'éloigner. (Et Thérèse fait le geste d'étreindre, et de sa main droite serre son épaule gauche et les ongles de sa main gauche s'enfoncent dans son épaule droite.) (*TD*, p. 123-124).

À ce moment-là, nous nous apercevons que la sexualité de Thérèse n'est pas blessée et que, dans ses rêveries chimériques, elle imagine quelqu'un qui lui ferait « perdre le souffle » et qu'elle n'éloignerait pas, comme elle a éloigné Bernard autrefois. Dans cet extrait, il est intéressant d'examiner le traitement linguistique en se référant à l'être du désir de Thérèse: « un être était dans sa vie », « quelqu'un que personne de son cercle ne connaissait ». Georges Mounin, dans « Structure, fonction, pertinence – À propos de Thérèse Desqueyroux », observe que « [le mot être] surgit toujours aux endroits où Thérèse évoque ceux qu'elle aimerait aimer, supprimant ainsi, dans le roman, toute référence au sexe de l'être aimé » (1974, p. ?). Si d'une part, il n'y a pas

de polarité de genre en ce qui concerne l'être du désir de Thérèse, d'autre part, il me semble qu'un être que « personne de son cercle ne connaissait » et dont le corps « aussi léger qu'il fût, l'empêchait de respirer » pourrait peut-être désigner un corps de femme. Je n'ai pas l'intention de soutenir une homosexualité chez Thérèse, et pourtant il faut se méfier de toutes les informations qui nous sont apprises par le narrateur.

Le lendemain de la nuit des rêveries, Thérèse les cherche à nouveau: « Elle essayait de retrouver ses imaginations nocturnes » (TD, p. 125). Dans une situation de claustration, Thérèse, d'une certaine manière, s'investit dans un lieu où personne ne peut l'appivoiser: sa pensée. Toujours dans le but de s'évader, Thérèse imagine d'autres situations, différentes de celles qu'elle a imaginées la veille:

[Thérèse] inventait une autre évasion. *On s'agenouillait autour de son grabat*. Un enfant d'Argelouse (un de ceux qui fuyaient à son approche) était apporté mourant dans la chambre de Thérèse; elle *posait sur lui sa main toute jaunie de nicotine*, et il *se relevait guéri* (TD, p. 126, c'est moi qui souligne).

Thérèse, dans le sommet de ses rêveries, s' imagine bienfaitante, quelqu'un que les personnes considèrent comme une sainte, étant donné l' image de dévotion évoquée par elle: « On s'agenouillait autour de son grabat » et l' image de cure: « elle posait sur lui sa main toute jaunie de nicotine, et il se relevait guéri ». Dans cette évasion, l'empoisonneuse devient celle qui soigne les malades et son lit devient un autel de vénération. Malgré cela, Thérèse n'échappe pas totalement à la réalité, puisque même si elle s' imagine comme une sainte, son évasion n'est pas capable d'effacer la macule de « la main toute jaunie de nicotine ».

Le rêve ambitieux est remplacé par ce que le narrateur appelle « rêves plus humbles »:

Elle inventait d'autres rêves plus humbles: elle arrangeait *une maison au bord de la mer*, voyait en esprit le jardin, la terrasse, disposait les pièces, choisissait un à un chaque meuble [...] Thérèse, assise, reposait sa tête contre une épaule, se levait à l'appel de la cloche pour le repas, entrait dans la charmille

noire et *quelqu'un* marchait à ses côtés qui soudain l'entourait des deux bras, l'attirait. Un baiser, songe-t-elle, doit arrêter le temps; elle imagine qu'il existe dans l'amour des secondes infinies (TD, p. 126, c'est moi qui souligne).

Thérèse songe encore à une vie libre, cependant, à ce moment-là, son refuge de liberté n'est pas Paris. Elle imagine un décor qui ne ressemble ni à la campagne ni à Paris; sa maison imaginaire est bâtie au bord de la mer. Il est curieux que, dans son mirage, Thérèse mène une vie qu'elle rejette dans sa réalité factuelle; lors du songe, Thérèse n'est plus qu'une femme qui range sa maison et éprouve un amour. Dans cet espace imaginaire, nous voyons Thérèse comme une femme qui croit à l'amour, au bonheur et qui a une âme tranquille, en accord avec l'image de la plage.

Il est convenable de comparer les deux situations de songe où Thérèse se voit libre. Dans la première situation, comme nous l'avons vu, elle s'imagine à Paris au milieu de personnes intéressantes, selon son point de vue, dans une effervescence d'idées. Dans la deuxième situation, Thérèse éprouve de même de la liberté, cependant son imagination se penche sur une plage tranquille et sur un être aimé.

Grâce à l'affectivité et à l'imagination, Thérèse projette des espaces physiques qui contrastent avec l'espace physique où elle se trouve en fait. La maison blanche au bord de la mer imaginée par Thérèse est une figure de la liberté qui s'oppose à l'oppressive maison à Argelouse cernée par les pins.

6 LE TEMPS

Je procède, dans ce chapitre, à une analyse du temps dans *Thérèse Desqueyroux*. En premier lieu, je me consacre à l'étude du temps en le partageant en trois catégories: le temps historique, le temps chronologique et, en dernier lieu, le temps psychologique. En deuxième lieu, j'examine les discordances entre l'ordre du discours et celui de la diégèse, c'est-à-dire les anachronies; comme l'affirme Gérard Genette, « étudier l'ordre temporel d'un récit, c'est confronter l'ordre de disposition des événements ou segments temporels dans le discours narratif à l'ordre de succession de ces mêmes événements ou segments temporels dans l'histoire » (2007, p. 23).

6.1 LE TEMPS

Dans cette section, je me penche sur les catégories temporelles qui figurent dans le récit. Tout d'abord, j'essaie de situer le temps historique de *Thérèse Desqueyroux* par l'examen de quelques éléments socioculturels du monde empirique qui sont mentionnés tout au long du récit. Ensuite, je m'arrête sur le temps chronologique à l'intérieur de la diégèse. En dernier lieu, je discute le temps psychologique.

6.1.1 LE TEMPS HISTORIQUE

Il est impossible de préciser l'époque exacte où l'action se déroule, cependant le narrateur fournit quelques indices qui nous permettent de formuler des hypothèses. Les indications les plus fiables pour déterminer le temps historique se rapportent, d'une part, à la mention des faits qui ont eu lieu dans la réalité empirique (notamment l'affaire Canaby, l'affaire Dreyfus¹ et l'affaire de la séquestrée de Poitiers²) et, d'autre part, à l'analyse de quelques aspects portant sur l'économie forestière landaise, activité économique dont s'occupent les Desqueyroux et les Larroque.

6.1.1.1 L'affaire Canaby, l'affaire Dreyfus et l'affaire de la séquestrée de Poitiers

L'affaire Canaby, l'affaire Dreyfus et l'affaire de la séquestrée de Poitiers – des affaires criminelles célèbres en France – sont évoquées dans le récit par le narrateur, ce qui permet, parmi d'autres éléments, de délimiter temporellement l'action. J'expose, par conséquent, chacune d'elles en respectant l'ordre à laquelle elles sont citées.

Dans le premier chapitre, le narrateur évoque le nom du maître Peyrecave:

¹ Selon Sylvain Venayre, l'affaire Dreyfus se rapporte à l'arrestation du capitaine Alfred Dreyfus, français d'origine alsacienne et de confession juive, en 1894. Dreyfus a été accusé d'avoir livré des documents confidentiels à l'Allemagne et, pour cela, il a été condamné par le conseil de guerre à la déportation de vie. En 1896, le commandant Picquart a découvert les fausses pièces du dossier d'accusation, cependant Dreyfus a été réhabilité seulement en 1906.

² Le 23 mai 1901, un commissaire de police forçait la porte d'une maison bourgeoise de Poitiers et découvrait dans une chambre obscure aux volets cadenassés une femme couchée sur un lit au milieu d'immondices. Aussitôt une rumeur parcourt la ville: la malheureuse, Blanche Monnier, aurait été séquestrée par sa famille depuis vingt-cinq ans, à la suite d'un amour contrarié. La presse nationale s'empare du fait divers, et *L'Illustration* n'hésite pas à publier une photo monstrueuse, où l'on voit une créature décharnée. Ainsi commence l'affaire de la « séquestrée de Poitiers ». Elle suscite un grand émoi dans la France du début du XX^e siècle (<<http://sequestreedepoitiers.free.fr> >. Consulté le 10 juin 2011).

Thérèse vit se tendre vers elle la main de l'avocat, ses durs ongles noirs: - « Tout est bien qui finit bien », dit-il; et c'était du fond du coeur; si l'affaire avait suivi son cours, il n'en aurait guère eu le bénéfice; la famille eût fait appel à *maître Peyrecave*, du barreau bordelais. Oui, tout était bien (TD, p. 30, c'est moi qui souligne).

Comme je l'ai signalé dans le chapitre consacré à la genèse de *Thérèse Desqueyroux*, le maître Peyrecave a été le défenseur de Mme Henriette Canaby, femme qui a tenté d'empoisonner son mari et qui a été acquittée du crime grâce à la déposition de la victime et à la compétence de M. Peyrecave, le plus grand avocat d'assises de l'époque. Attendu que le procès de l'affaire Canaby s'est déroulé devant la cour d'assises en mai 1906, nous constatons que l'histoire de *Thérèse Desqueyroux* se déroule après cette date.

Plus tard, dans le neuvième chapitre, le personnage de tante Clara cite la célèbre affaire Dreyfus tout après l'arrivée de Thérèse à Argelouse: « À son habitude, la sourde commença de parler à perdre haleine; elle disait qu'ils avaient toujours eu la même tactique et que *c'était l'affaire Dreyfus* qui commençait » (TD, p. 104-5, c'est moi qui souligne).

L'affaire Dreyfus, qui a bouleversé la société française pendant une douzaine d'années (1894-1906), représente, de même, une marque temporelle dans l'histoire, puisqu'elle corrobore l'hypothèse que l'action du roman se déroule après 1906.

Pourtant, c'est la mention à l'affaire de la séquestrée de Poitiers qui précise un peu plus l'époque où se déroule l'action. Dans le douzième chapitre, Bernard se souvient de cette affaire criminelle:

[Bernard] revit cette image coloriée du *Petit Parisien* qui, parmi beaucoup d'autres, ornait les cabinets en planches du jardin d'Argelouse et tandis que bourdonnaient les mouches, qu'au-dehors grinçaient les cigales d'un jour de feu, ses yeux d'enfant scrutaient ce dessin rouge et vert qui représentait *La Séquestrée de Poitiers* (TD, p. 133).

Étant donné que Bernard avait, je le suppose, entre cinq et huit ans lorsque Mme Blanche Monnier a été découverte prisonnière à Poitiers, en

1901, et qu'il a épousé Thérèse à l'âge de vingt-six ans, il est vraisemblable que son mariage avec Thérèse Larroque a eu lieu à peu près entre 1919 et 1922. À l'aide de cette précision, nous inférons, d'une façon générale, l'époque concernant tous les événements de la diégèse.

6.1.1.2 Les années vingt: l'éclosion de l'industrie résinière landaise

Par l'entremise des informations soulevées par le narrateur, il est possible de savoir quelle est l'activité économique dont s'occupent les Desqueyroux et les Larroque: l'industrie résinière. Bien que le narrateur n'utilise pas ce terme, il dispose d'un lexique portant sur cette activité lorsqu'il se rapporte aux affaires de la famille Desqueyroux:

Thérèse était restée souvent avec les hommes, retenue par leurs propos touchant les *métayers*, les *poteaux de mine*, la *gemme*, la *térébenthine*. Les évaluations de propriétés la passionnaient. Nul doute que cette domination sur une grande étendue de forêt l'ait séduite: - « Lui aussi, d'ailleurs, était amoureux de mes *pins*... » (TD, p. 47, c'est moi qui souligne).

Dans cet extrait, le narrateur fait mention à des éléments touchant l'industrie résinière: *métayers*, *poteaux de mine*, *gemme*, *térébenthine*³ et puis, finalement, *pins*. Puisque le narrateur présente la possession des *pins* comme un symbole de richesse pour les familles de la région des Landes à l'époque où se déroule la diégèse de *Thérèse Desqueyroux*, il a fallu chercher des renseignements touchant l'économie landaise afin d'identifier dans quelle période cette activité économique s'y est développée.

Dans les archives départementales des Landes⁴, on apprend que la forêt landaise et l'industrie des produits résineux, après avoir atteint des records de production pour la *gemme* au lendemain de la première guerre, ont été frappées par la crise des années trente. Ainsi, il est plausible de croire que la

³ La *térébenthine* est, selon le *TLFi*, une résine semi-liquide, très odorante, que l'on recueille par *gemma*ge de certains conifères et des *térébinthes* et dont on tire de nombreux produits (*baumes*, *colophane*, *vern*is, *cires*) et des substances pharmaceutiques.

diégèse de *Thérèse Desqueyroux* se déroule avant les années trente, dans la mesure où les affaires de la famille Desqueyroux marchaient bien; c'est-à-dire que l'histoire se passe avant le déclin de l'industrie résinière.

Grosso modo, l'histoire de Thérèse est située sous la Troisième République⁵ et les événements qui sont compris dans le temps chronologique (celui-ci est examiné dans la section prochaine) sont situés après la Première Guerre mondiale.

6.1.1.3 Quelques considérations sur le temps historique

Encore qu'il soit possible de se livrer à des conjectures pour déterminer l'époque où s'écoule l'action de *Thérèse Desqueyroux*, il va sans dire que cette précision n'est pas fondamentale pour l'attribution de sens à l'histoire, car le temps par excellence dans ce roman est le temps psychologique. Dès l'instant où le narrateur n'expose que de petits indices qui renvoient au temps historique, on comprend que, dans son récit, il décide peut-être de le négliger. À ce sujet, André Séailles explique:

Il y a peut-être chez Mauriac la volonté d'écarter le temps historique [...] pour dépasser les particularités d'une époque [...] En fait, Mauriac ignore l'ordre des calendriers et des horloges, et le temps est chez lui un temps romanesque, qu'il invente, et qui est d'essence affective, tragique ou poétique (1984, p. 59-60).

En d'autres termes, dans *Thérèse Desqueyroux*, comme je l'ai déjà signalé, le temps qui confère le rythme à l'histoire est le temps psychologique. Ce temps, indépendant de la réalité historique et chronologique, est mené par les souvenirs, par l'affectivité et par l'imagination de Thérèse; il s'agit du temps d'essence affective dont André Séailles parle.

⁴ Cette information a été extraite du site internet des archives départementales des landes.

⁵ Créée sous le règne d'une majorité parlementaire conservatrice, plutôt monarchiste et bonapartiste, la Troisième République va perdurer pendant près de soixante-dix ans, sans véritable Constitution. C'est pourtant l'apogée du régime parlementaire. Elle remporte la

6.1.2 LE TEMPS CHRONOLOGIQUE

Dans cette sous-section, j'examine le temps chronologique qui figure dans le récit. Un soir d'automne, après son acquittement par la justice, Thérèse arrive à Argelouse et elle y demeure jusqu'au début de mars. Relativement à cette durée, il y a des marques temporelles précises dans les trois derniers chapitres.

Dans la première scène, Thérèse laisse le Palais de justice. À ce moment du récit, le narrateur ne fournit pas de précisions sur le temps (le mois ou la saison de l'année). Malgré cela, par le biais de sa description, il est possible de reconnaître un soir d'automne:

Ils traversèrent la place: *des feuilles de platane étaient collées aux bancs trempés de pluie*. Heureusement, *les jours avaient bien diminué* [...] Alors elle demeura un peu en arrière, déganta sa main gauche pour arracher de *la mousse aux vieilles pierres* qu'elle longeait. Parfois un ouvrier à bicyclette la dépassait, ou une carriole; *la boue jaillie* l'obligeait à se tapir contre le mur (TD, p. 24, c'est moi qui souligne).

Ainsi que l'explicite la description ci-dessus, il s'agit d'un soir d'automne. L'atmosphère, de son côté, est mouillée, comme le récit l'annonce: les bancs sont « trempés de la pluie » et la « boue jaillie [oblige] à se tapir contre le mur ». En outre, Thérèse est contente que les jours aient diminués; la diminution des jours est un phénomène propre à l'automne.

Tous ces signes sont caractéristiques de l'automne en France: dans cette saison, le temps y est pluvieux et peu ensoleillé - ce qui permet la croissance de la « mousse aux vieilles pierres ». De même, l'automne est la saison où les arbres se débarrassent de leurs feuilles, c'est la raison pour laquelle le narrateur fait voir, à l'intérieur de sa description de la scène, « des feuilles de platane collées aux bancs ».

Il convient d'expliciter que cette nuit d'automne (relativement au temps chronologique) recouvre dix chapitres du récit (relativement au temps du discours).

Dans le onzième chapitre, le narrateur fournit une marque temporelle:

La dernière nuit d'octobre, un vent furieux, venu de l'Atlantique, tourmenta longuement les cimes, et Thérèse, dans un demi-sommeil, demeurait attentive à ce bruit d'Océan. Mais au petit jour, ce ne fut pas la même plainte qui l'éveilla. Elle poussa les volets, et la chambre demeura sombre (TD, p. 120, c'est moi qui souligne).

Au lendemain de la dernière nuit d'octobre, Bernard apprend à Thérèse que l'accès de la cuisine lui est interdit et le jour suivant, le 2 novembre, il part en voyage. Ce jour-là marque le début de la période de claustration presque totalement solitaire de Thérèse; sauf la femme séquestrée et les employés de ménage, Balion et Balionte, personne n'habitera la maison Desqueyroux jusqu'à l'arrivée de Bernard.

Les événements qui se déroulent entre le départ de Bernard et son arrivée ne sont pas exposés chronologiquement; le narrateur ne précise pas les dates à l'intérieur de cette période de claustration. Emprisonnée par sa famille, Thérèse s'isole de plus en plus dans son monde clos; lors de ses rêveries, elle dispose des espaces imaginaires et d'un temps qui concerne seulement elle-même; c'est la puissance de l'espace et du temps psychologiques au détriment de l'espace physique et du temps chronologique.

Un mois et demi environ après son départ, Bernard retourne à Argelouse, après son séjour à Beaulieu, accompagné de sa famille et du fils Deguilhem; c'est le 18 décembre:

Le 18 [décembre], vers trois heures, par un temps couvert mais sans pluie, Thérèse était assise devant le feu de sa chambre, la tête appuyée au dossier, les yeux fermés. Une trépidation de moteur l'éveilla. Elle reconnut la voix de Bernard dans le vestibule; elle entendit aussi Mme de la Trave (TD, p. 131, c'est moi qui souligne).

À partir de cette date, Bernard vit auprès de Thérèse dans une sorte d'harmonie; il se préoccupe de la santé de sa femme et la soigne. Dans cette atmosphère de condescendance, Bernard avoue à Thérèse qu'elle sera libre après les noces d'Anne:

Anne enfin mariée, les gens diraient ce qu'ils voudraient: Bernard immergerait Thérèse au plus profond de Paris et prendrait la fuite. C'était entendu entre eux. Pas de divorce ni de séparation officielle; on inventerait, pour le monde, une raison de santé (« elle ne se porte bien qu'en voyage »). Il lui réglerait fidèlement ses gemmes, à chaque Toussaint (*TD*, p. 137).

Une fois l'hiver passé, après le mariage d'Anne, Bernard tient sa promesse: Thérèse sera finalement libre. Dans le treizième chapitre, la dernière scène de l'histoire a lieu un « matin chaud de mars » (*TD*, p. 140), c'est-à-dire au printemps.

6.1.2.1 Quelques considérations sur le temps chronologique

Le temps chronologique, comme nous le remarquons par des indices temporeux, couvre à peine moins de six mois dans le récit: du soir d'automne de l'acquiescement de la justice jusqu'à la libération de Thérèse à Paris un matin chaud de mars.

En ce qui concerne les indications temporelles, il me semble que le narrateur opte pour les faire seulement dans les occasions où Thérèse se confronte avec d'autres personnes, comme son père dans le premier chapitre, et avec Bernard dans quatre situations: la rencontre avec lui à son arrivée à Argelouse, la dernière discussion entre eux avant le départ de Bernard à Beaulieu, l'arrivée de Bernard menant à l'état final de l'histoire et, finalement, la dernière conversation entre les époux à Paris.

À l'intérieur de cette période d'à peu près six mois, il y a deux moments de plongée, soit une plongée par le moyen du souvenir (le retour en arrière durant le voyage), soit une plongée par le biais de l'imagination (les rêveries lors de la claustration). Dans la prochaine section, j'analyse ces deux plongées

à la lumière de la catégorie du temps, ainsi comme je l'ai déjà analysé par la catégorie de l'espace dans le chapitre précédent.

6.1.3 LE TEMPS PSYCHOLOGIQUE

Dans *Thérèse Desqueyroux*, il va sans dire que le temps psychologique joue un rôle fondamental. C'est pour cela que le narrateur prend sept chapitres sur treize (II-VIII) pour dévoiler l'âme de Thérèse; dans à peu près trois quarts du récit, le narrateur scrute la conscience de Thérèse - par le moyen d'une focalisation interne - en nous faisant découvrir tout ce qui s'est passé avant le non-lieu.

Pour mieux saisir le temps psychologique, je l'envisage à partir de deux axes: d'une part, le temps du souvenir - dans lequel la mémoire acquiert une place prépondérante - se référant aux expériences vécues par la protagoniste (c'est-à-dire son passé). D'autre part, le temps de l'avenir dans lequel opère l'imagination (celle-ci cherchant à donner des contours aux attentes de la protagoniste).

6.1.3.1 Le temps du souvenir: à la recherche des racines d'un acte criminel

Au cours du voyage, Thérèse tente de déceler les sources de son crime contre Bernard. Pour cela, elle se sert de sa mémoire pour retrouver des aspects de son enfance, de son adolescence et de sa vie adulte qui pourraient révéler comment elle est arrivée à la situation dans laquelle elle se trouve. Comment le « monstre » s'est-il développé?

Il est impossible d'évaluer avec précision la durée des événements rappelés, toutefois nous savons qu'ils se rapportent à des phases de la vie de la protagoniste. Les huit premiers chapitres servent à nous présenter Thérèse, ses caractéristiques psychologiques, ses angoisses et l'explication de la

première scène où nous apprenons qu'elle est une criminelle, comme je l'ai annoncé auparavant.

Le narrateur raconte que, durant le voyage de Thérèse, elle lutte contre les heures qui la séparent de sa rencontre avec Bernard: aura-t-elle le temps nécessaire pour préparer sa défense? Elle s'applique à ne pas se livrer à des faits qui n'ont pas de rapport avec le crime, mais elle n'y réussit guère:

Thérèse hésite; s'efforce de détourner sa pensée de ce qui se passa dans la maison d'Argelouse, le surlendemain du départ de Jean: - « Non, non, songe-t-elle, cela n'a rien à voir avec ce que je devrai tout à l'heure expliquer à Bernard; je n'ai pas de temps à perdre sur des pistes qui ne mènent à rien. » Mais la pensée est rétive; impossible de l'empêcher de courir où elle veut (*TD*, p. 87).

Même si la criminelle plonge en profondeur dans sa mémoire afin de trouver des éclaircissements utiles à sa confession, sa mémoire la dévie; le temps coule et Thérèse n'a qu'une rétrospective de sa vie. À dire vrai, elle ne comprendra jamais ses vraies motivations.

Dans sa recherche pour des indices lui permettant de parvenir à une connaissance de soi, Thérèse elle-même réussit à saisir son grand changement à travers le temps:

Tout ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir cet aspect de pureté; contraste, sans doute, avec cette ineffaçable salissure des noces. Le lycée, au-delà de mon temps d'épouse et de mère, m'apparaît comme un paradis. Alors je n'en avais pas conscience. Comment aurais-je pu savoir que dans ces années d'avant la vie je vivais ma vraie vie? (*TD*, p. 37, c'est moi qui souligne).

Dans ce passage, Thérèse se rend compte que son mariage représente une limite temporelle entre une époque de pureté et ce qu'elle croit une « ineffaçable salissure des noces ».

Quant au temps chronologique, une nuit seule recouvre les épisodes les plus importants d'une vie entière, relativement au temps psychologique de notre héroïne (ses souvenirs). Au fur et à mesure que le narrateur nous fait connaître les épisodes touchant le temps du souvenir, nous remarquons que

Thérèse devient de plus en plus amère; c'est le mauvais sentiment qui l'empoisonne toujours davantage et qui la mènera à empoisonner Bernard.

6.1.3.2 Le temps de l'avenir

Arrivée à Argelouse, Thérèse comprend que ce serait inutile de s'expliquer à Bernard:

Durant tout ce voyage, [Thérèse] s'était efforcée, à son insu, de recréer un Bernard capable de la comprendre, d'essayer de la comprendre mais, du premier coup d'œil, il lui apparaissait tel qu'il était réellement, celui qui ne s'est jamais mis, fût-ce une fois dans sa vie, à la place d'autrui; qui ignore cet effort pour sortir de soi-même, pour voir ce que l'adversaire voit (*TD*, p. 106).

En fait, Bernard ne l'écoute pas; il se résigne à exécuter les décisions prises en famille. À la suite de son arrivée et de sa constatation d'un malheur sans issue, Thérèse songe au suicide. Toutefois, cette tentative d'évasion est ratée en raison de la mort de tante Clara.

Puisque sa tentative de suicide est frustrée, il ne reste à Thérèse que se livrer à des songeries dans sa prison domiciliaire. Dans cette période de réclusion, le temps est monotone parce que presque rien ne s'est produit, et Thérèse n'interagit qu'avec Balionte lorsque celle-ci lui apporte les repas. Il est observable, d'une part, le monde extérieur - y compris la femme dont le corps est malade - et, d'autre part, le monde intérieur du personnage en pleine effervescence mentale, car elle s'évade dans l'imaginaire. Cette évasion dans l'imaginaire, à mon avis, correspond à un héritage d'Emma Bovary, c'est-à-dire que Thérèse est une bovaryste dans le début du XX^e siècle⁶.

⁶ Dans le neuvième chapitre, intitulé "Thérèse Desqueyroux: transgression et pardon", je fais quelques considérations sur cette ressemblance entre Emma Bovary et Thérèse Desqueyroux.

6.1.3.3 Quelques considérations sur le temps psychologique

Comme je l'ai exposé ci-dessus, le temps psychologique de Thérèse peut être considéré d'après deux axes principaux: le temps de son souvenir et le temps de l'avenir, à partir du moment où ces deux plongées nous montrent un temps tout intérieur se penchant, premièrement, sur le passé de notre héroïne et, deuxièmement, sur un avenir souhaité par elle.

Pour Thérèse, le présent s'amenuise; il ne peut représenter que malheur. Dans ce sens, durant son voyage de retour à Argelouse, elle s'arrête sur son passé en éprouvant de la nostalgie pour les années de pureté et d'un bonheur. D'ailleurs, la clé de compréhension du présent, à son avis, pourrait être trouvée seulement dans le passé, de là son importance essentielle.

Par contre, dès qu'elle prend conscience que personne ne s'intéresse aux réponses qu'elle a tentées de trouver à l'aide de sa mémoire lors de son retour, il ne lui restera que s'évader dans un avenir improbable; c'est le moment de la séquestration. À ce moment-là de faiblesse physique et psychique, Thérèse prend fuite dans la rêverie; le passé et le présent s'effacent, car l'avenir chimérique compte seul.

Bref, le temps psychologique est tout puissant dans *Thérèse Desqueyroux* parce que le plus important de l'histoire est construit autour de ce que Thérèse récupère par le moyen de la mémoire et, de la même manière, autour de ce que son imagination explicite à propos de sa vision du monde et de son désir de se débarrasser d'un milieu qui lui est étranger.

6.2 LES ANACHRONIES

Après avoir réfléchi sur trois différentes catégories temporelles (le temps historique, le temps chronologique et le temps psychologique), j'examine les anachronies narratives. Tout d'abord, il me faut élucider ce qui est une anachronie. Pour cela, je prends la définition de Gérard Genette: celui-ci explique que les anachronies sont « les différentes formes de discordance

entre l'ordre de l'histoire et celui du récit » (2007, p. 24). Maintenant, j'essaie de montrer brièvement les anachronies dans *Thérèse Desqueyroux*.

Le narrateur de l'« avis au lecteur », homodiégétique, donne un avis personnel sur l'histoire (qui sera racontée après par un narrateur hétérodiégétique): pas d'explication et pas de détails, ce qu'il fait c'est attester quelques indices d'une histoire vécue, dont le personnage principal est une certaine femme nommée Thérèse. À ce moment-là, le narrateur rassure l'existence de cette femme; il l'a vue.

En exposant l'histoire d'une façon globale, le narrateur de l'« avis au lecteur » la commence par la fin, relativement à l'ordre chronologique des événements narrés. Il pourrait bien dire: « tout ce que je vais raconter a eu vraiment lieu ». Ce qu'il affirme, en d'autres mots, comme nous le voyons au début de *Thérèse Desqueyroux*, pourrait être placé à la fin du récit, cependant, le narrateur choisit, certainement avec des arrières-pensées, de la mettre au début; il s'agit d'une transgression narrative.

Après cette introduction, il y a un changement de niveau narratif (d'un récit au premier degré, dans l'« avis au lecteur », à un récit intradiégétique dans la suite de l'histoire racontée), comme il a été déjà remarqué. Le narrateur de ce récit intradiégétique prendra des mesures pour garantir un éloignement, afin de raconter l'histoire d'une manière apparemment objective: ce sera le moment d'assumer une position hétérodiégétique pour imprimer au récit l'omniscience dont il a besoin.

Le récit proprement dit commence *in medias res* (c'est-à-dire au milieu de l'histoire de Thérèse). Dans l'ordre du discours, le premier événement exposé par le narrateur intradiégétique est la libération de Thérèse après l'obtention d'un non-lieu. Mais pourquoi a-t-elle été accusée? Pour y répondre, le narrateur utilise la technique de la rétrospection pour expliquer la raison pour laquelle Thérèse a été accusée et les racines du crime. Par la médiation du narrateur, Thérèse Desqueyroux, dans un grand retour en arrière, se souvient de tout ce qui s'est passé avant la sentence de non-lieu.

Cette rétrospection (ou analepse⁷ d'après la terminologie de Gérard Genette) sert à expliquer le premier événement dont j'ai parlé ci-dessus. Le retour en arrière de Thérèse, tout au long du voyage, va du deuxième jusqu'au neuvième chapitre. Dans ces sept chapitres, nous suivons le parcours de la protagoniste jusqu'à l'accusation. Nous connaissons ainsi son intérieur par le narrateur hétérodiégétique, comme je l'ai déjà signalé.

Le choix de débiter le récit *in medias res* demande au narrateur, comme je l'ai déjà affirmé, de faire une analepse explicative. À l'intérieur de cette analepse, nous trouvons tantôt de vagues souvenirs, tantôt des épisodes spécifiques du passé de la protagoniste qui sont racontés dans l'ordre chronologique. Dans les chapitres concernant le retour en arrière, nous saisissons un déboulement du *je* de Thérèse; l'un représentant celui qui se souvient et l'autre celui qui est souvenu.

L'héroïne se rend compte que pour qu'elle puisse comprendre l'origine de ses actes, « il faudra tout reprendre depuis le commencement » (*TD*, p. 36). Le narrateur introduit l'analepse par les questions suivantes:

Où est le commencement de nos actes? Notre destin, quand nous voulons l'isoler, ressemble à ces plantes qu'il est impossible d'arracher avec toutes leurs racines. Thérèse remontera-t-elle jusqu'à son enfance? (*TD*, p. 36).

Ces questions posées par le narrateur représentent la limite entre le présent de Thérèse et son passé souvenu. En laissant une ligne en blanc entre le paragraphe qui se termine par la citation ci-dessus et celui où commencent les mémoires d'enfance de Thérèse, le narrateur veut indiquer les va-et-vients touchant respectivement au temps psychologique (celui du souvenir) et au temps chronologique (celui du voyage vers Argelouse).

J'en viens au premier segment narratif à l'intérieur de l'analepse regardant l'enfance et la jeunesse de Thérèse. Pendant une dizaine de pages,

⁷ J'utilise dorénavant la classification de Gérard Genette à propos des anachronies, trouvée dans *Figures III*. Genette définit une analepse comme « toute évocation après coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où l'on se trouve » (2007, p. 28).

le narrateur présente les racines d'une âme inquiète. Il trace le profil de Thérèse principalement par des oppositions entre son caractère et celui d'Anne de la Trave.

Le deuxième segment narratif fait voir les noces de Thérèse Larroque avec Bernard Desqueyroux et la période du voyage après le mariage. À cette époque-là, par des lettres, Anne de la Trave confie à son amie sa passion pour Jean Azévêdo et l'insatisfaction de sa famille à ce propos. Cette passion blesse le cœur de Thérèse, car elle ne pourra jamais avoir une sensation pareille: il faut qu'Anne sache que « le bonheur n'existe pas » (*TD*, p. 62).

Toujours à l'intérieur de l'analepse, le troisième segment narratif se rapporte à la rencontre de Thérèse avec Jean Azévêdo. Ce rendez-vous entre eux provoque des changements dans la vie de celle-ci, parce que ce jeune homme lui présente un nouveau monde d'idées: les livres, Paris, ses maîtres, ses amis et tous « ceux qui existent » (*TD*, p. 80).

Nous en venons donc au quatrième segment narratif dans lequel le départ de Jean Azévêdo et l'ennui poussent Thérèse à céder à l'impulsion d'empoisonner peu à peu son mari, parce que seulement sa mort pourrait la rendre libre. Cependant, l'empoisonnement est découvert et une instruction criminelle est ouverte. Thérèse subit un procès.

Il serait possible de partager les segments en des sous-segments, pourtant j'ai choisi de les présenter d'une façon globale, puisque mon but a été de montrer les grands mouvements à l'intérieur de l'histoire, ceux qui changent son cours. Il va de soi que l'angoisse de Thérèse grandit de plus en plus au fur et à mesure que les événements se déroulent et lui montrent l'insignifiance de sa vie.

Le narrateur, ayant présenté le parcours de Thérèse jusqu'à l'accusation par cette analepse explicative, pourra alors reprendre la séquence de l'histoire; je veux dire qu'il racontera la suite de ce qui s'est passé après la libération de Thérèse.

Après avoir narré, par le moyen d'une focalisation interne, tout ce qui s'est passé avant la sentence de non-lieu, le narrateur reprend l'histoire en racontant les événements dans leur ordre chronologique jusqu'à la fin du récit. À ce moment-là, le point de vue du narrateur devient de nouveau privilégié, comme dans le premier chapitre et au début du deuxième; c'est la reprise de la narration par une focalisation omnisciente⁸.

Le narrateur montre ainsi le retour de Thérèse à Argelouse où Bernard admet avoir trompé la justice pour l'honneur de la famille. L'impossibilité d'être libre rend son existence végétative. Prisonnière de son mariage, Thérèse ne pense ni à s'enfuir ni à faire quelque chose pour sortir de la situation dans laquelle elle se trouve. Malgré tout, elle « construit toute une vie à Paris [...] sans Bernard, avec Jean Azévédo et des jeunes femmes » (TD, p. 123). Moment du dénouement: Bernard dit à Thérèse qu'elle sera libre après les noces d'Anne. Elle est libérée par Bernard et le récit se termine par la scène où Thérèse profite des premiers moments de sa liberté. Afin d'illustrer ce que je viens d'exposer, je propose un Tableau des anachronies dans *Thérèse Desqueyroux* (Tableau 3) dans lequel les événements et les numéros entre parenthèses se rapportent au temps du souvenir compris dans l'analepse:

L'ordre du discours	Événements	L'ordre de la diégèse
Chapitre I - A	- Thérèse sort du Palais de justice	5
Chapitre II - B	- Thérèse décide de « préparer sa confession »	6
Chapitre II - C	- Thérèse voyage en train	7
Chapitre II - D	- Thérèse voyage en train (<i>l'enfance auprès d'Anne de la Trave</i>)	8 (1)
Chapitre IV - E	- Thérèse voyage en train (<i>mariage avec Bernard / lettres d'Anne de la Trave</i>)	8 (2)
Chapitre VI - F	- Thérèse voyage en train (<i>rencontre avec Jean Azévédo</i>)	8 (3)
Chapitre VIII - G	- Thérèse voyage en train	8 (4)

⁸ J'ai présenté les types de narrateur et les types de focalisation dans le chapitre consacré au narrateur et à la narration.

	(incendie de Mano / empoisonnement / découverte du crime / procès)	
Chapitre XI - H	- Thérèse arrive à la maison d'Argelouse et subit une période de séquestration	9
Chapitre XI - I	- Thérèse libre à Paris	10

Tableau 3 - Les anachronies dans *Thérèse Desqueyroux*

Les segments narratifs que j'ai nommée A, B, C, (D, E, F, G) H et I - selon leur ordre de présentation dans le récit du narrateur hétérodiégétique - occupent respectivement dans la diégèse les positions chronologiques 5, 6, 7, 8, 9 et 10. N'oublions pas que les positions chronologiques 1, 2, 3 et 4, entre parenthèses dans mon schéma, figurent un temps qui est rappelé par la protagoniste lors de son voyage vers Argelouse (segment narratif 8) et rapporté au lecteur par le narrateur omniscient par l'intermédiaire d'une analepse explicative.

7 LES PERSONNAGES

Dans son article intitulé « Introduction à l'analyse structurale des récits », Roland Barthes signale l'importance des personnages dans les récits en affirmant que ces êtres « forment un plan de description nécessaire, hors duquel les menues 'actions' rapportées cessent d'être intelligibles, en sorte qu'on ne peut bien dire qu'il n'existe pas un seul récit au monde sans 'personnages', ou au moins sans 'agents' » (1966, p. 16). Étant donné leur valeur indiscutable dans la composition d'un récit, je procède, dans ce chapitre, à une analyse des êtres fictifs qui figurent dans l'univers diégétique de *Thérèse Desqueyroux*. Au préalable, je partage les personnages en quatre groupes - le personnage central, les personnages principaux, les personnages secondaires et, pour finir, les figurants - dans le but de les décrire en tant qu'unités composantes du récit. Pour cela, je me consacre à leurs dimensions psychologiques, morales et sociales. Postérieurement, je travaille sur les rapports de ressemblance et de hiérarchie entre ces personnages en vue d'approfondir mon analyse.

7.1 LE PERSONNAGE CENTRAL: THÉRÈSE DESQUEYROUX

Thérèse Desqueyroux est le personnage central de l'histoire qui se construit autour de son drame et de sa quête de réponses au crime qu'elle a

commis. C'est son parcours à la fois rétrospectif et introspectif qui guide le narrateur.

Relativement aux caractéristiques physiques de la protagoniste, le narrateur ne les fait voir que dans de brefs passages. D'ailleurs, il est possible de croire que le narrateur opte pour ne pas la décrire parce que, selon lui, « on ne se demande pas si elle est jolie ou laide, on subit son charme » (*TD*, p. 34). Cette affirmation est fort significative dans la mesure où elle renforce ce que les attributs les plus importants de l'héroïne sont ses caractéristiques psychologiques. En outre, d'après le narrateur, Thérèse est connue comme « la fille la plus riche et la plus intelligente de la lande » (*TD*, p. 41). Bref, son charme, sa richesse et son intelligence constituent les caractéristiques déterminantes pour qu'on la considère comme une femme intéressante.

En ce qui concerne sa formation, Thérèse a été élevée dans une école laïque. À cette époque-là, elle montrait déjà des signes de son caractère idiosyncrasique:

Au lycée, elle avait paru vivre indifférente et comme absente des menues tragédies qui déchiraient ses compagnes. Les maîtresses souvent leur proposaient l'exemple de Thérèse Larroque: - « Thérèse ne demande point d'autre récompense que cette joie de réaliser en elle un type d'humanité supérieure. Sa conscience est son unique et suffisante lumière. L'orgueil d'appartenir à l'élite humaine la soutient mieux que ne ferait la crainte du châtement... » (*TD*, p. 36).

La personnalité de Thérèse est constituée d'une antithèse: d'une part, elle a le fardeau d'être une jeune fille provinciale qui doit suivre les bienséances, dans un univers de contraintes sociales. D'autre part, elle est douée d'une âme vive; elle souhaite la liberté, ce qui va contre sa condition de femme, destinée au mariage et aux habitudes d'une femme mariée: être bonne épouse et bonne mère, ne pas se poser de questions et surtout être moins instruite que son mari.

Thérèse a beaucoup d'esprit et des habitudes inattendues si nous la comparons à d'autres femmes au sein de la société provinciale représentée dans le roman. Son tabagisme est un exemple de sa conduite provocatrice face

à la société: « [Thérèse] fume comme un sapeur » (*TD*, p. 46), principalement dans les moments de tension et dans les situations difficiles. Les Desqueyroux sont scandalisés par son tabagisme: elle fume aussi pendant sa grossesse.

Toujours à propos de Thérèse Desqueyroux, il faut, me semble-t-il, considérer une de ses caractéristiques qui est tout à fait atypique chez les femmes de son milieu natal: l'amour de la propriété. Comme je le montrerai dans le neuvième chapitre de ce mémoire, cet amour a été l'une des motivations du mariage de Thérèse Larroque avec Bernard Desqueyroux, attendu que « tout le pays les mariait parce que leurs propriétés semblaient faites pour se confondre » (*TD*, p. 41). Quoique l'amour de la propriété soit partagé entre toutes les personnes qui figurent dans l'univers diégétique du récit, Thérèse, différemment des autres femmes, s'intéresse aux détails des affaires de sa famille: elle « était restée souvent avec les hommes, retenue par leurs propos touchant les métayers, les poteaux de mine, la gemme, la térébenthine. Les évaluations de propriétés la passionnaient » (*TD*, p. 47). Ce passage montre le profil d'une femme qui a, me paraît-il, des intérêts masculins: pendant que les autres femmes s'occupent d'autres sujets, Thérèse reste à table avec les hommes pour être au courant des affaires de la famille.

Malgré la frivolité intellectuelle des femmes de son milieu familial, Thérèse peut être considérée comme quelqu'un qui manifeste une intelligence vive grâce à sa capacité de réflexion (et de questionnement) et à son envie de se dépasser. Au demeurant, pour Thérèse, la liberté et le mariage ne sont pas en harmonie: l'union avec Bernard Desqueyroux l'asphyxie et lui semble un fardeau. Ainsi, elle rêve d'une vie diamétralement opposée à la sienne, comme l'explique le narrateur:

Si elle avait de l'argent, elle se sauverait à Paris, irait droit chez Jean Azévédo, se confierait à lui; il saurait lui procurer du travail. Être une femme seule dans Paris, qui gagne sa vie, qui ne dépend de personne... Être sans famille! Ne laisser qu'à son cœur le soin de choisir les siens - non selon le sang, mais selon l'esprit, et selon la chair aussi (*TD*, p. 124).

Dans cet extrait, le narrateur répertorie une série de possibilités de vie auxquelles songe notre héroïne: avoir de l'argent, se sauver à Paris, travailler, être libre et seule, être sans famille. De tels désirs s'opposent à ceux qui sont acceptables pour une femme dans la société patriarcale dans laquelle Thérèse s'insère. En dépit des bienséances, Thérèse agit en faveur d'elle-même, malgré Bernard et toute sa famille, cherchant à « devenir soi-même » (TD, p. 84). De cette manière, elle devient une inadaptée¹ à son milieu social: personne ne la comprend et personne ne lui ressemble².

7.2 LES PERSONNAGES PRINCIPAUX

Bernard Desqueyroux et Jean Azévédo sont les personnages principaux de l'histoire, car le premier possède un rapport d'opposition très fort avec Thérèse – ce qui mène au conflit abordé dans le récit – et le deuxième, disposant d'un lien de forte ressemblance avec elle, agit comme un élément déclencheur d'une succession d'actions et de réactions de notre héroïne.

7.2.1 BERNARD DESQUEYROUX

Bernard Desqueyroux est présenté comme un homme modéré, d'habitudes et de principes. Thérèse elle-même admet qu' « au vrai, il était plus fin que la plupart des garçons qu'[elle eût] pu épouser » (TD, p. 41). Le narrateur l'envisage de même sous un angle positif:

Oui, de la bonté, et aussi une justesse d'esprit, une grande bonne foi; *il ne parle guère de ce qu'il ne connaît pas; il accepte ses limites*. Adolescent, il n'était point si laid, cet Hippolyte mal léché moins curieux des jeunes filles que du lièvre qu'il forçait dans la lande... (TD, p. 42, c'est moi qui souligne).

¹ Comme je l'ai déjà remarqué dans le chapitre « La genèse de *Thérèse Desqueyroux* », Mauriac lui-même admet que « le drame de *Thérèse Desqueyroux*, c'est le drame de l'inadaptation à la vie » (MAURIAC et al., 1981, p. 207).

² Dans le neuvième chapitre, j'examine quelques-uns des aspects comportementaux de la protagoniste qui la rendent inadaptée à son milieu natal.

Dans cette description du narrateur, Bernard est décrit comme un homme de bien mais aussi comme quelqu'un qui se résigne et qui ne se précipite pas dans les terrains inconnus. Dans ce sens, on peut le concevoir comme une personne dont l'existence est fondée sur la simplicité et sur l'absence de réflexion sur des thèmes élevés. Relativement à cette caractéristique, Bernard s'oppose diamétralement à son épouse. Rappelons, quand même, que ce regard plus ou moins favorable de Thérèse (et du narrateur) sur Bernard ne se prolonge guère dans le récit. Au fur et à mesure que Thérèse s'aperçoit de la monotonie de son mariage, ainsi que des vices et de la médiocrité de son époux, son opinion au sujet de celui-ci devient sévère et intolérante.

Bernard a vingt-sept ans lorsqu'il épouse Thérèse et vingt-neuf ans quand il la laisse partir, cependant il agit comme quelqu'un de plus âgé: pour son épouse, sa peur de la mort et une sorte d'hypocondrie le rendent une personne ridicule: « Que tu es drôle, Bernard, avec ta peur de la mort. N'éprouves-tu jamais, comme moi, le sentiment profond de ton inutilité? Non? Ne penses-tu pas que la vie de gens de notre espèce ressemble déjà terriblement à la mort? » (*TD*, p. 73). Il est envisageable que, dans cette conversation avec son mari, la protagoniste critique non seulement Bernard, mais tous les gens de son *espèce*, c'est-à-dire la bourgeoisie provinciale qui, d'après elle, est inutile et morte. Thérèse considère Bernard comme quelqu'un de tiède et incapable d'aimer, ce qui est soutenable selon l'appréciation de sa femme en ce qui le concerne: « Rien n'est vraiment grave pour les êtres incapables d'aimer » (*TD*, p. 110).

Bourgeois provincial, Bernard est très attaché à la terre et à la famille. De cette manière, il ne s'oppose point au mariage avec Thérèse Larroque (une décision prise depuis longtemps par les familles Desqueyroux et Larroque) attendu que « leurs propriétés semblaient faites pour se confondre » (*TD*, p. 41). En d'autres termes, il n'agit que pour les intérêts et les besoins du clan, comme l'assure le narrateur: « L'esprit de famille l'inspire, le sauve de toute hésitation. Il sait toujours, en toute circonstance, ce qu'il convient de faire dans l'intérêt de la famille » (*TD*, p. 89). Bernard lui-même avoue à son épouse

qu'il a été capable de tromper la justice de son pays pour l'honneur de la famille: « Je ne cède pas à des considérations personnelles. Moi, je m'efface: la famille compte seule. L'intérêt de la famille a toujours dicté toutes mes décisions. J'ai consenti, pour l'honneur de la famille, à tromper la justice de mon pays » (*TD*, p. 108).

Bernard, me semble-t-il, représente une critique au bourgeois provincial: il se préoccupe des affaires du clan, mais, apparemment, il ne travaille guère. Il apprécie les plaisirs les plus simples, comme le signale le narrateur: « l'approche de la mort avait accru merveilleusement le goût qu'il avait des propriétés, de la chasse, de l'automobile, de ce qui se mange et de ce qui se boit: la vie, enfin! » (*TD*, p. 110). Pourtant, Bernard n'a pas toujours mené une vie si calme; selon le narrateur, avant son mariage, il était plus actif: « Jusqu'à son mariage, il fit une part égale au travail et au plaisir, s'il ne dédaignait ni la nourriture, ni l'alcool, ni surtout la chasse, il travaillait d' 'arrache-pied', selon l'expression de sa mère. Car un mari doit être plus instruit que sa femme » (*TD*, p. 41). En revanche, après les noces, Bernard se livre, d'une part, aux plaisirs de la nourriture, de l'alcool et de la chasse et, d'autre part, à son obsession pour des maladies.

7.2.2 JEAN AZÉVÉDO

Même s'il n'apparaît que dans certains chapitres, Jean Azévédo joue un rôle fondamental dans l'histoire; il cause des émotions violentes dans l'univers intérieur de Thérèse en lui inspirant des pensées qui la mèneront à transgresser sa condition. Jean Azévédo est un séducteur: un jeune homme cosmopolite qui arrive à Argelouse et bouleverse le cœur et l'esprit des jeunes filles provinciales, en les faisant rêver aux joies différentes de toutes celles qu'elles ont déjà connues. D'abord, il séduit Anne de la Trave en lui proposant de nouvelles sensations, un amour fou et des illusions. Ensuite, il charme Thérèse d'une façon plutôt intellectuelle en lui éveillant l'envie de vivre d'une manière différente et le besoin de la liberté.

Charmée par Jean Azévêdo, Anne de la Trave tombe amoureuse de lui. Elle raconte à Thérèse cette passion par des lettres (lors du voyage de noces de cette dernière). Nous y trouvons les premiers traits descriptifs de Jean Azévêdo, montrés par le point de vue de celle qui l'aime. Dans la première lettre, Anne dit qu'« il n'est pas malade: on prend seulement des précautions, à cause des malheurs qu'il y a eu dans sa famille. Il n'est pas même frêle, - mince plutôt; et puis habitué à être gâté, dorloté » (*TD*, p. 54). Les Desqueyroux croient que les Azévêdo sont « dégénérés tuberculeux jusqu'à la moelle » (*TD*, p. 59), comme le prétend Bernard. Pour cela, Anne affirme que Jean n'est pas malade. Dans la deuxième lettre, Anne explicite des caractéristiques comportementales de Jean: « Il est si délicat! Tu n'as aucune idée d'un garçon de cette espèce. Il a beaucoup étudié, beaucoup lu » (*TD*, p. 55). En d'autres termes, Anne décrit, à ce moment-là, un jeune homme d'esprit.

Maintenant, j'en viens à la description de Jean à partir du regard de Thérèse. Lors de sa première rencontre avec lui, les premières impressions qui attirent son attention se rapportent à l'apparence physique de Jean:

Un front construit, - les yeux veloutés de sa race, - de trop grosses joues; et puis ce qui me dégoûte dans les garçons de cet âge: des boutons, les signes du sang en mouvement; tout ce qui suppure; surtout ces paumes moites qu'il essuyait avec un mouchoir, avant de vous serrer la main. Mais son beau regard brûlait; j'aimais cette grande bouche toujours un peu ouverte sur des dents aiguës: gueule d'un jeune chien qui a chaud (*TD*, p. 78, c'est moi qui souligne).

Par cette description de Thérèse, il est possible de percevoir trois caractéristiques de Jean, toutes liées à des aspects physiques, mais qui possèdent des liens avec d'autres aspects non-physiques. Premièrement, Thérèse fait allusion aux « yeux veloutés de [l]a race [de Jean] », c'est-à-dire les Juifs. La liaison de Jean avec le judaïsme se rapporte seulement à un héritage ethnique, puisque, quant à la religion, il semble ne pas s'en préoccuper.

Deuxièmement, Thérèse répertorie des signes de la jeunesse éblouissante de cet homme: des boutons en tant qu'indices du « sang en mouvement » et la sudorèse des paumes. Troisièmement, elle fait attention au regard brûlant de ce jeune garçon, c'est-à-dire un regard vif, un regard qui souhaite quelque chose. Dans ce passage descriptif, il est fort significatif le lexique de la chaleur – sang, suppure, moites, brûlait et chaud. En opposition au tiède Bernard, Jean Azévêdo est un homme brûlant, tantôt en ce qui concerne son jeune corps, tantôt en ce qui concerne son âme vive. Malgré cela, différemment d'Anne de la Trave (désireuse de ce corps ardent), pour Thérèse, c'est l'âme de Jean qui la charme. Elle se demande si elle est tombée amoureuse de lui et, tout de suite, elle répond que non, car son intérêt pour lui était d'un autre ordre:

Ai-je subi un charme physique? Ah! Dieu, non! Mais il était le premier homme que je rencontrais et pour qui comptait, plus que tout, la vie de l'esprit. Ses maîtres, ses amis parisiens dont il me rappelait sans cesse les propos ou les livres me défendaient de le considérer ainsi qu'un phénomène: il faisait partie d'une élite nombreuse, « ceux qui existent », disait-il (*TD*, p. 81).

Il s'agit d'un enthousiasme éprouvé par Thérèse relativement au jeune homme, puisqu'il menait une vie peuplée de personnes intéressantes et nourrie de lecture. En outre, il partageait avec elle le même sentiment au sujet des personnes qui habitaient la Lande:

Chacun, ici comme ailleurs, naît avec sa loi propre; ici comme ailleurs chaque destinée est particulière; et pourtant, il faut se soumettre à ce morne destin commun; quelques-uns résistent: d'où ces drames sur lesquels les familles font silence. Comme on dit ici: - « Il faut faire le silence... » (*TD*, p. 84).

Ce que Jean Azévêdo appelle « morne destin commun » touche, sans doute, aux bienséances auxquelles les personnes, dans le contexte de la bourgeoisie provinciale, sont soumises. Thérèse s'en rend compte de plus en plus et, par conséquent, sa frustration augmente.

Comme je l'ai signalé dans le chapitre cinq, « L'espace dans *Thérèse Desqueyroux* », à l'intérieur de la section 5.2, « L'espace social », Jean Azévédo est un adepte de la philosophie hédoniste. C'est l'une des raisons pour lesquelles il ne songe pas à constituer un foyer et, de ce fait, il n'a jamais voulu se marier avec Anne de la Trave. Jean avoue à Thérèse:

Me croire capable, moi, de souhaiter un tel mariage; de jeter l'ancre dans ce sable; ou de me charger à Paris d'une petite fille? Je garderai d'Anne une image adorable, certes; et au moment où vous m'avez surpris, je pensais à elle justement... Mais comment peut-on se fixer, madame? (TD, p. 79).

Il est évident que Jean ne veut pas se charger du fardeau du mariage, puisqu'il ne veut pas se fixer à un endroit; ce qu'il souhaite est de vivre librement et de profiter des plaisirs de chaque jour.

Une autre question est soulevée par Jean Azévédo: celle de la quête de Dieu. Il déclare que « s'embarquer, prendre la mer, fuir comme la mort ceux qui se persuadent d'avoir trouvé, s'immobilisent, bâtissent des abris pour y dormir; longtemps je les ai méprisés » (TD, p. 80). De plus, il ajoute que « vivre dangereusement, au sens profond, [...] ce n'est peut-être pas tant de chercher Dieu que de le trouver et, l'ayant découvert, que de demeurer dans son orbite » (TD, p. 80). Ce discours de quelqu'un qui avait une « facilité à se livrer » (TD, p. 81) - et qui a paru si admirable à Thérèse à l'époque où elle a connu Jean - elle le renie quelque temps plus tard: « je crois bien que je vomirais aujourd'hui ce ragoût » (TD, p. 80). Son admiration envers Jean n'a pas duré longtemps, sa réflexion nous montre, me semble-t-il, qu'elle s'est bientôt rendue compte qu'il ne proférait que des sophismes plats en reproduisant la pensée de quelques cercles de la scène parisienne du début du XX^e siècle.

7.3 LES PERSONNAGES SECONDAIRES

Les personnages secondaires - Anne de la Trave, Jérôme Larroque, Mme de la Trave, M. de la Trave et tante Clara - ont des liens familiaux avec le personnage de Thérèse. Ces personnages sont significatifs parce qu'ils servent à renforcer les valeurs morales de la société qui est décrite tout au long du récit. Ils sont remarquables, de même, puisqu'ils nous aident à saisir le profil de Thérèse en tant que ses opposants en ce qui concerne leur vision du monde.

7.3.1 ANNE DE LA TRAVE

Anne de la Trave, la demi-sœur de Bernard Desqueyroux, a été éduquée au Sacré-Cœur. Anne est souvent mentionnée comme quelqu'un de pur et d'innocent, cependant ces deux caractéristiques sont maintes fois associées à l'ignorance: « encore la pureté d'Anne de la Trave était-elle faite surtout d'ignorance. Les dames du Sacré-Cœur interposaient mille voiles entre le réel et leurs petites filles » (*TD*, p. 37). Selon Thérèse et Jean Azévêdo, Anne appartient « au monde des simples vivants » (*TD*, p. 58). Les actions d'Anne ne suggèrent pas le contraire: elle est naïve, elle n'a pas d'esprit et ne s'intéresse pas à la lecture. Superficielle, Anne « n'aimait que coudre, jacasser et rire » (*TD*, p. 43).

Malgré sa passion pour Jean Azévêdo, toutes les personnes savent que « bientôt [elle] ser[a] asservie » (*TD*, p. 85), c'est-à-dire que, ainsi que les autres personnes qui entourent Thérèse, Anne est astreinte à une « morne existence »; elle se marierait avec le garçon choisi par sa famille, le fils Deguilhem, et elle oublierait la passion éprouvée par Jean Azévêdo, cause de son agitation.

7.3.2 JEROME LARROQUE

Jérôme Larroque est le père de Thérèse. Devenu veuf alors que Thérèse était au berceau, il ne s'est pas marié après. Selon M. de la Trave, Jérôme est un type: « Bernard tenait de M. de La Trave que M. Larroque s'était marié vierge: 'Depuis qu'il est veuf, ces messieurs m'ont souvent répété qu'on ne lui connaît pas de maîtresse. C'est un type, ton père' » (*TD*, p. 74). D'ailleurs, M. Larroque a une opinion intransigeante sur les femmes: à son avis, elles sont « toutes des hystériques quand elles ne sont pas des idiots » (*TD*, p. 27). Autrement dit, Jérôme Larroque, me semble-t-il, méprise toutes les femmes, voire sa fille.

Relativement à son apparence physique, il est décrit par le narrateur comme un « petit homme aux courtes jambes arquées » (*TD*, p. 25). Maire et conseiller général de B., Jérôme Larroque, ainsi que sa fille, ressent fortement de l'amour de la propriété; il est propriétaire industriel et il possède « une scierie à B., [où il traite] lui-même sa résine et celle de son nombreux parentage dans une usine à Saint-Clair » (*TD*, p. 74).

Il est possible de connaître un aspect du caractère froid de Jérôme Larroque au moment où il va rencontrer sa fille au Palais de Justice; après le scandale, il est content que Thérèse n'ait plus son nom: « heureusement, elle ne s'appelle plus Larroque; c'est une Desqueyroux » (*TD*, p. 27). Il se préoccupe davantage de sa carrière politique que de sa fille. Le narrateur nous fait voir Jérôme Larroque comme quelqu'un d'insensible à la situation dans laquelle Thérèse se trouve: « que lui importe ce que Thérèse éprouve? Cela seul compte: son ascension vers le Sénat interrompue, compromise à cause de cette fille » (*TD*, p. 27). Anticlérical, il est, selon Mme de la Trave, un « saint laïque » (*TD*, p. 46).

7.3.3 MME DE LA TRAVE ET M. DE LA TRAVE

La mère de Bernard, Mme de la Trave, s'occupe vivement des intérêts de la famille et prend soin du code social, de l'honneur de la famille et des apparences. Elle exerce une forte domination sur son mari et, d'une façon générale, sur sa famille.

Époux de Mme de la Trave et beau-père de Bernard, Victor de la Trave n'a pas beaucoup de voix dans le récit. Il a épousé la mère de Bernard, alors veuve, et ses « grandes dépenses étaient la fable de Saint-Clair » (*TD*, p. 41). Le silence de cet homme, me paraît-il, représente son absence de réflexion.

7.3.4 TANTE CLARA

Vieille femme sourde, Clara est la tante qui a soignée Thérèse en raison de la mort de la mère de cette dernière. Dans quelques-uns des passages du récit, tante Clara est décrite comme une femme amère, moins par ses actes que par les descriptions du narrateur: « plus croyante qu'aucun La Trave, mais en guerre ouverte contre l'Être infini qui avait permis qu'elle fût sourde et laide, qu'elle mourût sans avoir jamais été aimée ni possédée » (*TD*, p. 75). Malgré l'aigreur de tante Clara, elle aimait Thérèse et prenait soin d'elle avec une très grande dévotion. Thérèse le savait bien:

[tante Clara] parlait afin de n'avoir pas à essayer d'entendre: presque toujours des anecdotes sinistres touchant les métayers qu'elle soignait [...]. Avec une sorte d'allégresse, tante Clara citait dans un patois innocent leurs mots les plus atroces. Au vrai, elle n'aimait que moi qui ne la voyais même pas se mettre à genoux, délayer mes souliers, enlever mes bas, réchauffer mes pieds dans ses vieilles mains (*TD*, p. 76-7).

La dernière scène de tante Clara est au dixième chapitre. À ce moment-là du récit, elle rend un dernier service à sa nièce: tante Clara empêche indirectement le suicide de Thérèse. Lorsque celle-ci essaie de se suicider, Balionte entre dans la chambre de sa maîtresse en disant que tante Clara est morte.

Il est curieux de constater que le prénom de Clara n'apparaît qu'une seule fois sans la désignation « tante ». À ce propos, il est évident que son existence n'a de sens que dans son rapport avec sa nièce, le seul être que cette vieille fille aime.

7.4 LES FIGURANTS

Les figurants accomplissent différentes fonctions à l'intérieur de l'histoire. Pour mieux saisir le rôle de chacun d'eux, je les divise en trois catégories conformément à leur classe sociale: (1) la classe des employés, (2) la classe des professionnels libéraux et, finalement, (3) la classe des familiers des grands propriétaires de terres.

Au sujet du premier groupe, c'est-à-dire du groupe des employés, il est constitué de trois personnages: Balion, Balionte et Gardère. Dans l'histoire, leur fonction est tout simplement celle de servir Bernard Desqueyroux, leur maître, coûte que coûte. Dans un cadre d'analyse sociologique, il est remarquable que ces employés produisent du sens dans la mesure où ils renforcent les rapports de pouvoir qui caractérisent leurs patrons, les Desqueyroux, comme des personnes riches. À propos de Balion et de Balionte, le manque de différenciation de nom entre eux, sauf la distinction de genre, renforce l'idée que leurs caractéristiques les plus importantes se rapportent à celles d'un type (ou d'une classe sociale) et non pas à celles d'un individu. Le troisième personnage qui fait partie de ce groupe est Gardère, le cocher qui rend des services à Jérôme Larroque.

Quant au deuxième groupe, celui des professionnels libéraux, nous repérons trois personnages qui se chargent de fonctions particulières. D'une part, il y a le personnage de Darquey, le pharmacien qui fournit des médicaments aux Desqueyroux à partir des ordonnances falsifiées par Thérèse, et le personnage de Pédemy, le médecin qui s'occupe de Bernard lorsque ce dernier se trouve malade. Malgré le manque de profondeur

psychologique de ces deux personnages, ils jouent un rôle déterminant dans la progression de l'histoire: Darquey, désolé d'avoir livré des toxiques à Thérèse, raconte l'histoire à Pédemy et, par conséquent, l'empoisonnement est découvert. D'autre part, il y a le personnage de Duros, l'avocat de Thérèse. Ainsi que Darquey et Pédemy, Duros n'a pas non plus de profondeur psychologique, c'est-à-dire que le narrateur ne décrit point les caractéristiques psychiques de cet avocat.

Le troisième et dernier groupe, celui qui touche les familiers des grands propriétaires de terres, est représenté par le fils Deguilhem et par Julie Bellade. Le fils Deguilhem, c'est l'homme qui doit épouser Anne de la Trave, puisqu'il possède les « plus beaux pins du pays » (*TD*, p. 62). Il est possible de repérer de petites informations à son propos par l'intermédiaire, tout d'abord, d'une discussion entre Anne de la Trave et Thérèse. À ce moment-là, Anne affirme qu'il « a des lorgnons, il est chauve, c'est un vieux » (*TD*, p. 67). Thérèse, par contre, allègue qu'il « a vingt-neuf ans » et soutient que « pour un garçon si riche - 'il n'était pas mal, ce Deguilhem' » (*TD*, p. 67).

Julie Bellade, la grand-mère maternelle de Thérèse, est mentionnée seulement deux fois dans le récit (l'une par le narrateur et l'autre par Mme de la Trave), mais elle a un rôle considérable dans l'histoire. Pour des raisons inconnues, Julie Bellade a été effacée par sa famille:

[Thérèse] soudain s'éveilla en elle le visage inconnu de Julie Bellade, sa grand-mère maternelle - inconnu: on eût cherché vainement chez les Larroque ou chez les Desqueyroux un portrait, un daguerréotype, une photographie de cette femme dont nul ne savait rien, sinon qu'elle était partie un jour (*TD*, p. 26).

Puisque Julie Bellade a été presque entièrement effacée de la mémoire des familles Larroque et Desqueyroux, il est croyable qu'elle a commis une faute morale impardonnable. Lorsque Mme de la Trave discute des pour et des contres de l'union entre Thérèse et son fils, celle-là hésite à citer l'affaire concernant la disparition de la grand-mère Bellade: « Certes, tout ne nous sourit pas dans ce mariage. Oui... la grand-mère Bellade... je sais bien... mais

c'est oublié, n'est-ce pas? On peut à peine dire qu'il y ait eu scandale, tellement ça a été bien étouffé. Vous croyez à l'hérédité, vous? » (*TD*, p. 46). Pourquoi Julie Bellade a-t-elle été effacée? Par la voie du discours de Mme de la Trave, on apprend que Julie a été le sujet d'un scandale qui a été étouffé. Cette seule précision suffit à mettre Julie Bellade et sa petite-fille en rapport de ressemblance; les deux, étant mêlées à des scandales, ont dû s'écarter de la famille.

7.5 QUELQUES RAPPORTS DE RESSEMBLANCE ENTRE LES PERSONNAGES

Il est possible de discerner plusieurs rapports de ressemblance entre les personnages, mais j'en ai choisi deux dans le but de ne pas trop m'allonger. Puisque le personnage de Thérèse Desqueyroux est toujours mon point de départ, j'ai décidé de le comparer, tout d'abord, à un homme – Jean Azévédo – et, deuxièmement à une femme – tante Clara.

7.5.1 THÉRÈSE DESQUEYROUX ET JEAN AZÉVÉDO: LA LIBERTÉ D'ESPRIT

Thérèse Desqueyroux et Jean Azévédo sont mal vus par les autres personnages de l'histoire parce qu'ils ont envie de résister « au morne destin commun » (*TD*, p. 84). Les deux ont beaucoup étudié et beaucoup lu, c'est-à-dire qu'ils sont doués d'esprit.

Thérèse, de son côté, est assujettie à sa condition de femme; elle ne peut ni exposer ses idées ni vouloir vivre autrement, cependant, à la fin, elle réussit à se débarrasser de son fardeau de mère et d'épouse. Une fois débarrassée de sa famille, où habitera-t-elle? À Paris bien sûr, la même ville où habite Jean Azévédo, car c'est seulement dans cette ville que les deux peuvent nourrir leur esprit.

7.5.2 THÉRÈSE DESQUEYROUX ET TANTE CLARA: LA SOLITUDE

Même si Thérèse et tante Clara sont des personnages totalement différents, il est possible de les associer par un trait qui leur est commun: la solitude des inadaptés. La première, une inadaptée à son milieu parce qu'elle a une vision du monde différente de celle de sa famille et de la société provinciale en général, s'ennuie de sa vie et empoisonne son mari. Quelle punition recevra-t-elle? Le narrateur répond: « bien que les hommes ne l'aient pas reconnue coupable, [elle est] condamnée à la *solitude* éternelle » (*TD*, p. 32, c'est moi qui souligne). Thérèse elle-même le sait et l'admet: « inutilité de ma vie - néant de ma vie - *solitude* sans bornes - destinée sans issue » (*TD*, p. 104, c'est moi qui souligne). Au début, Thérèse éprouve seulement une solitude intérieure, mais, après, elle ressent de même une solitude physique, car elle devient prisonnière de son mari.

Tante Clara, de son côté, éprouve une solitude à la fois intérieure et physique. Cette femme qui, selon le narrateur, « [est] sourde et laide [...] [et qui n'a] jamais été aimée ni possédée » (*TD*, p. 75), se résigne à sa condition de vieille fille laide et sourde. Cette résignation est en étroit rapport avec la répression de son désir. À ce sujet, elle s'oppose à Thérèse, étant donné que cette dernière, par des chemins tortueux, suit son désir de vivre autrement. Néanmoins, les deux sont inadaptées à leur milieu social et, par conséquent, solitaires.

Relativement à tante Clara, comme l'affirme le narrateur, elle aime, d'une certaine manière, ce délaissement: « tante Clara [...] aimait [...] cette solitude parce qu'elle n'y voyait pas, disait-elle, les lèvres des autres remuer et qu'elle savait qu'on n'y pouvait rien entendre que le vent dans les pins » (*TD*, p. 40). En d'autres termes, se sentant inadaptée à son milieu, Clara finit par préférer l'isolement au contact avec les autres.

Finalement, au sujet du rôle de tante Clara, il est curieux de penser que, même si elle fait partie de la famille de Thérèse, elle est considérée comme

une sorte de domestique: « tante Clara [...] épargnait [des Desqueyroux] tous les ennuis du ménage » (TD, p. 71).

7.6 QUELQUES RAPPORTS DE HIÉRARCHIE ENTRE LES PERSONNAGES

L'analyse des personnages nous permet de saisir quelques rapports de hiérarchie entre eux. Il est évident que, dans la société décrite par le narrateur, l'homme occupe une position privilégiée par rapport à la femme et que la famille, en tant qu'institution, occupe une place privilégiée par rapport à l'individu. Je commente ainsi, en peu de lignes, ces deux rapports.

7.6.1 L'INSTRUCTION: LES HOMMES > LES FEMMES

Par la description du narrateur, il est observable qu'à l'intérieur de la diégèse nous avons un avocat (Duros), un politicien (Jérôme Larroque), un médecin (Pédemay), un pharmacien (Darquey), des hommes chargés des affaires de leurs familles (Bernard Desqueyroux, M. de la Trave, le fils Deguilhem), c'est-à-dire tous des hommes qui ont reçu une instruction supérieure. Quant aux femmes - même celles qui ont étudié, comme Thérèse Desqueyroux et Anne de la Trave -, elles n'ont pas de métiers et leur éducation formelle, me paraît-il, ne sert presque à rien.

Même si Anne de la Trave - éduquée dans un couvent - et Thérèse - éduquée dans un lycée laïque - ont obtenu une instruction formelle, il est évident que l'éducation qu'elles ont reçue est inférieure à celle que les hommes recevaient. Cette distinction peut être expliquée par l'Histoire: selon Thierry Blöss et Alain Frickey, dans *La Femme dans la société française*, le décret qui institue « des programmes d'études identiques dans le secondaire, pour les garçons et les filles, entraînant une équivalence formelle entre les baccalauréats masculin et féminin » (1994, p. 29) date seulement de 1924 et,

comme je l'ai montré dans le chapitre intitulé « Le Temps dans *Thérèse Desqueyroux* », la diégèse se déroule à peu près entre les années 1900 et 1925. Autrement dit, avant ce décret – et surtout en province – l'éducation des femmes suivait, *grosso modo*, les mêmes principes que Rousseau a proposé au XVIII^e siècle dans *l'Émile ou de l'éducation*:

Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce: voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance (1951, p. 455).

Cette notion d'éducation des filles semble inspirer Bernard Desqueyroux et les la Trave. Par l'entremise du narrateur, cette vision du monde touchant l'éducation des filles est bien exposée lorsqu'il épouse le point de vue de Mme de la Trave, celle-ci pense qu' « un mari doit être plus instruit que sa femme » (*TD*, p. 41). D'ailleurs, selon Mme de la Trave, le goût de la lecture chez les femmes est reprochable, ce que nous constatons par ses interventions, par exemple: « Anne, Dieu merci, n'a pas la manie de lire; je n'ai jamais eu d'observations à lui faire sur ce point. En cela, elle est bien une femme de la famille » (*TD*, p. 65). Selon Mme de la Trave, la lecture (en tant qu'élément qui déclenche de mauvaises idées) correspond à une *manie* préjudiciable chez les femmes. Il est intéressant de remarquer que les opinions les plus inflexibles au sujet des femmes sont proférées par une femme: Mme de la Trave est en accord avec le rôle que la société lui a attribué. En outre, il lui faut transmettre à sa famille les valeurs de l'honnête femme.

7.6.2 L'HONNEUR: LA FAMILLE > L'INDIVIDU

Dans le milieu natal de Thérèse, la famille est une forte unité morale, sociale, voire financière, c'est le motif pour lequel elle s'impose au détriment de l'individu. Lorsqu'un de ses membres ne se conduit pas comme il faut, il est nécessaire de le punir et, finalement, de l'écarter. C'est exactement ce qui arrive à Thérèse Desqueyroux, comme il est arrivé autrefois à Julie Bellade.

En ce qui concerne le cas de Thérèse (l'empoisonnement de son mari), les décisions prises par Bernard Desqueyroux et les la Trave montrent que la famille ne s'impose pas seulement à l'individu, mais aussi aux lois du pays, étant donné que Bernard témoigne en faveur de l'empoisonneuse - en trompant la justice - afin de préserver l'honneur de la famille et d'étouffer le scandale. Comme je l'ai indiqué lors de mon analyse portant sur Bernard Desqueyroux, cet homme incarne l'esprit de famille.

TROISIÈME PARTIE
THÉRÈSE DESQUEYROUX :
LE DEVOIR, LA TRANSGRESSION ET LE PARDON

« Queriam-me casado, cotidiano, fútil e tributável?
Queriam-me o contrário disto, o contrário de qualquer coisa?
Se eu fosse outra pessoa, fazia-lhes, a todos, a vontade.
Assim, como sou, tenham paciência!
Vão para o diabo sem mim,
Ou deixem-me ir sozinho para o diabo!
Para que havemos de ir juntos? »

(Álvaro de Campos)

8 LA FEMME ET LA SOCIÉTÉ

Jusqu'à présent, je me suis consacrée à *Thérèse Desqueyroux* en cherchant à y repérer, par l'entremise d'un examen de ses catégories narratologiques, la plus grande quantité possible d'informations qui me permettent de développer une réflexion analytique menant à une interprétation sociologique. Dans le présent chapitre, je laisse de côté l'examen du roman pour m'adonner à une brève étude socio-historique ayant pour objet la construction des notions d'identité féminine et de féminité au long des derniers siècles (du XVIIIe jusqu'au début du XXe). À partir de cela, je pourrai, dans le chapitre suivant, signaler dans quelle mesure le personnage de Thérèse Desqueyroux représente ou non un déplacement en ce qui touche ces notions. La démarche que je propose se fonde sur l'idée que la littérature est une forme de représentation artistique – réalisée par l'intermédiaire de signes verbaux – de l'être humain de telle sorte que le texte littéraire fait écho à la conception de l'homme et du monde qui est propre au moment historique où ce texte est écrit. De cette manière, l'œuvre littéraire finit par consolider cette conception ou, tout au contraire, par la questionner (ce dernier procédé étant plus fréquent).

8.1 FEMME, FÉMININ ET FÉMINITÉ

Avant de me lancer dans mon examen de l'évolution socio-historique des notions de féminin et de féminité, il me faut éclaircir ce que sont ces deux notions. Pour cela, je m'appuie sur les travaux de Maria Rita Kehl, psychanalyste brésilienne, notamment sur *Deslocamentos do feminino*, texte paru en 1998. Évidemment, il m'est nécessaire d'élucider ces notions dans leur rapport oppositif avec celles du masculin et de la masculinité. De même, il est envisageable de discuter brièvement la notion de femme/homme qui précède les autres. Relativement au couple femme/homme, Kehl explicite que cette notion se rapporte au sexe biologique et appartient à l'ordre du réel. À cette première notion s'ajoutent celles de féminin/masculin, liée à l'ordre du symbolique, et de féminité/masculinité, imbriquée dans l'ordre de l'imaginaire.

Le féminin et le masculin, conformément à Kehl, se rattachent à des positions du sujet dans le discours: à la position féminine est attribuée la fonction d'objet du discours alors qu'à la position masculine est accordée la fonction de sujet de ce discours. La psychanalyste ajoute encore que les positions féminine et masculine correspondent « à diferenciação freudiana fundamental de 'ativo' e 'passivo' » (1998, p. 13)¹.

Au sujet du couple féminité/masculinité, Kehl définit qu'il s'agit d'une construction imaginaire se référant à une gamme de caractéristiques et de valeurs culturellement attribuées à chacun des sexes: la délicatesse, la fragilité et la pudeur aux femmes; la robustesse, la force et la désinvolture aux hommes. Ces caractéristiques associées à la femme et à l'homme attestent que

¹ Dans la conférence intitulée *La Féminité*, Sigmund Freud discute du rapport entre féminin/passif et masculin/actif en se basant sur des facteurs biologiques: « Nous disons d'une personne, mâle ou femelle, qu'elle s'est comportée virilement en telle circonstance, fémininement en telle autre; mais vous reconnaîtrez bientôt que nous ne faisons ainsi que témoigner notre respect de l'anatomie et de la convention. La distinction établie n'est pas d'ordre psychologique. En général, vous employez le mot « viril » dans le sens d'« actif » et le mot « féminin » dans le sens de « passif », non sans raison d'ailleurs. La cellule sexuelle mâle est active, mobile, elle va au-devant de la cellule féminine, l'ovule immobile et passif » (2002, p. 70).

la nature sexuelle est déterminante, tant en ce qui concerne les rapports de pouvoir eux-mêmes que la perception de ces rapports dans le cadre de la culture. Plusieurs auteurs ont discuté tout au long des derniers siècles les dissemblances entre la femme et l'homme, comme Jean-Jacques Rousseau qui a établi le couple sexe passif/sexe actif, et Auguste Comte qui a proposé la distinction entre le sexe affectif et le sexe actif. Ces deux auteurs, par de différents moyens, assurent dans leur discours que la soumission et l'infériorité sont propres à la femme.

Une fois définies les notions de féminin et de féminité, dans leur opposition à celles de masculin et masculinité, je passe à l'évolution de celles-là à la lumière de l'histoire.

8.2 QUELQUES REMARQUES SUR LA PLACE DE LA FEMME À TRAVERS L'HISTOIRE

Puisque connaître le passé est une clé importante à la compréhension de la société contemporaine, il m'a fallu tracer un parcours du statut de la femme dans la société au long des derniers siècles pour vérifier quelle est la notion d'identité féminine et de féminité ancrées dans l'Histoire. Quelle place la femme occupe-t-elle dans la société? Quel rôle doit-elle jouer dans la vie privée? Pourquoi est-elle considérée comme un sexe à éduquer? Quelles limitations subit-elle dans son éducation? De telles questions présentent, sans aucun doute, une liaison thématique au sujet du conflit vécu par la protagoniste de *Thérèse Desqueyroux*. Il est évident que Thérèse est quelqu'un d'inadapté à son milieu familial et social, mais quel est le degré de cette inadaptation? Pour y répondre, il m'est impératif d'élucider quelle conception de la femme est consolidée – dans le cadre de la culture occidentale – à l'époque de la parution de cet ouvrage et de quelle manière telle conception se manifeste dans la représentation du féminin qui est offerte au lecteur.

Ainsi, la présente section a pour dessein de tracer un bref parcours de l'éducation des femmes du XVIII^e siècle jusqu'au début du XX^e et, à partir de cela, de saisir le rôle qui leur est attribué dans la société. À cette fin, je procède, tout d'abord, à de brèves considérations sur les racines de l'éducation féminine en Europe. En second lieu, j'examine quelques-unes des réflexions de Jean-Jacques Rousseau, d'Auguste Comte et de François Mauriac, respectivement, sur l'éducation des femmes et sur leur rôle dans la société. Des racines de l'éducation féminine jusqu'à François Mauriac, je tente de tracer un chemin jusqu'au début du XX^e siècle parce que cette période historique se rapporte aux dernières années narrées dans *Thérèse Desqueyroux*.

8.2.1 DE BRÈVES CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉDUCATION FÉMININE AVANT LE XVIII^E SIÈCLE

À partir du XVI^e siècle, le souci de l'éducation des filles s'est instaurée en Europe. La source de ce nouveau besoin dans la société européenne se trouve dans la Réforme protestante. Pour Martin Luther et pour Jean Calvin, il fallait que les femmes, ainsi que les hommes, lussent la Bible parce qu'elle était considérée, d'après eux, comme la seule manière d'atteindre la vérité.

Les protestants, cependant, n'ont pas été les seuls qui ont déterminé cette importance à l'apprentissage de la lecture pour les femmes. Selon Thierry Blöss, dans *La Femme dans la société française*, « la réaction catholique [n'a pas tardé], en fixant comme priorité d'enseigner aux fidèles la doctrine de l'Église » (1994, p. 19). À ce moment de l'Histoire, dans la Contre-Réforme, l'église catholique a attribué, de même, une importance cruciale à l'éducation des femmes: pour la doctrine catholique, les femmes devaient être alphabétisées pour apprendre le catéchisme et le transmettre à leurs enfants. Succinctement, à cette époque-là l'éducation des femmes, protestantes ou catholiques, se limitait à la religion. Puisque les femmes ne devaient pas trop en savoir, leur éducation se basait sur l'instruction religieuse, sur la lecture des textes bibliques et, de même, sur les travaux de couture.

Au XVII^e siècle, l'éducation des femmes continuait fortement liée à la religion, mais quelques cercles de femmes ont réussi à échapper à ce modèle d'éducation, notamment le mouvement des Précieuses. Blöss parle de celles qu'il appelle « rares femmes privilégiées »:

Seules quelques rares jeunes filles de l'aristocratie font exception, car elles bénéficient d'une éducation libérale, leur permettant d'accéder à un savoir profane. Ce sont ces rares femmes privilégiées, qui, devenues adultes, tiendront salon, dès la moitié du XVII^e siècle, avec le mouvement des Précieuses (1650-1660) (1994, p. 21).

Quoique le mouvement des Précieuses ait représenté, selon Blöss, « une évolution des esprits et des mœurs [...] [et] un phénomène social et moral autant que littéraire et linguistique » (1994, p. 22), ce mouvement a été la cible de plusieurs critiques dont les plus célèbres sont celles de Molière dans *Les Précieuses ridicules*, jouée la première fois en 1659, et dans *Les Femmes savantes*, représentée en 1672. Molière a fait une caricature de ces femmes qui cherchaient l'émancipation et l'instruction; ce qu'il met en relief dans ces deux comédies sont les excès de langage et la frivolité des précieuses. À vrai dire, le cercle des Précieuses a joué un rôle important chez les femmes: il leur permit de questionner leur statut dans la société.

8.2.2 ROUSSEAU DANS *ÉMILE*: DE L'ÉDUCATION ET DE LA FONCTION DES FEMMES

Au XVIII^e siècle, Jean-Jacques Rousseau publie une sorte de traité d'éducation intitulé *Émile ou de l'éducation* (1762). Partagé en cinq livres, ce traité se consacre dans les quatre premiers à la formation d'un jeune garçon, Émile, et dans le cinquième à l'instruction d'une jeune fille: Sophie. Les deux, des personnages fictifs, représentent des modèles relativement à un apprentissage idéal à chacun des sexes. Pour mon analyse, je n'examine que le cinquième livre parce que Rousseau y propose des conseils de « tout ce qui se pouvait faire » (1951, p. 514) au sujet de l'éducation des jeunes filles.

Dès le début du livre dédié à Sophie, Rousseau établit des couples opposés touchant les caractéristiques de l'homme et celles de la femme:

Dans l'union des sexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même manière. De cette diversité naît la première différence assignable entre les rapports moraux de l'un et de l'autre. L'un doit être *actif et fort*, l'autre *passif et faible*: il faut nécessairement que *l'un veuille et puisse*, il suffit que *l'autre résiste peu*. Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme (ROUSSEAU, 1951, p. 446, c'est moi qui souligne).

Selon Rousseau, comme nous l'observons dans le passage ci-dessus, la femme devait être faible, passive et soumise². D'ailleurs, elle était faite pour plaire à l'homme. Son éducation, par conséquent, devait se borner aux besoins de celui-ci et ceux de la société en général. Dans cette conception, la femme joue un rôle essentiel dans la constitution de la famille: elle est responsable de la transmission et de la reproduction des valeurs de la société parce que, comme l'assure cet auteur, « de la bonne constitution des mères dépend d'abord celle des enfants; du soin des femmes dépend la première éducation des hommes » (1951, p. 455).

Étant donné que l'homme et la femme s'opposent diamétralement, il ne faut pas qu'ils aient la même éducation. Conformément à Rousseau, les femmes « doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir » (1951, p. 454). Au demeurant, selon lui, on devait imposer aux jeunes filles des soins qui les empêchassent de développer l'oisiveté et l'indocilité qui étaient, à son avis, leurs défauts les plus dangereux. Dès l'enfance, elles devaient se soumettre aux contraintes sociales et aux volontés des autres malgré les siennes parce qu'« elles ser[ai]ent toutes leurs vies asservies à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances » (1951, p. 461). Autrement dit, toujours d'après Rousseau, il

² Il faut remarquer que l'idée de soumission de la femme envers l'homme est déjà trouvée dans l'Ancien Testament et, de cette façon, peut être considérée comme une notion solidement inscrite dans la culture judaïque-chrétienne: « À la femme Il dit: Je rendrai tes grossesses grandement pénibles; c'est en travail que tu enfanteras des enfants; et tes désirs tendront vers ton mari et il te tiendra sous sa dépendance » (Genèse 3: 16).

fallait que les femmes fussent assujetties aux bienséances imposées par la loi de l'homme.

Le philosophe genevois fait voir à son lecteur un entretien supposé entre Sophie et son père: celui-ci lui apprend tôt que « le bonheur d'une honnête femme dépend de faire celui d'un honnête homme: il faut donc penser à vous marier » (1951, p. 506). Dans ce sens, mise au monde pour être épouse et mère parce que son bonheur dépendait de ces deux conditions, ce que la femme devait apprendre le mieux était ce que Rousseau appelle « les travaux de son sexe » (1951, p. 499). Pour illustrer sa proposition, il décrit les compétences de la jeune Sophie:

Ce que Sophie sait le mieux, et qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler et coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire, et qu'elle ne fasse avec plaisir [...] Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine et l'office [...] Faite pour être un jour mère de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne (1951, p. 499).

Sophie, décrite par Rousseau comme quelqu'un d'agréable, de doux et de soumis, se limite à des connaissances rapportées aux pratiques ménagères (la couture, la cuisine, etc). Suivant lui, quant à l'éducation féminine, « les ouvrages de génie [passent à la portée des femmes]; elles n'ont pas non plus assez de justesse et d'attention pour réussir aux sciences exactes » (1951, p. 489). Ainsi, il ne servait à rien de trop les éduquer.

De nos jours encore, *Émile* demeure l'un des ouvrages les plus significatifs au sujet de l'éducation. Dans *Deslocamentos do feminino*, Maria Rita Kehl prétend que « o modelo de Rousseau é tão perfeitamente articulado, que escutamos até hoje suas ressonâncias. No século XIX ele dominou [...] toda a produção de saberes sobre as mulheres » (1998, p. 76). En effet, lors de mes recherches, j'ai vérifié maintes fois des allusions à Rousseau et à son traité d'éducation: c'est la raison pour laquelle j'ai décidé de le considérer.

8.2.3 AUGUSTE COMTE ET LE RÔLE DE LA FEMME DANS LE POSITIVISME

Au XIX^e siècle, de l'avis d'Henriete Karam dans son essai nommé « Ao trabalho de parto ao parto para o trabalho », c'est Auguste Comte qui fait écho à la conception de la femme établie par Rousseau dans *Émile ou de l'Éducation*. D'après Karam, en faisant plus que reprendre les principes de Rousseau, Comte finit par les amplifier dans son *Catéchisme positiviste*, paru en 1852. Dans cet ouvrage, Comte présente, sous la forme d'entretiens entre une femme et un Prêtre de l'humanité³, celle qu'il intitule « la religion universelle ».

Dans le positivisme comtien, la femme joue un rôle important parce que, selon le sociologue français, « il serait absurde de prétendre terminer sans elles la plus complète des révolutions humaines, tandis qu'elles participèrent profondément à toutes les rénovations antérieures » (p. 16). Pourtant, pour contribuer à la révolution humaine à laquelle Comte fait allusion, il lui faut être reléguée au domaine privé. Au début de son *Catéchisme*, le sociologue avertit que « l'homme doit nourrir la femme, afin qu'elle puisse remplir convenablement sa sainte destination sociale » (p. 17, c'est l'auteur qui souligne). La question qui se pose alors est la suivante: de quelle sainte destination sociale⁴ s'agit-il? J'y réponds en m'appuyant sur le

³ Le *Catéchisme Positiviste* est composé de onze entretiens entre une femme et un Prêtre de l'humanité.

⁴ Dans *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir remarque que cette sorte d'exaltation de la femme appartient seulement à la seconde partie de l'œuvre d'Auguste Comte: « Comte, influencé par son amour pour Clotilde de Vaux, exalte la femme jusqu'à en faire presque une divinité, l'émanation du grand être; c'est elle que dans le temple de l'Humanité la religion positiviste proposera à l'adoration du peuple; mais c'est seulement par sa moralité qu'elle mérite ce culte; tandis que l'homme agit, elle aime: elle est plus profondément altruiste que lui. Mais selon le système positiviste elle n'en reste pas moins enfermée dans la famille » (1967, p. 187). Dans la première partie de l'œuvre du père du positivisme, conformément à Beauvoir, « Comte réclame [...] la hiérarchie des sexes; il y a entre eux 'des différences radicales à la fois physiques et morales qui dans toutes les espèces animales et surtout dans la race humaine les séparent profondément l'un de l'autre'. La féminité est une sorte d'enfance continue' qui éloigne la femme du 'type idéal de la race'. Cette infantilité biologique se traduit par une faiblesse intellectuelle; le rôle de cet être

sixième entretien, intitulée « Culte privé », et sur le neuvième entretien, intitulé « Régime privé ».

Dans le sixième entretien, le prêtre explique les types d'influence que la femme doit exercer sur l'homme selon la doctrine positiviste: « la mère, l'épouse, et la fille doivent, dans notre culte, comme dans l'existence qu'il idéalise, développer en nous respectivement la vénération, l'attachement, et la bonté ». (2002a, p. 102). Comme le fait observer ce passage, la vie de la femme n'a de sens que dans ses liens familiaux avec l'homme.

Dans le neuvième entretien, le prêtre explique à la femme les conditions matérielles de la constitution domestique, y compris le rôle de la femme:

Le double office fondamental de la femme, comme mère et comme épouse, équivaut, envers la famille, à celui du pouvoir spirituel dans l'État. Il exige donc le même affranchissement de la vie active, et une pareille renonciation à tout commandement [...] Toute femme doit donc être soigneusement préservée du travail extérieur, afin de pouvoir accomplir dignement sa sainte mission. Volontairement renfermée au sanctuaire domestique, elle y poursuit librement le perfectionnement moral de son époux et de ses enfants (2002a, p. 144, c'est moi qui souligne).

En effet, dans son *Catéchisme*, Comte soutient l'idée - largement développée par Rousseau - que le devoir essentiel de la femme est celui d'épouse et de mère. De cette façon, comme l'explique le sociologue français, elle ne peut que se livrer à « sa sainte mission »; elle doit renoncer à n'importe quelle sorte d'autorité vu que, en conformité avec lui, « la principale force de la femme consiste à surmonter la difficulté d'obéir » (2002a, p. 145). Il s'agit, toujours d'après Comte, de s'affranchir de la vie active ou, en d'autres termes, d'assumer la faiblesse, la passivité et la soumission qui sont propres à son sexe. Cette pensée est en accord avec celle de Rousseau: l'homme doit vouloir et pouvoir tandis que la femme doit ne pas trop lui résister.

purement affectif, c'est celui d'épouse et de ménagère, elle ne saurait entrer en concurrence avec l'homme » (1967, p. 186).

Et puis, la préservation du travail extérieur chez les femmes à laquelle Comte fait allusion se rapporte, d'un certain point de vue, à l'un des principes de la femme idéale selon Rousseau: celle qui « loin d'être une femme du monde, n'est guère moins recluse dans sa maison que la religieuse dans son cloître » (1951, p. 490).

8.2.4 FRANÇOIS MAURIAC ET *L'ÉDUCATION DES FILLES*

Après avoir pris en compte le point de vue de Jean-Jacques Rousseau et celui d'Auguste Comte à propos du statut et de l'éducation féminine, j'en viens à la première moitié du XX^e siècle pour dégager l'opinion de François Mauriac sur ce qu'il considère comme un « grave sujet » (1933, p. 163). Dans *L'Éducation des filles*⁵, essai paru en 1933, Mauriac traite du statut de la femme et de la situation des filles, voire de leur éducation, comme le titre l'annonce. Suivant ce point de vue, il est intéressant de contraster, sous l'angle thématique - et évidemment en tenant compte des caractéristiques connotatives et dénotatives de l'usage du langage - cet essai avec le roman qui est l'objet d'étude de ce mémoire, c'est-à-dire qu'il est pertinent de mettre en parallèle ce qui est appréhensible du roman, en tant que représentation artistique, avec ce que cet essai (de caractère moral, comme je le mettrai en évidence) nous fournit au sujet de la femme.

Dans *L'Éducation des filles*, Mauriac se sert de ses mémoires pour révéler à son lecteur des situations dont il a été témoin, lors de son enfance et de sa jeunesse, de quelques-unes des inégalités envers les femmes. Mauriac envisage, de même, la position de la femme qui est contemporaine de l'écriture de son essai.

Mauriac explicite son projet: « poursuivant mon enquête à travers mes plus lointains souvenirs, j'interroge [des] visages de femmes, qui [...] subissaient la loi de l'homme » (1933, p. 184). Les femmes dont il se souvient

sont celles du peuple et, de même, celles de la bourgeoisie. Relativement aux paysannes, Mauriac constate que « l'unique raison d'être des filles [était] d'amener un ouvrier adulte dans la maison » (1933, p. 166). Autrement dit, le mariage était le seul objectif chez les jeunes filles. Une fois mariées, elles devaient assumer les travaux dans les champs et tous les soins du ménage. Mauriac se souvient de ces paysannes dont il a fait connaissance lors de sa jeunesse et il remarque:

Rien n'interrompait leur tâche mortelle, pas même les grossesses. À peine délivrées, la plupart recommençait de trimer, sans prendre les quelques jours de repos nécessaire. Beaucoup mourraient; c'était la seule manière pour elles de s'arrêter. Les autres traînaient jusqu'à la fin de leur vie toutes les misères qu'il est facile d'imaginer (1933, p. 167).

Comme l'a bien décrit Mauriac, ces paysannes étaient totalement assujetties à leurs mariages et aux tâches domestiques. Cependant, comme l'affirme notre auteur, la loi de l'homme ne pesait pas seulement sur la paysanne, mais aussi sur la bourgeoise: « sans doute, la bourgeoise échappait-elle à l'obligation du travail; elle n'en demeurait pas moins sujette, étroitement confinée dans son intérieur. Les servantes et les enfants formaient tout son univers » (1933, p. 168). Ces bourgeoises, reléguées à la vie privée, étaient, d'un certain point de vue, affreusement frivoles: si elles appréciaient la lecture, par exemple, elles risqueraient de scandaliser leurs familles; leur préoccupation se basait uniquement sur les affaires domestiques et, à ce propos, Mauriac ironise: « trop heureuses si le menu [...] agréait [leur mari] et s'il ne trouvait pas le gigot trop cuit. Pour le reste, une femme n'a pas besoin d'en savoir trop long » (1933, p. 169). Par l'entremise de ces informations, nous nous apercevons que les connaissances de ces femmes reposaient sur leurs besoins à l'intérieur du foyer et de la famille et l'éducation n'était pas bien vue chez elles.

⁵ Dans l'Appendice de ce mémoire, je propose une traduction du français au portugais de cet essai.

À la suite de ces considérations sur les femmes que Mauriac a observées lors de son enfance et de sa jeunesse, il réfléchit sur la femme qui est contemporaine de son essai, c'est-à-dire la femme de l'entre-deux-guerres: une femme qui étudie et qui travaille. Mauriac la décrit avec un certain dédain:

La femme d'aujourd'hui, la femme affairée, et qui jette des bouts de cigarettes souillés de rouge, qui plaide, court les bureaux de rédaction, dissèque des cadavres, je nie que ce soit une conquérante. Autant qu'elle réussisse dans ces professions, elle n'y fait rien que faute de mieux, que faute de l'unique nécessaire dont elle est sevrée par une époque atroce (1933, p. 191-192).

Dans ce passage, Mauriac affirme, par d'autres mots, que la réussite professionnelle de la femme est en accord avec son échec par rapport à « l'unique nécessaire », c'est-à-dire le rôle de mère et d'épouse, comme il est possible d'observer maintes fois dans son essai. Bref, l'écrivain bordelais croit que les femmes ont été mises au monde et élevées pour y devenir des mères:

Il y a quelque chose d'infiniment plus beau que de dépasser les hommes dans tous les domaines: c'est de créer des hommes, de les porter, de les nourrir, de les élever au sens profond du mot, et, après les avoir enfantés à la vie de la chair, de les enfanter à la vie de l'esprit (1933, p. 194).

Ces paroles de Mauriac font écho à celles de Rousseau dans son *Émile*: « l'éducation des femmes doit être relative aux hommes [...] les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler [...]: voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance (1951, p. 455).

Bien que Mauriac ait peint des femmes qui ont subi les misères imposées par la loi de l'homme, il avoue, me semble-t-il, avec résignation que la femme a accepté cette dure condition depuis longtemps parce que « c'était sa loi de préférer à tout l'attente anxieuse, la douleur, la mise au monde dans les larmes d'un petit enfant » (1933, p. 195). Même si Mauriac n'est pas d'accord avec ces inégalités, ses paroles que je viens de citer les légitiment

d'une certaine manière: pour qu'il y ait une loi de soumission touchant les femmes, il faut avoir une loi de domination concernant les hommes.

Relativement à l'éducation, l'auteur de *Thérèse Desqueyroux* ne propose pas de distinguer celle des hommes de celle des femmes. Il discerne quand même les capacités intellectuelles d'un sexe sur l'autre: « Pour mon compte, j'admets fort bien que le talent ni le génie ne soient le privilège du sexe fort; ce qui est surabondamment prouvé pour la poésie, pour le roman et pour les arts plastiques, le sera peut-être un jour dans les sciences » (1933, p. 192). En d'autres termes, Mauriac admet comme vrai la suprématie artistique chez les hommes en comparaison avec les femmes. Il développe son point de vue en s'appuyant sur la théorie que, pour les étudiants du sexe masculin, la culture a des « chance[s] de devenir peu à peu une fin », tandis que pour les femmes, « la vie de l'esprit ne s'impose pas avec la même force » (1933, p. 194).

À partir de l'examen de *L'Éducation des filles*, nous repérons que Mauriac, ainsi que Rousseau et Comte, est d'accord avec l'idée que le rôle essentiel de la femme est celui d'être épouse et mère. En outre, l'écrivain bordelais fait écho aux considérations du philosophe genevois et du sociologue français au sujet d'une infériorité intellectuelle de la femme par rapport à l'homme.

8.2.5 EN GUISE DE SYNTHÈSE

L'analyse menée dans ce chapitre a permis de montrer, tout d'abord, que la femme a joué, tout au long des derniers siècles, un rôle secondaire relativement à l'homme. Du XVIII^e jusqu'à la première moitié du XX^e siècle⁶, la femme est vue comme un composant de la société capable de bouleverser ses valeurs. De cette manière, il faut la reléguer au huis clos de la vie privée. L'idée de la femme comme quelqu'un de subversif n'est pas claire en toutes

⁶ Évidemment les inégalités envers les femmes sont, de même, une réalité de nos jours, cependant, pour des raisons d'un découpage temporel, je me restreins à cette période à laquelle j'ai déjà fait allusion.

circonstances, car chez les auteurs que j'ai choisi d'analyser, elle a une mission, disons, élevée: être bonne épouse et éduquer ses enfants en leur transmettant les valeurs sociales et/ou religieuses.

Malgré tout, elle est continuellement décrite comme faible, passive, voire inférieure. Destinée au mariage et à la maternité, la femme ne peut jamais accomplir des fonctions qui lui permettent d'exercer une sorte d'autorité, étant donné qu'elle a été faite tout simplement pour obéir. En ce qui concerne son éducation, il y a eu une grande préoccupation chez l'homme de limiter ses connaissances: il ne faut pas qu'elle en sache trop; la femme dont l'instruction est restreinte ne risque pas de devenir rebelle et, de ce fait, l'homme demeure plus facilement son maître.

Une fois saisie la conception de la femme et de la féminité à partir du discours de trois penseurs de langue française - Jean-Jaques Rousseau (philosophe), Auguste Comte (sociologue) et François Mauriac (romancier et essayiste) -, chacun avec ses convictions morales et/ou politiques et/ou religieuses, il m'est possible de préciser dans quelle mesure cette notion de femme n'inspire pas le personnage de Thérèse Desqueyroux, ce que je fais dans le chapitre suivant.

9 THÉRÈSE DESQUEYROUX : LA TRANSGRESSION ET LE PARDON

Après avoir exposé des aspects de la construction imaginaire relativement aux notions d'identité féminine et de féminité érigées, à travers l'histoire, dans la culture occidentale, je précise, dans ce chapitre, les motifs pour lesquels Thérèse Desqueyroux s'oppose diamétralement au modèle de femme établi au cours des siècles. Pourquoi Thérèse est-elle une étrangère à son milieu familial et social? J'y ai déjà partiellement répondu lors de ma description de son personnage dans le septième chapitre. Le but de ce chapitre est d'approfondir mon analyse de la représentation du féminin dans *Thérèse Desqueyroux* (en partant des questions historiques, sociologiques et psychanalytiques soulevées dans le chapitre précédent), visant à scruter dans quelle mesure les conduites de la protagoniste transgressent et/ou corroborent le modèle de femme répandu à l'époque où le roman a été écrit. Tout d'abord, je trace un parallèle entre Emma Bovary et Thérèse Desqueyroux afin de montrer dans quelle proportion celle-ci est une héritière du malaise qui fait souffrir l'héroïne de Gustave Flaubert¹. Deuxièmement, je m'attarde sur les liens entre Thérèse et sa famille de manière à corroborer

¹ *Madame Bovary*, roman paru en 1857, et *Thérèse Desqueyroux* présentent des ressemblances en ce qui concerne leur thème et surtout leurs personnages centraux. Rappelons, de même, qu'à la manière de Flaubert qui s'est exclamé « Madame Bovary, c'est moi », Mauriac a proféré un jour « Thérèse Desqueyroux, c'est moi désespéré ».

qu'elle n'est pas en accord avec le rôle que la société occidentale attribue à la femme qui lui est contemporaine. Troisièmement, je procède à de brèves considérations sur Thérèse en tant que criminelle. En dernier lieu, je fais voir que, malgré tout, le pardon envers la protagoniste traverse le roman.

9.1 THÉRÈSE DESQUEYROUX ET L'HÉRITAGE BOVARYSTE

Dans *L'Éducation des filles*, François Mauriac s'applique, parmi d'autres sujets, aux drames vécus par des femmes subversives. À ce propos, notre auteur constate que « [s]a Thérèse Desqueyroux a d'innombrables sœurs » (1933, p. 183). Effectivement, ainsi que Thérèse, il y a plusieurs femmes qui ont renversé l'ordre établi par la culture. La littérature, de son côté, est pleine d'ouvrages consacrés à ces femmes. Dans cette section, je propose un parallèle entre Emma Bovary, le personnage central de *Madame Bovary*, roman de Gustave Flaubert, et Thérèse Desqueyroux, afin de signaler quelques-unes des ressemblances et des dissemblances entre elles.

Emma suit une trajectoire d'oscillation représentée par des moments d'ennui et de dépression, suivis de périodes de rupture des bienséances et, à la fin de chaque cycle, le repentir et la recherche de la morale perdue. Thérèse Desqueyroux, de son côté, est une femme inadaptée, puisque sa vision du monde ne correspond pas à celle de ceux qui appartiennent à son milieu natal.

Appartenants à deux époques différentes, *Madame Bovary* et *Thérèse Desqueyroux* font voir des similitudes relativement aux thèmes qu'ils abordent: la situation du mariage selon le point de vue de la femme qui veut plus que cette institution conjugale peut lui offrir, et pourtant les intrigues de ces deux romans sont différentes. D'une part, *Madame Bovary*, roman réaliste dont le sous-titre est « mœurs de province », propose en toutes lettres un portrait de la société qui lui est contemporaine et un personnage, Emma Bovary, insatisfaite de cette société. De ce point de vue, les descriptions et les actions des personnages sont fondamentales dans la construction de ce roman.

D'autre part, nous avons *Thérèse Desqueyroux*, roman psychologique du XX^e siècle, dans lequel le monologue intérieur joue un rôle essentiel. S'il est possible de connaître Emma Bovary par ses actes, nous connaissons Thérèse Desqueyroux par ses souvenirs.

Quelles sont les différences entre Emma Bovary et Thérèse Desqueyroux? Emma a une nature sentimentale, en opposition à Thérèse qui est dotée d'un tempérament plutôt soucieux de liberté que passionnel. L'ennui dans son mariage conduit Emma à l'adultère, parce qu'elle « cherchait à savoir ce que l'on entendait au juste dans la vie par les mots de *félicité*, de *passion*, d'*ivresse*, qui lui avaient paru si beaux dans les livres » (FLAUBERT, 2008, p. 97). En raison de ses désirs, Emma souffre mais cette souffrance ne l'empêche pas de vivre selon les impulsions de son âme et de son corps. À la fin du récit, le suicide d'Emma représente une sorte de fin moralisante.

Les deux femmes sont instruites, elles ont également envie de vivre autrement, cependant Emma est esclave de son cœur et de ses désirs. Celle-ci avait besoin d'être heureuse par le moyen de la passion et de l'ivresse tandis que Thérèse avait besoin d'être libre:

Si [Thérèse] avait de l'argent, elle se sauverait à Paris, irait droit chez Jean Azévêdo, se confierait à lui; il saurait lui procurer du travail. Être une femme seule dans Paris, qui gagne sa vie, qui ne dépend de personne... Être sans famille! Ne laisser qu'à son cœur de soin de choisir *les siens* - non selon le sang, mais selon l'esprit, et selon la chair aussi; découvrir ses vrais parents, aussi rares, aussi disséminés fussent-ils (TD, p. 124).

Ce passage permet de saisir de précieuses informations à propos de Thérèse: elle a envie de « se sauver » à Paris et de se confier à Jean Azévêdo, elle pense à la possibilité de travailler et, finalement, elle rêve d'être seule. Ces informations montrent l'une des différences fondamentales entre Emma et Thérèse: celle-ci, d'une certaine manière, cherche l'inconnu au-delà du mariage et pour y réussir il lui faut être libre. Emma, de son côté, voudrait bien vivre autrement, cependant l'envie de liberté ne la touche pas, ce qu'elle souhaite est le bonheur, la passion et l'ivresse montrés dans les livres qu'elle a

lus. Même si elle a envie de s'enfuir avec ses amants, elle ne serait pas malheureuse d'être assujettie à l'amour et à un homme capable de provoquer les sensations et les sentiments que Charles ne pourrait jamais lui offrir. De cette manière, on constate qu'Emma cherche le bonheur alors que Thérèse souhaite la liberté d'esprit.

Malgré les différences entre Emma et Thérèse, il est indéniable que celle-ci hérite le même sentiment d'angoisse face à une condition préétablie et à un mariage de convenance avec un homme qui lui semble faible et désintéressant. En outre, ces deux femmes, dans leurs drames respectifs, sont affectées de maladies physiques en raison de leurs troubles psychologiques; elles s'évadent donc dans l'imaginaire en raison de leur insatisfaction. Relativement à Thérèse, rappelons la période de séquestration dans laquelle elle subit un processus de dégradation physique: fermée en soi-même, elle demeure inerte dans sa chambre en se livrant à des rêveries.

À cette évasion dans l'imaginaire par l'insatisfaction, Jules de Gaultier, philosophe français, a attribué le nom de *bovarysme* – ce terme étant dérivé du nom du personnage d'Emma Bovary. Le *bovarysme*, conformément à Gaultier, se rapporte au « *pouvoir départi de l'homme de se concevoir autre qu'il n'est* » (2006, p. 10). Le bovarysme chez les deux jeunes femmes se manifeste soit par l'insatisfaction de leur vie affective, soit par la démonstration de la maladie physique en raison de troubles psychologiques.

En dépit des soixante-dix ans qui séparent les trajectoires des deux héroïnes, Emma Bovary et Thérèse Desqueyroux, on observe des traits semblables entre elles et leurs histoires respectives: deux jeunes filles relativement instruites de la province sont confrontées à des mariages tièdes dont les époux sont des hommes faibles. L'inadaptation et l'insatisfaction les conduisent à l'ennui. Ce sentiment-ci, par conséquent, les conduisent à la maladie et au crime (pour Thérèse c'est l'opposé: le crime et puis la maladie). D'un côté, nous observons le crime d'Emma: l'adultère et, à la fin du récit, elle le paie de sa vie. D'un autre côté, nous regardons les crimes de Thérèse:

l'empoisonnement et, surtout, la façon dont elle conduit son mariage, sa faiblesse comme mère et son tempérament lointain.

Les idéaux de bonheur, de passion, d'ivresse chez Emma Bovary ne sont pas suffisants pour la sauver. Le personnage d'Emma a vécu dans une époque dans laquelle le mariage était une solution et non pas un problème pour les femmes. De cette manière, Emma est une criminelle de cette société lorsqu'elle viole les principes du mariage. Sa condamnation est symbolique, le suicide est l'unique façon de ne pas souffrir les conséquences de sa vie d'adultère.

Quant à Thérèse Desqueyroux, me paraît-il, elle cultive des idéaux qui auraient été considérés comme plus nobles (que ceux d'Emma Bovary), si elle n'avait pas été une femme: elle n'a voulu ni un amant ni une passion, elle a voulu être libre en dépit des conditions préétablies. Néanmoins, Thérèse est une femme et, de cette manière, les idéaux auxquels elle aspire sont conçus comme un renversement de l'ordre préétabli.

Le désir d'être une autre personne et l'évasion dans l'imaginaire et dans la pensée correspondent à l'héritage d'Emma Bovary. Thérèse est une bovaryste du XX^e siècle, elle, cependant, différemment d'Emma, réussit ce qu'elle voulait sans être physiquement condamnée.

9.2 LA NÉGATION DU DEVOIR ENVERS LA FAMILLE

Comme je l'ai développé dans le chapitre précédent, de Jean-Jacques Rousseau à François Mauriac, la femme est vue comme un être faible, passif et soumis dont les plus importantes fonctions se rattachent à celles d'épouse et de mère. À ce propos, Thérèse représente un renversement considérable: elle n'est pas en accord avec ces rôles, ce qui est observable dans ses rapports familiaux: d'une part, elle rejette Bernard, son mari, et, d'autre part, elle scandalise sa famille en refusant la maternité. Ce sont ces deux rapports familiaux que j'examine dans les deux sous-sections suivantes.

9.2.1 LE REJET DU RÔLE D'ÉPOUSE

Au cours de son voyage vers Argelouse, Thérèse réfléchit sur son mariage: pourquoi s'est-elle mariée? Dans quelle mesure le mariage a-t-il changé sa vie? Il y a au minimum deux motivations qui l'ont poussée à se marier: d'un côté, elle avoue que « les deux mille hectares de Bernard ne l'avaient pas laissée indifférente » (TD, p. 47). L'une de ses motivations concerne, de cette manière, son grand amour de la propriété. D'un autre côté, comme le suppose le narrateur, notre héroïne cherchait un refuge dans cette union:

peut-être cherchait-elle moins dans le mariage une domination, une possession, qu'un *refuge*. Ce qui l'y avait précipitée, n'était-ce pas une panique? Petite fille pratique, enfant ménagère, elle avait hâte d'avoir pris son rang, trouvé sa place définitive; elle voulait être rassurée contre elle ne savait quel péril. Jamais elle ne parut si raisonnable qu'à l'époque de ses fiançailles: elle s'incrustait dans un bloc familial, « elle se casait »; *elle entrait dans un ordre. Elle se sauvait* (TD, p. 47, c'est moi qui souligne).

Comme je l'ai signalé dans le cinquième chapitre, dans le milieu social où Thérèse a été élevée, le mariage constitue le moyen le plus efficace de sauver une femme. Depuis le jour des noces, elle, malgré ces deux motivations, s'aperçoit que le mariage ne lui apportera pas le bonheur:

Le jour étouffant des noces, dans l'étroite église de Saint-Clair où le caquetage des dames couvrait l'harmonium à bout de souffle et où leurs odeurs triomphaient de l'encens, ce fut ce jour-là que Thérèse se sentit perdue [...] Rien de changé, mais elle avait le sentiment de ne plus pouvoir désormais se perdre seule (TD, p. 49, c'est moi qui souligne).

Dans cet extrait, le narrateur nous fait voir une atmosphère d'enfermement et d'oppression; le mariage a lieu un jour étouffant dans une église étroite. Cette ambiance de suffocation est en accord avec l'état d'esprit de l'héroïne, puisque, dans un moment d'épiphanie, elle comprend que sa vie sera réduite au huis clos du mariage et de la vie familiale. En outre, Thérèse prend conscience que cette union avec Bernard impliquera une perte de sa liberté (y compris de son individualité et de son autonomie). Devant

l'ampleur de cette constatation, elle se met à agir sous l'empire d'un sentiment amer envers son mari: tout ce que Bernard fait et tout ce qu'il dit semble ridicule à Thérèse, comme la peur de la mort qu'il éprouve. Au demeurant, elle n'hésite jamais à le choquer en exposant ses opinions sur n'importe quel sujet.

Conformément aux principes de la culture patriarcale, bien qu'une honnête femme doive avoir de la pudeur, il faut absolument qu'elle satisfasse aux besoins sexuels de son mari. En ce qui concerne Thérèse, dès son voyage de noces, elle ne montre jamais son plaisir charnel. Pour dire vrai, le narrateur nous fait voir une femme qui a du mal à accomplir son devoir conjugal. Thérèse se souvient que Bernard ne trouvait que de la froideur auprès d'elle:

« Pauvre Bernard - non pire qu'un autre! Mais le désir transforme l'être qui nous approche en un monstre qui ne lui ressemble pas. Rien ne nous sépare plus de notre complice que son délire: *j'ai toujours vu Bernard s'enfoncer dans le plaisir et moi, je faisais la morte, comme si ce fou, cet épileptique, au moindre geste eût risqué de m'étrangler. Le plus souvent, au bord de sa dernière joie, il découvrait soudain sa solitude; le morne acharnement s'interrompait. Bernard revenait sur ses pas et me retrouvait comme sur une plage où j'eusse été rejetée, les dents serrées, froide* » (TD, p. 52, c'est moi qui souligne).

Dès lors que le narrateur scrute les pensées de Thérèse sur les rapports conjugaux de celle-ci, nous nous rendons compte qu'elle ressentit ce type de relation comme un acte de violence: Bernard s'enfonçait dans son délire sexuel alors qu'elle ne se manifestait pas lors de l'accomplissement de son devoir comme épouse. D'ailleurs, l'image de la femme immobile et froide sur une plage assure une sorte de mort métaphorique à la suite de ce qu'elle considérait comme une violence. Pourtant, comme l'assure le narrateur, le dernier soir de son voyage de noces, Thérèse décide d'écarter le corps qui l'importune:

Ce dernier soir avant le retour au pays, ils se couchèrent dès neuf heures [...] Un instant, son esprit sombra jusqu'à ce que Bernard, dans un marmonnement incompréhensible, se fût retourné; alors elle sentit contre elle ce grand corps brûlant; *elle le repoussa* et, pour n'en plus subir le feu, s'étendit sur l'extrême bord de la couche; mais, après quelques minutes, il roula de

nouveau vers elle comme si la chair en lui survivait à l'esprit absent et, jusque dans le sommeil, cherchait confusément sa proie accoutumée. *D'une main brutale et qui pourtant ne l'éveilla pas, de nouveau elle l'écarta... Ah! l'écarter une fois pour toutes et à jamais!* (TD, p. 60, c'est moi qui souligne).

À ce moment-là, Thérèse passe de la position passive à la position active: si autrefois elle faisait la morte durant ses rapports conjugaux, dans le passage ci-dessus, elle « repousse » son mari « d'une main brutale » afin de le mettre à l'écart « une fois pour toutes et à jamais ». Étant donné que Thérèse devient enceinte lors du voyage de noces et que le narrateur ne mentionne plus le drame de la sexualité du couple, on croit que Bernard finit par renoncer à ses droits à titre d'époux.

Si nous pensons à la dichotomie sexe actif/sexe passif, relativement aux positions qui ont été culturellement attribuées à l'homme et à la femme en vue de certaines spécificités inhérentes à chacun des sexes, nous pouvons établir que dans l'union entre Thérèse et Bernard il y a une inversion des positions de domination et de passivité. Elle n'est ni délicate, ni fragile ni soumise; Bernard, de son côté, n'est ni actif ni fort: il se laisse dominer par sa femme.

Dans *L'Éducation des filles*, Mauriac touche un mot de ces relations dans lesquelles la femme joue le rôle actif: « dans d'innombrables cas, [...] la femme est forte, virile et, dans le couple, c'est elle qui est l'homme; et son débile compagnon subit le joug, sert et obéit » (1933, p. 173). Or, c'est justement ce qui arrive au couple Desqueyroux; il va sans dire, tout de même, que ce renversement des rôles se prolonge seulement jusqu'au moment où l'empoisonnement est découvert. Après cela, la protagoniste subit la domination masculine dans sa période de séquestration. Pour la première fois dans son mariage, Bernard éprouve un sentiment de toute-puissance envers sa femme rebelle; le narrateur le décrit:

Bernard, à cet instant, connut une vraie joie; cette femme qui toujours l'avait intimidé et humilié, comme il la domine, ce soir! comme elle doit se sentir méprisée [...] toute la famille le louait de sa grandeur d'âme: il avait, pour la première fois, le sentiment de cette grandeur [...] ce soir, Bernard avait le sentiment de sa force; il dominait la vie (TD, p. 109-110).

Néanmoins, le sentiment de joie en vue de l'autorité absolue qu'il exerce sur Thérèse s'efface. Cette femme lui fait peur; il est absolument nécessaire de la quitter, ce qu'il fait après les noces d'Anne de la Trave.

Pour le dire en peu de mots, la conduite - froide, insoumise, moqueuse (voire criminelle) - de Thérèse comme épouse est relative à sa première transgression relativement à ce qui est culturellement attendu d'une femme au sein de la société patriarcale.

9.2.2 LE REFUS DE LA MATERNITÉ

Dès le début de sa grossesse, Thérèse éprouve des sentiments négatifs envers l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles:

Thérèse se souvient qu'elle avait peur de ce fardeau tressaillant [...] Elle avait compté les mois jusqu'à cette naissance; elle aurait voulu connaître un Dieu pour obtenir de lui que cette créature inconnue, toute mêlée encore à ses entrailles, ne se manifestât jamais (*TD*, p. 70).

Pour Thérèse, devenir mère signifie abandonner son être de manière à le confondre avec celui de l'enfant et, par conséquent, perdre le peu qui lui reste de son existence individuelle (la sienne grande partie a été perdue dans le mariage). La perte de l'individualité est, cependant, plus sévère dans le cas de la grossesse, étant donné que celle-ci se rapporte à une fusion de deux vies dans un corps commun, c'est-à-dire dans le corps de Thérèse. En outre, l'importance excessive que les La Trave accordent à l'enfant la dérange vraiment:

« Les la Trave *vénéraient* en moi un *vase sacré*; le *réceptacle* de leur progéniture; aucun doute que, le cas échéant, ils m'eussent *sacrifiée* à cet embryon. Je perdais le sentiment de mon existence individuelle. Je n'étais que *le sarment*; aux yeux de la famille, *le fruit* attaché à mes entrailles comptait seul » (*TD*, p. 92, c'est moi qui souligne).

Dans ce passage, comme le lexique l'atteste, la maternité a une dimension de sacré: Thérèse à titre de gardienne du fruit de sa liaison avec

Bernard est vénérée comme un « vase sacré ». Son existence propre n'est plus considérée puisque, à ce moment de sa vie, elle n'est que le réceptacle du nouveau-né. Héritage de la tradition chrétienne, cette notion de la femme comme réceptacle est bien en accord avec la tradition à laquelle les Desqueyroux et les la Trave sont attachés.

La protagoniste est témoin d'une envie d'anéantissement chez les femmes de la famille dont elle veut se débarrasser: « Anne, elle, n'attend que d'avoir des enfants pour s'anéantir en eux, comme a fait sa mère, comme font toutes les femmes de la famille » (TD, p. 134, c'est moi qui souligne). Bien que Thérèse ne juge pas la conduite maternelle des femmes de sa famille, elle prend conscience de ne pas être faite pour jouer le rôle de mère ainsi que le font les autres femmes au sein de son milieu social.

La situation ne s'améliore pas après les couches; le détachement de sa fille et le désir de ne pas ressembler à la petite prouve encore plus l'indifférence de Thérèse face à la maternité:

« Cette enfant n'a rien de moi, insistait-elle. Voyez cette peau brune, ces yeux de jais. Regardez mes photos: j'étais une petite fille blafarde ». Elle ne voulait pas que Marie lui ressemblât. Avec cette chair détachée de la sienne, elle désirait ne plus rien posséder en commun. Le bruit commençait de courir que le sentiment maternel ne l'étouffait pas (TD, p. 95).

Selon Anne de la Trave, ce manque d'intérêt pour sa fille est plus scandaleux que l'empoisonnement que Thérèse a commis contre Bernard:

depuis des mois, [Anne] répétait souvent, avec les mêmes intonations que sa mère: « Je lui aurais tout pardonné, parce que, enfin, c'est une malade; mais son indifférence pour Marie, je ne peux pas la digérer. Une mère qui ne s'intéresse pas à son enfant, vous pouvez inventer toutes les excuses que vous voudrez, je trouve ça ignoble » (TD, p. 134).

Comme cet extrait le met en évidence, pour Anne de la Trave, le crime que Thérèse a commis contre Bernard aurait une possibilité de pardon: la maladie de celle-ci le justifierait. Par contre, renier sa fille est un comportement inexcusable. L'attitude de Thérèse envers Marie suscite le

scandale parce qu'elle se rapporte à une conduite qui va contre l'image de la femme idéale dont la fonction essentielle est d'être mère. Rousseau, dans son *Émile*, explique la bonne attitude qu'une mère doit adopter envers ses enfants:

Il lui faut du ménagement durant sa grossesse, il lui faut du repos dans ses couches; il lui faut une vie molle et sédentaire pour allaiter ses enfants; il lui faut, pour les élever, de la patience et de la douceur, un zèle, une affection que rien ne rebute (1951, p. 450).

Il n'y a aucun doute que Thérèse n'est pas le modèle de la mère idéale selon la description de Rousseau. Avant ses couches, Thérèse n'éprouve que de la douleur et de l'angoisse envers le bébé qui habite son ventre. Une fois le bébé né, notre héroïne ne le dorlote jamais. Mme de la Trave admet fort bien que Thérèse ne possède pas certaines dispositions maternelles: « bien sûr, il ne faut pas lui demander de surveiller [le] bain [de Marie] ou de changer ses couches: ce n'est pas dans ses cordes » (TD, p. 95).

Puisque les femmes ont été mises au monde et créées pour y devenir de bonnes mères, conformément à Rousseau dans son *Émile* et à Mauriac dans *L'Éducation des filles*, le détachement de Thérèse à l'égard de Marie, c'est-à-dire sa mauvaise conduite maternelle, se rapporte à sa deuxième transgression face à la société patriarcale.

9.3 UNE FEMME CRIMINELLE

Relativement aux anachronies entre l'ordre du discours et celui de la diégèse, comme je l'ai remarqué dans le sixième chapitre, le point de départ du narrateur qui raconte l'histoire de Thérèse est le moment où celle-ci bénéficie d'un non-lieu. Il s'agit du passage dans lequel le lecteur discerne qu'il y a eu un crime commis par la femme dont il vient de faire connaissance. Par le moyen d'une rétrospection des faits vécus par la protagoniste, le narrateur, en adoptant une focalisation interne, retrace la genèse du crime qui ne sera commis que dans le huitième chapitre du récit. En d'autres termes, le

narrateur fournit des indices dans la trajectoire de Thérèse qui annoncent la pulsion criminelle de celle-ci. Mon propos, dans la présente section, est de me livrer à de brèves considérations sur les indices qui mènent au crime.

Dans *Les Paroles restent*, Mauriac déclare que c'est Anne de la Trave qui éveille le côté obscur de Thérèse. Dans les termes de l'auteur, Anne est la « pierre de touche » (1985, p. 231) de l'angoisse existentielle de notre protagoniste. Rappelons la période du voyage de noces du couple Desqueyroux: à cette époque-là, par l'intermédiaire des lettres adressées à Thérèse, Anne de la Trave confie à sa belle-sœur sa liaison amoureuse avec Jean Azévédo. La passion violente et subite éprouvée par Anne bouleverse Thérèse, car cette dernière s'aperçoit qu'elle ne pourra jamais avoir une telle sensation: il faut absolument qu'Anne sache que « le bonheur n'existe pas » (TD, p. 62).

Jalouse d'Anne, Thérèse se révolte contre Bernard en transférant sur lui la fureur qu'elle éprouve sitôt qu'elle se rend compte de sa morne existence. Nous y observons le germe d'un acte criminel: « d'une main brutale et qui pourtant n'éveilla pas Bernard, de nouveau elle l'écarta... Ah! l'écarter une fois pour toutes et à jamais! le précipiter hors du lit, dans les ténèbres » (TD, p. 60).

Au sixième chapitre du récit, le narrateur indique à son lecteur un autre renseignement sur la conduite criminelle de Thérèse: elle nourrit des pensées sombres envers Bernard:

La nuit, un râle parfois réveillait Thérèse en sursaut: la main de Bernard prenait sa main et il l'appuyait contre son sein gauche pour qu'elle se rendît compte des intermittences. Elle allumait la bougie, se levait, versait du valérianate dans un verre d'eau. *Quel hasard, songait-elle, que cette mixture fût bienfaisante! Pourquoi pas mortelle? Rien ne calme, rien n'endort vraiment, si ce n'est pour l'éternité* (TD, p. 72, c'est moi qui souligne).

Dans cet extrait, il est évident que Thérèse souhaite la mort de cet homme qui la perturbe. En outre, le mouvement concernant le versement du

valérianate dans le verre d'eau est une indication de la manière dont elle procédera plus tard.

Au huitième chapitre, le narrateur dévoile les circonstances matérielles de la période où Thérèse se livre finalement à la tentative d'homicide contre son époux: un jour, Bernard, souffrant des troubles de santé, prend par inadvertance une deuxième dose de sa liqueur de Fowler. Cet épisode inspire à sa femme un projet monstrueux: elle se met donc à l'empoisonner.

9.4 LE PARDON DANS *THÉRÈSE DESQUEYROUX*

Même si *Thérèse Desqueyroux* fait voir le portrait d'une femme qui n'hésite point à tenter de précipiter son mari dans la mort pour des raisons qu'elle ne comprend guère, la conception chrétienne du pardon à l'égard de cette femme traverse le roman. Il va de soi, comme je l'ai développé jusqu'à présent dans cette étude, qu'avant l'empoisonnement, Thérèse se rend coupable d'autres infractions moralement punissables devant la société patriarcale dans laquelle elle s'insère: elle n'accomplit pas ses devoirs de femme auprès de sa famille (à savoir, les offices d'épouse et de mère que j'ai discutés dans la section 9.2). De cette manière, puisque Bernard ne meurt pas, la faute la plus grave de Thérèse est, me semble-t-il, celle de l'inadaptation.

Malgré la mauvaise conduite de notre héroïne, tout au long du roman trois voix essaient – de manière explicite ou non – de lui pardonner. La première des voix se rapporte à l'épigraphe placée en tête du roman. La deuxième voix correspond à celle du narrateur de l'« avis au lecteur ». Finalement, la troisième voix concerne celle du narrateur du récit proprement dit. Je considère, dans les trois sous-sections suivantes, chacune de ces trois voix selon le point de vue du pardon. Relativement à la troisième voix, je l'analyse à partir du passage dans lequel le narrateur raconte la tentative de suicide de Thérèse.

Tout au long de cette section, je fais allusion au christianisme. À ce sujet, il m'est impératif de souligner dès maintenant qu'une telle allusion ne peut pas être comprise seulement comme une liaison entre les narrateurs du roman et François Mauriac. Les narrateurs de ce roman expriment, avant tout, la puissance de la conception chrétienne qui est enracinée dans la culture occidentale. Autrement dit, malgré l'évidence des rapports idéologiques qui existent entre les narrateurs et l'auteur en ce qui concerne leur caractère chrétien, il n'est pas envisageable de confondre les narrateurs, des êtres tout de papier, avec la réalité empirique de l'auteur (ce que j'ai déjà remarqué dans la sous-section 4.1.1.1).

9.4.1 LA PITIÉ DES FOUS ET DES FOLLES: UNE ÉPIGRAPHE DE CHARLES BAUDELAIRE

L'épigramme qui figure en tête de *Thérèse Desqueyroux* est fort significative et peut être considérée comme une clé de lecture du roman. Empruntée à « Mademoiselle Bistouri »², poème en prose de Charles Baudelaire, cette épigramme nous fait voir un petit extrait de ce poème-là:

Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur! peut-il exister des monstres aux yeux de Celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils se sont faits, et comment ils auraient pu ne pas se faire... (BAUDELAIRE apud MAURIAC, 2008, p. 19).

Par l'intermédiaire de l'exergue emprunté à Baudelaire, le lecteur, avant même de connaître l'histoire, est mis en présence de quelques éléments qui annoncent la vision du monde des narrateurs vis-à-vis de l'histoire narrée, à savoir leur caractère chrétien. De là l'emploi d'une épigramme qui adresse une demande à Dieu: « *Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles!* ». En outre, dès cette épigramme, on s'aperçoit que la protagoniste de l'histoire narrée est douée de folie.

² « Mademoiselle Bistouri » se trouve dans l'Annexe C de ce mémoire.

Il y a une autre question à soulever dans cette épigraphe: l'allusion à la genèse d'un monstre: « *comment [les monstres] se sont faits, et comment ils auraient pu ne pas se faire...* ». Cette réflexion est, de même, une clé de lecture qui devient plus claire lorsqu'on finit la lecture du roman; *Thérèse Desqueyroux* est une sorte de portrait de comment Thérèse comme monstre (selon le point de vue de sa famille, de l'auteur du roman et de Dieu) s'est développée. À nous, lecteurs, il faut faire des conjectures pour imaginer comment elle ne serait pas transformée en criminelle de sang froid.

9.4.2 L' « AVIS AU LECTEUR »

Au même titre que l'épigraphe, l' « avis au lecteur » dégage des signes fort chrétiens. Le narrateur qui y figure atteste l'existence de la femme dont l'histoire sera racontée ensuite par un autre narrateur, ce que j'ai déjà souligné dans la section consacrée aux types de narrateur. Ce narrateur au premier degré fait connaître la motivation qui l'a guidée à attribuer autant d'importance à l'histoire de la créature conçue comme la plus odieuse parmi ses héros: « *Saurai-je jamais rien dire des êtres ruisselants de vertu et qui ont le cœur sur la main? Les « cœurs sur la main » n'ont pas d'histoire... mais je connais celle des cœurs enfouis et tout mêlés à un corps de boue* » (TD, p. 21). Ce que ce narrateur assure est que les êtres enclins à de grandes générosités, d'une telle sorte monotones dans leurs vertus, ne se prêtent pas à de beaux développements; ils « n'ont pas d'histoire ». En revanche, les êtres chargés de vices et d'imperfections sont intéressants dans la mesure où ils oscillent entre le bien et le mal, la raison et la folie et, de ce fait, ils deviennent plus complexes.

Thérèse Desqueyroux, de son côté, est l'un de ces « cœurs enfouis et tout mêlés à un corps de boue » auxquels le narrateur fait allusion. Malgré cela, il admet fort bien qu'il a désiré une conversion de cette femme: « *j'aurais voulu que la douleur, Thérèse, te livre à Dieu; et j'ai longtemps désiré que tu fusses digne du nom de sainte Locuste* » (TD, p. 21). Le souhait du narrateur n'a pas

cependant été réalisé: ni la douleur ni le désespoir n'ont été assez intenses pour mener Thérèse à une conversion. En outre, le titre de sainte Locuste³ ne lui ira jamais. Malgré la non-conversion de Thérèse, le narrateur désire que Dieu accompagne les pas de celle-ci: « du moins, *sur ce trottoir où je t'abandonne*, j'ai l'espérance que tu n'es pas seule » (TD, p. 21, c'est moi qui souligne).

Vingt-cinq années plus tard, relativement à la publication de *Thérèse Desqueyroux*, François Mauriac se rappelle la préface de son roman dans un entretien concédé à Jean Amrouche:

Je voudrais vous rappeler la préface de *Thérèse Desqueyroux* où je dis que j'avais pensé l'appeler sainte Locuste. Je suis toujours très scrupuleux pour évoquer l'état d'esprit dans lequel j'étais au moment où j'écrivais un livre, parce que je ne me rappelle pas, mais il me semble qu'il y avait dans la recherche de ce titre cette idée de vocation. *Je veux dire qu'il y a des êtres qui sont coupés de tout, de tous les côtés, sauf du côté de Dieu, sauf du côté de l'Infini* (MAURIAC et alii, 1981, p. 219, c'est moi qui souligne).

Dans cet extrait de son entretien, Mauriac renforce l'idée du pardon comme un acte gratuit de Dieu envers même ceux qui se trouvent mêlés aux ténèbres. Quant à Thérèse, elle a été coupée de sa famille à cause de son inadaptation – et, bien sûr, de son crime –, mais, selon Mauriac, Dieu ne désiste jamais de Ses créatures.

9.4.3 LE SUICIDE RATÉ

Au dixième chapitre, le narrateur hétérodiégétique nous fait voir le renoncement de Thérèse à la vie qui lui semble affreusement hostile: elle

³ Locuste est la plus célèbre empoisonneuse de l'antiquité romaine. D'après L. Louvet, dans son article consacré à Locuste dans le *Nouveau Dictionnaire de la conversation*, cette femme « après avoir été condamnée pour ses crimes, fournit à Agrippine le poison dont mourut Claude, et à Néron celui qui fit périr Britannicus. Obligé de fuir à l'approche de Galba, Néron, ce monstre couronné, se fit donner par Locuste un poison qu'il renferma précieusement dans une boîte d'or. Après sa chute, le nouvel empereur fit conduire Locuste au supplice ».

songe au suicide. Ainsi, elle se met en quête des poisons qu'elle a autrefois cachés dans une armoire placée dans le grenier de la maison Desqueyroux. Une fois les poisons trouvés, il lui faut rendre une dernière visite à la chambre de la petite Marie: Thérèse « s'agenouille, touche à peine de ses lèvres une petite main gisante; elle s'étonne de ce qui sourd du plus profond de son être, monte à ses yeux, brûle ses joues: quelques pauvres larmes, elle qui ne pleure jamais! » (TD, p. 117).

Sans doute, l'approche de la mort la rend vulnérable, voire tendre à l'égard de sa fille, comme on observe dans le passage ci-dessus. Pourtant, il lui est nécessaire de mettre fin à ses jours. Thérèse quitte donc la chambre de Marie et « passe enfin dans sa chambre, emplît d'eau le verre, rompt le cachet de cire, hésite entre les trois boîtes de poison » (TD, p. 117). Son hésitation cependant ne se rapporte pas seulement au choix du poison le plus adéquat à sa tâche mortelle. Le narrateur décrit une sorte de peur qui domine cette femme qui n'a pas eu de scrupules à empoisonner son mari:

Thérèse n'est pas assurée du néant. Thérèse n'est pas absolument sûre qu'il n'y ait personne. Thérèse se hait de ressentir une telle terreur. Elle qui n'hésitait pas à y précipiter autrui, se cabre devant le néant. Que sa lâcheté l'humilie! *S'il existe cet Être [...], qu'Il détourne la main criminelle avant que ce ne soit trop tard; - et si c'est sa volonté qu'une pauvre âme aveugle franchisse le passage, puisse-t-Il, du moins, accueillir avec amour ce monstre, sa créature* (TD, p. 117, c'est moi qui souligne).

Dans ce passage, le narrateur ne se limite pas à dévoiler les sentiments de Thérèse face à la mort; il procède, de même, à une intrusion en exposant son point de vue chrétien au sujet du pardon divin. Ce narrateur ressent de la pitié envers cette femme dont il raconte l'histoire. D'ailleurs, le passage que j'ai mis en italique ressemble presque à une prière dans laquelle il demande à Dieu de pardonner à ce « monstre » qui est, ainsi que d'autres, Sa créature. Ce passage fait écho à l'épigraphe du roman qui, comme je l'ai exposé, a de même un contenu indiscutablement chrétien.

Cette intrusion du narrateur se rapporte à une anticipation de ce qu'il surviendra dans l'histoire, étant donné qu'une force toute-puissante détourne

en fait la main criminelle de Thérèse: sa tentative de suicide est ratée en raison de la mort imprévue de tante Clara.

À propos du suicide, il est possible de revenir à la comparaison entre Emma Bovary et Thérèse Desqueyroux. Pour les deux femmes, le suicide représente un dernier recours pour s'évader de la vie qui leur est, par de différentes raisons, adverse. Toutefois, seulement Emma réussit ce projet mortel⁴. Thérèse, de même, songe au suicide dans un moment de désespoir; elle n'entrevoit pas de solutions aux troubles existentiels qu'elle traverse. Hésitante, Thérèse « verse dans l'eau le chloroforme dont le nom, plus familier, lui fait moins peur parce qu'il suscite des images de sommeil » (*TD*, p. 117). Pourtant, puisque sa tentative de suicide échoue, Thérèse aurait du temps à une conversion, ce qui en fait n'arrive pas.

9.4.4 LA TRANSGRESSION ET LE PARDON DANS *THÉRÈSE DESQUEYROUX*: QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ENSEMBLE

En premier lieu, il faut tenir compte de ce que les discours des narrateurs se complètent - sans perdre leur identité - dès l'instant que les deux orientent le lecteur vers la perspective du pardon. D'un côté, le narrateur au premier degré s'inscrit dans l'univers diégétique en formulant un discours dans lequel nous prenons connaissance de son attachement à

⁴ Reméorons les circonstances du suicide d'Emma: elle demande de l'argent à Rodolphe pour payer les dettes qu'elle a contractées en raison de ses dépenses excessives, mais il lui dit qu'il ne dispose pas des 3000 francs dont elle a besoin. Désespérée, Emma absorbe de l'arsenic. Chez elle, l'héroïne de Flaubert devient calme: « Ah, c'est bien peu de chose, la mort! pensait-elle; je vais m'endormir et tout sera fini! » (FLAUBERT, 2008, p. 459). Une fois finies les exhortations du prêtre, Emma acquit « une expression de sérénité, comme si le sacrement l'eût guérie » (2008, p. 471). Ce calme est pourtant rompu: « Sa poitrine aussitôt se mit à haleter rapidement. La langue tout entière lui sortit hors de la bouche; ses yeux, en roulant, pâlissaient comme deux globes de lampe qui s'éteignent, à la croire déjà morte, sans l'effrayante accélération de ses côtes, secouées par un souffle furieux, comme si l'âme eût fait des bonds pour se détacher [...] Emma se releva comme un cadavre que l'on galvanise, les cheveux dénoués, la prunelle fixe, béante [...] Et Emma se mit à rire, d'un rire atroce, frénétique, désespéré, croyant voir la face hideuse du misérable, qui se dressait dans les ténèbres éternelles comme un épouvantement [...] Une convulsion la rabattit sur le matelas. Tous s'approchèrent. Elle n'existait plus » (2008, p. 471-472).

Thérèse. D'un autre côté, le narrateur au second degré, par le moyen d'un intimisme psychologique, structure son récit en scrutant la profondeur intime de sa protagoniste et en permettant au lecteur de devenir à la fois le complice et le juge de la conduite transgressive et criminelle de Thérèse.

Ainsi, grâce à son caractère psychologique, le roman propose un parcours qui mène le lecteur à connaître les motivations les plus intimes qui ont guidé Thérèse à commettre le crime envers son époux. La conduite criminelle de notre héroïne résulte d'une perte de ses valeurs morales; cette perte, de son côté, résulte d'une série d'événements qui se sont produits tout au long de la vie de la protagoniste, comme: (1) l'absence d'un modèle maternel, car la mère de Thérèse est morte lorsque cette dernière était encore au berceau; (2) son attachement à la propriété, ce qui dénote un caractère fort matérialiste; et (3) son désir illégitime de liberté traduit par un débordement d'idées et d'idéaux que la dévient de sa mission principale comme femme: la maternité. Ainsi, en connaissant la profondeur intime de Thérèse, le lecteur - de la même manière que les deux narrateurs du récit - devient capable de s'identifier avec elle et, par conséquent, de la comprendre et de lui pardonner.

Nonobstant, pardonner à Thérèse ne suppose pas l'effacement du crime qu'elle a commis; le pardon dans *Thérèse Desqueyroux* se rapporte à la compréhension de la faiblesse humaine et à la possibilité de réhabilitation du pécheur. Dans ce sens, il est observable que les deux narrateurs du roman révèlent une essence chrétienne qui se rapporte à la vision du monde de François Mauriac, l'auteur chrétien. N'oublions pas qu'il a admis dans le *Figaro Littéraire* du 15 septembre 1965: « *Thérèse Desqueyroux* n'est sans doute pas un roman chrétien, mais c'est un roman de chrétien, que seul un chrétien pouvait écrire »; cela veut dire que ses inclinations et ses tendances religieuses se trouvent dans son roman.

Finalement, il doit être considéré que la conception du pardon perçue dans le roman suppose qu'il y figure quelqu'un dont la conduite est corrompue; il s'agit sans aucun doute de Thérèse, comme je l'ai explicité tout au long de ce mémoire. La conduite transgressive de l'héroïne acquiert, d'un

certain point de vue, une fonction pédagogique: dès lors que le roman met en évidence les périls auxquels est exposée la femme qui rejette les principes comportementaux et moraux qui sont culturellement préétablis comme pertinents à la nature féminine, on peut croire que le roman, tout au contraire de ce qu'on pourrait le supposer, renforce le modèle d'identité féminine répandu dans la culture occidentale, vu qu'il représente tout ce qu'une femme ne doit pas être. En outre, dès l'instant où l'héroïne est abandonnée au milieu de la foule, le roman fait voir que la liberté qu'elle a souhaitée ne correspond qu'à une illusion: si, autrefois, Thérèse a été anéantie dans le mariage et dans la maternité, à Paris, elle est également anéantie lorsqu'elle se perd dans la masse humaine

10 EN GUISE DE CONCLUSION

Dans ce mémoire, après m'être consacrée à un parcours biographique de François Mauriac et à une présentation de *Thérèse Desqueyroux*, je me suis penchée, d'un côté, sur le roman à la lumière des catégories narratologiques et, d'un autre côté, sur la représentation du féminin dans l'ouvrage par le moyen d'une brève étude relative à la place de la femme dans la société occidentale et, de même, d'une analyse approfondie du personnage de Thérèse Desqueyroux. Je voudrais ici, en guise de conclusion, revenir sur les aspects les plus importants de ce travail et faire mes considérations finales.

1. Quant à François Mauriac, il a été saisi dans quelle mesure la religion catholique et l'attachement à la province ont contribué comme source d'inspiration dans sa carrière d'homme de lettres. L'angoisse du chrétien devant sa destinée est évidente dans l'œuvre de Mauriac; il peuple ses romans de personnages tourmentés et placés dans de grands combats entre la chair et l'esprit. Par rapport à la province, le romancier l'a choisie comme décor dans ses plus célèbres romans; il y peint les drames de la société provinciale, ainsi que ses vices et son hypocrisie, par l'intermédiaire de la représentation de types comme le bourgeois pharisien et les personnes excessivement attachées à leurs préjugés et à leurs traditions.
2. À l'égard de la genèse de *Thérèse Desqueyroux*, il a été repéré que François Mauriac s'est inspiré de trois sources pour composer le profil

de Thérèse Desqueyroux, son héroïne la plus emblématique. Une fois créés les contours de ce personnage, Mauriac s'est penché sur quatre récits pour raconter la trajectoire de cette femme, soit respectivement: *Thérèse Desqueyroux* (1927), *Thérèse chez le docteur* (1933), *Thérèse à l'hôtel* (1933) et, finalement, *La Fin de la nuit* (1935), ces quatre ouvrages composant le « cycle » Desqueyroux. Il est possible encore d'y ajouter deux textes satellites: *Conscience, instinct divin* (1927) – considéré comme l'ébauche de *Thérèse Desqueyroux* - et *Ce qui était perdu* (1930).

3. Au sujet du narrateur et de la narration, il a été remarqué que la transition d'un narrateur extradiégétique-homodiégétique à un narrateur intradiégétique-hétérodiégétique correspond à une stratégie narrative se référant, d'une part, à un pacte entre le narrateur homodiégétique avec son lecteur, dans l'« avis au lecteur »; et, d'autre part, au besoin d'omniscience qui peut exister seulement dans le récit d'un narrateur hétérodiégétique, dans le récit proprement dit. À propos de la focalisation, dans l'« avis au lecteur », étant donné que le narrateur est homodiégétique, sa focalisation ne peut être qu'externe; dans le récit proprement dit, le narrateur hétérodiégétique se livre à tel moment à la focalisation omnisciente, à un autre moment à la focalisation interne (ce dernier type de focalisation se référant, surtout, aux situations dans lesquelles le récit est raconté sous la forme de monologue intérieur). D'ailleurs, il a été constaté que le narrateur du récit proprement dit est à la fois celui qui présente son histoire d'une façon apparemment objective et celui qui propose des jugements de valeur en ce qui concerne la société et ses mœurs. Comme il a été signalé, le narrateur au second degré guide le lecteur à connaître les sources de la conduite transgressive de Thérèse et, par conséquent, à la comprendre et, d'une certaine manière, à lui pardonner.
4. Relativement à la catégorie de l'espace, il a été relevé, parmi d'autres questions, que les espaces physiques fixes de la province sont subordonnés à la description des états psychiques de Thérèse; ils

produisent des sens dans la mesure où ils s'imposent comme des figures de l'angoisse, de la claustration et de l'oppression éprouvées par l'héroïne. L'espace psychologique devient ainsi l'espace par excellence dans le roman. Par rapport à l'espace social, il a été mis en évidence que la cohésion politico-idéologique et les polarités idéologiques - y compris les polarités masculin/féminin et pensée traditionnelle/pensée moderne - mènent aux conflits éprouvés par les personnages.

5. En ce qui concerne la catégorie du temps, l'analyse de ses niveaux chronologique, historique et psychologique a attesté que ce dernier niveau est tout puissant dans *Thérèse Desqueyroux* parce que l'essentiel de l'histoire est construit autour de ce que Thérèse récupère à travers la mémoire et, de la même manière, autour de ce que son imagination explicite sur sa vision du monde et de son désir de se débarrasser d'un milieu auquel elle sent ne pas y appartenir.
6. Quant aux personnages, il a été focalisé l'attention sur leurs caractéristiques psychologiques et morales en n'oubliant jamais l'importance du milieu social dans lequel ils sont insérés. Il a été constaté que Thérèse Desqueyroux est une inadaptée à son milieu familial et social, attendu qu'elle nourrit des valeurs et des croyances antagoniques à celles des personnes qui sont autour d'elle. Cet antagonisme idéologique provoque la dépression, l'ennui, le malheur et une forte envie de « sortir du monde ». Dans le parcours d'auto-connaissance de la protagoniste, Bernard Desqueyroux et Jean Azévédo sont déterminants parce que celui-ci représente tout ce qu'elle veut (ou ce qu'elle pense vouloir) et celui-là représente tout ce qu'elle ne veut pas. Les autres personnages représentent *grosso modo* la structure immuable de la société provinciale française dans la première moitié du XX^e siècle. Toujours à propos des personnages, il est convenable de renforcer que leurs rapports certifient la hiérarchie qui existe entre la femme et l'homme.

7. La mise en perspective socio-historique - par l'intermédiaire de l'examen de quelques-unes des idées d'Auguste Comte dans son *Cathéchisme Positiviste*, de François Mauriac dans *L'Éducation des filles* (essai dont la traduction en portugais figure dans l'Appendice A de ce mémoire) et de Jean-Jacques Rousseau dans son *Émile* au sujet du rôle de la femme dans la société - a permis de comprendre que, dans le cadre de la société occidentale, la femme est conçue comme faible, passive, voire inférieure. Nonobstant son infériorité supposée, la femme est envisagée comme un être angélique chargé des soins de la famille. Autrement dit, avec les limitations inhérentes à son sexe, sa destinée ne peut que concerner le mariage et la maternité. En ce qui touche l'éducation féminine, il convient de souligner que l'homme a voulu limiter les connaissances des femmes: la femme dont l'instruction était restreinte ne risquait pas de devenir quelqu'un de rebelle et, de ce fait, l'homme demeurait plus facilement son maître.
8. Par le moyen de l'exposition de quelques-uns des aspects de la construction imaginaire concernant les notions d'identité féminine et de féminité érigées, tout au long des siècles, dans la culture occidentale, il a été possible de préciser les motifs pour lesquels la conduite de Thérèse Desqueyroux s'oppose au modèle de femme qui est établi à l'époque où le roman a été écrit. Cette bovaryste du XX^e siècle n'est pas en accord avec les rôles que la société a attribués à la femme, c'est-à-dire qu'elle a du mal à accomplir ses fonctions comme épouse et comme mère, ce qui a été mis en valeur à partir de l'examen de ses rapports familiaux. D'ailleurs, il a été souligné que l'inadaptation dont souffre Thérèse n'est pas la plus grave de ses fautes; la protagoniste cherche des solutions pour ses troubles existentiels dans le crime: tout d'abord, dans l'empoisonnement envers Bernard et, ensuite, dans la tentative de suicide.
9. Il a été signalé que, malgré l'inadaptation et le crime commis par Thérèse, la conception chrétienne du pardon en ce qui la concerne

traverse le roman. Néanmoins, pardonner la protagoniste ne signifie ni effacer son crime ni nier une condamnation à sa conduite criminelle. Le pardon qui traverse le roman se rattache à la compréhension de la faiblesse humaine et à la possibilité de rédemption du pécheur. En ce sens, il est croyable que la sympathie - évoquée dans le quatrième chapitre de ce mémoire - que le narrateur éprouve pour son héroïne ne correspond qu'à une essence chrétienne dont il dispose; ce narrateur, ainsi que le narrateur de l' « avis au lecteur », semble comprendre le côté obscur de ces êtres tourmentés dont Thérèse est l'un des représentants.

10. Tout bien considéré, il est intéressant d'observer que la puissance de l'espace et du temps psychologiques au détriment de l'espace physique et du temps chronologique, ainsi que l'abordage de la vie intérieure de la protagoniste finissent par assurer le caractère psychologique du roman et, de même, l'attachement des narrateurs à leur protagoniste. Pourtant, ces narrateurs ne peuvent pas être compris tout simplement comme des complices passifs des conduites de Thérèse; même s'ils sont capables de comprendre le comportement de Thérèse en fonction de leur essence chrétienne, cela ne veut pas dire qu'ils sont d'accord avec ce comportement. De cette manière, les narrateurs, chargés d'inclinations chrétiennes, deviennent des juges de cette criminelle. Ainsi, il est évident que la vision du monde de ces narrateurs est en accord avec celle de Mauriac, le romancier catholique (le romancier bordelais lui-même a affirmé que « *Thérèse Desqueyroux* n'est sans doute pas un roman chrétien, mais c'est un roman de chrétien, que seul un chrétien pouvait écrire »). Bref, ni les narrateurs ni l'auteur ne pourraient être condescendants avec les transgressions commises par la protagoniste. En ce qui concerne *Thérèse Desqueyroux*, en tant que représentation artistique de l'homme, il semble que l'auteur finit par consolider la conception de femme qui est répandue à son époque, vu qu'il représente, dans son roman, tout ce qu'une femme ne doit pas être.

RÉFÉRENCES

ANGLARD, Véronique. *Thérèse Desqueyroux*. Paris: PUF, 1992. (Coll. « Études Littéraires »).

ARCHIVES Départementales des Landes. Disponible sur internet à : <www.archives.landes.org>. Consulté le 10 août 2011.

ASSEMBLÉE Nationale. Histoire de l'Assemblée nationale. Disponible sur internet à : <<http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/histoire-1870.asp>>. Consulté le 12 juill. 2011.

BACHELARD, Gaston. *La Poétique de l'espace*. Paris: PUF, 1998. (Coll. « Quadrige ? »).

BACHELET, Bernard. *L'Espace*. Paris: PUF, 1998. (Coll. « Que sais-je ? »).

BARTHES, Roland. Introduction à l'analyse structurale des récits. In: BARTHES, Roland et al. *L'Analyse structurale du récit: recherches sémiologiques*. Paris: Seuil, 1966. p. 1-27.

BEAUMARCHAIS, J.-P. de; COUTY, Daniel; REY, Alain (Dir.). *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris: Bordas, 1984.

BLÖSS, Thierry; FRICKEY, Alain. *La Femme dans la société française*. Paris: PUF, 1994. (Coll. « Que sais-je ? »).

BOURNEUF, Roland. L'Organisation de l'espace dans le roman. *Études littéraires*, Revue du Département des littératures de l'Université Laval, Québec, p. 77-94, 1970.

BOURNEUF, Roland; OUELLET, Réal. *O universo do romance*. Trad. de José Carlos Seabra Pereira. Coimbra: Almedina, 1976.

BRAIT, Beth. *A personagem*. São Paulo: Ática, 1985. (Coll. « Série Princípios »).

BUTOR, Michel. *Essais sur le roman*. Paris: Gallimard, 1969. (Coll. « Idées »).

COMTE, Auguste. *Catéchisme positiviste: ou, Sommaire exposition de la religion universelle, en onze entretiens systématiques entre une femme et un Prêtre de l'humanité*. [S. 1.]: Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi, 2002a. Disponible sur internet à: <http://classiques.uqac.ca/classiques/Comte_auguste/la_science_sociale_extraits/6_catechisme_positiviste/catechisme_positiviste.pdf>. Consulté le 12 déc. 2011.

COMTE, Auguste. *Système de politique positive: Extraits des tomes II et III publiés entre 1851 et 1854*. [S. 1.]: Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi, 2002b. Disponible sur internet à: <http://classiques.uqac.ca/classiques/Comte_auguste/systeme_politique_positive/systeme_politique_positive.pdf>. Consulté le 22 déc. 2011.

DORION, Gilles. L'Espace et ses trajets psychologiques. *Québec français*, Les Publications Québec français, Québec, p. 66-69, 1998.

FLAUBERT, Gustave. *Madame Bovary*. Paris: Librairie Générale Française, 2008. (Coll. « Les Classiques de poche »).

GAI, Frédéric. *Citer, acte au cœur du dispositif romanesque mauriacien*. Disponible sur internet à: <<http://revel.unice.fr/symposia/cidit/index.html?id=474>>. Consulté le 20 janv. 2011.

GAULTIER, Jules de. *Le Bovarysme, suivi d'une étude de Per Buvik, le principe bovaryque*. Paris: PPS, 2006. (Coll. « Mémoire et critique »).

GENDROT, F; EUSTACHE, F. M. *Auteurs français: vingtième siècle*. Paris: Hachette, 1954.

GENETTE, Gérard. Discours du récit. In: _____ *Figures III*. Paris: Seuil, 1972. (Coll. « Poétique »).

GENETTE, Gérard. *Discours du récit, suivi de Le Nouveau Discours du récit*. Paris: Seuil, 2007.

GOLDENSTEIN, Jean-Pierre. *Pour lire le roman*. Paris: J. Duculot, 1986.

GONTHIER, Jean-Charles. La Vraie Thérèse Desqueyroux. In: _____. *Les Grandes Affaires criminelles de Gironde*. Paris: De Borée, 2006. p.35-50.

JALOUX, Edmond. François Mauriac romancier. In: MAURIAC, François. *Le romancier et ses personnages*. Paris: Bouchet-Chastel, 1933. p. 9-91.

KARAM, Henriete. Do trabalho de parto ao parto para o trabalho. In: JERUSALINSKY, A. et al. *O valor simbólico do trabalho e o sujeito contemporâneo*. Porto Alegre: Artes e Ofícios, 2000. p. 122-128.

KARAM, Henriete. A linguagem e as mulheres. In: TIBURI, M.; MENEZES, M. de; EGGERT, Edla (Org.). *As mulheres e a filosofia*. São Leopoldo: Unisinos, 2002. p. 183-191.

KEHL, Maria Rita. *Deslocamentos do feminino: a mulher freudiana na passagem para a modernidade*. Rio de Janeiro: Imago, 1998.

LAFFONT, R.; BOMPIANI, V. *Dictionnaire des auteurs de tous les temps et de tous les pays*. Paris: Robert Laffont, 1980. (Coll. « Bouquins »).

LOUVET, L. Locuste. In: WAHLEN, Auguste. *Nouveau Dictionnaire de la conversation*. Bruxelles: Librairie Historique-Artistique, 1853. t. 15.

LUKÁCS, Georges. *Ensaio sobre a literatura*. Trad. Leandro Konder, Giseh Vianna Konder et al. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 1965.

MAURIAC, François. *La Province*. Paris: Hachette, 1926.

MAURIAC, François. *Commencements d'une vie*. Paris: Bernard Grasset, 1932.

MAURIAC, François. *Le Romancier et ses personnages, suivi de L'Éducation des filles*. Paris: Bouchet-Chastel, 1933.

MAURIAC, François. *La Fin de la nuit*. Paris: Bernard Grasset, 1935.

MAURIAC, François. *Plongées*. Paris: Bernard Grasset, 1938.

MAURIAC, François. *Pages choisies*. Paris: Hachette, 1958a. (« Classiques illustrés Vaubourdolle »).

MAURIAC, François. *Bloc-notes*. Paris: Cercle du bibliophile, 1958b. v.1.

MAURIAC, François. *Conscience, instinct divin, œuvres romanesques et théâtrales complètes*. Paris: Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1979. t.2 .

MAURIAC, François; AMROUCHE, Jean; AVAKIAN, Béatrice. *Souvenirs retrouvés: entretiens avec Jean Amrouche*. Paris: Fayard, 1981. (Coll. « Vives voix »).

MAURIAC, François. *Les Paroles restent: Interviews recueillies et présentées par Keith Goesch*. Paris: Grasset, 1985.

MAURIAC, François. *Thérèse Desqueyroux*. Paris: Librairie Générale Française, 2008. (Coll. « Le Livre de poche »).

MENDILOW, Adam Abraham. *O tempo e o romance*. Trad. de Flávio Wolf. Porto Alegre: Globo, 1972.

MOUNIN, Georges. *Structure, fonction, pertinence. À propos de Thérèse Desqueyroux*. In: _____. *La Linguistique*. Paris: PUF, 1974.

MUIR, Edwin. *A estrutura do romance*. Trad. de Maria da Glória Bordini. Porto Alegre: Globo. [s/d].

NUNES, Benedito. *O tempo na narrativa*. São Paulo: Ática, 1995. (Coll. « Série Fundamentos »).

PESSOA, Fernando. *Poesia de Álvaro de Campos*. São Paulo: Martin Claret, 2006. (Coll. « A obra-prima de cada autor »).

REIS, Carlos; LOPES, Ana Cristina M. *Dicionário de narratologia*. Coimbra: Almedina, 2007.

REUTER, Yves. *Introduction à l'analyse du roman*. Paris: Dunod, 1994.

RIDEAU, Émile. *Comment lire François Mauriac*. Paris: Éditions aux étudiants de France, 1945.

ROBERT, Paul. *Le Nouveau Petit Robert: dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris: Dictionnaires Le Robert, 2007.

ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Émile ou de l'éducation*. Paris: Garnier Frères, 1951. (Coll. « Classiques Garnier »).

SÉAILLES, André. Les techniques narratives dans le cycle de Thérèse Desqueyroux. *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, Paris, p. 53-68, 1984.

SÉQUESTRÉE de Poitiers. Disponible sur internet à: <<http://sequestreedepoitiers.free.fr>>. Consulté le 10 juin 2011.

SIMON, Pierre-Henri. *Mauriac par lui-même*. Paris: Seuil, 1968. (Coll. « Écrivains de toujours »).

TLFi: *Trésor de la langue française informatisé*. Éditions CNRF. Disponible sur internet à: <<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>>. Consulté le 22 févr. 2012.

TODOROV, T. Les Catégories du récit littéraire. In: BARTHES, Roland et al. *Introduction à l'analyse structurale des récits*. Paris: Seuil, 1981. p. 131-157.

TOUZOT, Jean. Préface. In: MAURIAC, François. *Thérèse Desqueyroux*. Paris: Librairie Générale Française, 2008. p. 7-17. (Coll. « Le Livre de poche »).

VENAYRE, Sylvain. Anschluss. *Encyclopædia universalis*. Disponible sur internet à: <<http://www.universalis.fr/encyclopedie/anschluss>>. Consulté le 12 mars 2011.

VENAYRE, Sylvain. Affaire Dreyfus. *Encyclopædia universalis*. Disponible sur internet à: <<http://www.universalis.fr/encyclopedie/dreyfus-reperes-chronologiques>>. Consulté le 27 août 2011.

APPENDICE

TRADUCTION DE *L'ÉDUCATION DES FILLES*

Dans cet appendice, je propose une traduction de *L'Éducation des filles*, essai de François Mauriac – publié en 1933 - qui a été analysé, parmi d'autres textes, dans le huitième chapitre de ce mémoire. Élaborée dans le cadre de cette recherche de master – dirigée par Mme Henriete Karam - et, de même, du projet de recherche qui, à l'institut des lettres de l'UFRGS est dirigé par M. Robert Ponge et porte sur les difficultés de compréhension et de traduction du français, cette traduction a deux objectifs: (1) se pencher minutieusement sur cet essai qui porte sur la vision de Mauriac relativement au féminin, afin d'analyser dans quelle mesure elle correspond à celle des narrateurs du roman; et (2) réfléchir sur les difficultés de compréhension et de traduction du français trouvées lors du processus de traduction (les travaux concernant ce dernier objectif sont en cours d'élaboration dans le groupe de recherche cité ci-dessus).

Dans le but de rendre possible une meilleure visualisation du texte et de la traduction qui en est fournie, j'ai décidé de les présenter dans un tableau composé de deux colonnes: dans la colonne gauche, on trouve le texte en langue française; dans la colonne droite, la traduction en langue portugaise. La disposition en lignes se rapporte à la division en paragraphes du texte originel. En outre, la présence de signes graphiques, comme les astérisques, ainsi que des lignes en blanc entre quelques-uns des paragraphes est en accord avec la présentation du texte originel. Les numéros en gras sont relatifs

à l'indication des pages trouvée dans l'édition de *L'Éducation des filles* qui figure dans les Références.

<i>L'ÉDUCATION DES FILLES</i>	<i>EDUCAÇÃO DAS MOÇAS</i>
<p>[163] Lorsqu'on m'a demandé d'exposer mes idées sur l'éducation des filles, je me suis aperçu qu'il ne m'était pas arrivé, dans toute ma vie, de consacrer une heure à réfléchir sur ce grave sujet. Quand j'ai eu des filles en âge d'être instruites, elles ont été au couvent, comme j'avais toujours vu faire dans ma famille, et l'une d'elles porte le même ruban de sagesse, d'un bleu un peu passé, qui avait déjà servi à leur arrière-grand'mère. Mais c'est justement parce que j'ignorais tout de la question que [164] j'ai accepté de la traiter. C'était, en effet, une occasion inespérée de l'étudier pour mon propre compte.</p>	<p>Quando pediram para expor minhas ideias acerca da educação das moças, dei-me conta de que não me havia ocorrido, em toda a minha vida, de eu dedicar uma hora sequer à reflexão deste assunto tão sério. Quando tive filhas em idade de serem instruídas, elas foram para o convento, assim como sempre vi acontecer em minha família e uma delas carrega a mesma insígnia de bom-comportamento - de um azul desbotado - que usava sua bisavó. Mas é exatamente porque eu ignorava tudo sobre tal questão que aceitei tratá-la. Era, de fato, uma ocasião inesperada para estudá-la por minha própria conta.</p>
<p>Ayant donc cherché à découvrir ce que je pensais de l'éducation des filles, je me suis avisé que ce problème dépendait d'un autre beaucoup plus important, et qu'il faudrait d'abord chercher quelle idée nous nous faisons de la femme en général. Car il ne sert à rien de construire des systèmes en l'air: l'idée que nous nous faisons de la nature féminine commande évidemment nos opinions touchant l'éducation des filles.</p>	<p>Tendo buscado, então, descobrir o que eu pensava sobre a educação das moças, percebi que este problema dependia de outro muito mais importante e que seria necessário, primeiramente, apurar qual é a ideia que temos da mulher de modo geral. Pois de nada serve construir sistemas no ar: a imagem que temos da natureza feminina governa evidentemente nossas opiniões a respeito da educação das moças.</p>
<p>Le sujet est si brûlant qu'il n'y a, me semble-t-il, qu'une manière de s'en tirer: c'est de se garder de toute théorie préconçue; c'est d'interroger sa propre expérience, la plus immédiate, la plus concrète, au risque de paraître affreusement banal [165] et d'avoir l'air, à chaque instant, de découvrir l'Amérique.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>O assunto é tão delicado que não há, parece-me, senão uma maneira de enfrentá-lo: poupar-se de toda teoria pré-concebida; interrogar a própria existência (a mais imediata, a mais concreta), arriscando parecer terrivelmente banal e dar a impressão de, a cada instante, descobrir a América.</p> <p style="text-align: center;">***</p>

<p>Quand j'étais enfant, il y avait, devant la maison de mes grandes vacances, une prairie et, au delà de cette prairie, une route presque toujours désertes. Le dimanche après-midi, pourtant, je regardais passer les groupes de paysans qui regagnaient leurs métairies perdues dans les pins. Or, ceci me frappait: les hommes avançaient, les bras ballants, balançant leurs mains énormes et vides. Les femmes suivaient, chargées comme des ânesses de paquets et de paniers.</p>	<p>Quando eu era criança, havia, em frente à casa de minhas férias de verão, uma pradaria e, além desta pradaria, uma estrada quase sempre deserta. No domingo à tarde, todavia, eu olhava passar os grupos de camponeses que voltavam para suas granjas perdidas em meio aos pinheiros. Ora, isto me impressionava: os homens avançavam, de braços pendentes, balançando suas mãos enormes e vazias. As mulheres os seguiam, como mulas, carregadas de pacotes e cestos.</p>
<p>Quand nous visitions une métairie, il [166] m'arrivait souvent d'entendre les parents se plaindre de ce qu'ils n'arrivaient pas à faire le travail; ils attendaient avec impatience que leur fille eût quinze ans et trois mois, pour qu'elle pût se marier et leur fournir un travailleur de plus. Telle était l'unique raison d'être des filles: amener un ouvrier adulte dans la maison. Aussi, à peine avait-elle atteint l'âge requis que nous étonnions de voir arriver, précédée du violon et habillée de blanc, la petite métoyère qui était encore une enfant. Il est vrai que si, très peu de temps après, alors que nous traversions un champ de millade, une créature sans âge se redressait pour répondre à notre salut, nous avions peine à reconnaître dans cette femme déjà détruite, la petite fille de naguère. Tandis que l'homme résinait les pins, les femmes étaient chargées de travailler aux champs, [167] ce qui était beaucoup plus pénible. Et, bien entendu, elles assumaient tous les soins du ménage: j'ai connu une paysanne qui, dans toute sa vie, ne s'était jamais assise pour manger, sauf aux repas de noce et d'enterrement. Rien n'interrompait leur tâche mortelle, pas même les grossesses. À peine délivrées, la plupart recommençait de trimer, sans prendre les quelques jours de repos nécessaire. Beaucoup mourraient; c'était la seule manière pour elles de s'arrêter. Les autres traînaient jusqu'à</p>	<p>Quando visitávamos uma granja, acontecia repetidas vezes de eu ouvir os pais se queixarem de que não conseguiam fazer o trabalho; esperavam com impaciência que sua filha completasse quinze anos e três meses para que ela pudesse casar e fornecer-lhes um trabalhador a mais. Tal era a única razão de ser das moças: trazer um operário adulto para casa. Por isso, assim que ela atingia a idade necessária, espantávamos-nos de ver chegar, anunciada por um violino e vestida de branco, a pequena operária que era ainda uma criança. É certo que se, pouco tempo depois, enquanto atravessávamos um campo de sorgo, uma criatura cuja idade era indefinível reerguia-se para responder à nossa saudação, tínhamos dificuldade em reconhecer nesta mulher, já destruída, a jovem moça de pouco tempo atrás. Enquanto o homem fazia a resinagem dos pinheiros, as mulheres encarregavam-se de trabalhar nos campos, o que era muito mais penoso. E, evidentemente, elas assumiam todos os afazeres domésticos: conheci uma camponesa que, em toda a sua vida, jamais se sentou para comer, salvo nas refeições de casamentos e enterros. Nada interrompia sua empreitada mortífera, nem mesmo as gravidezes. Uma vez livres, a maior parte delas recomeçava o árduo trabalho, sem usufruir dos dias de repouso necessários. Muitas morriam: era para elas a única maneira de parar. As outras carregavam consigo, até o fim de suas vidas, todas as</p>

<p>la fin de leur vie toutes les misères qu'il est facile d'imaginer.</p>	<p>misérias que não são difíceis de imaginar.</p>
<p>Il est probable, il est même certain que les choses ont changé aujourd'hui; mais j'avoue que rien ne m'étonne plus que le scandale suscité chez nous par tout ce qu'on nous raconte de l'Inde et de la condition misérable des femmes hindoues.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>É provável - e até mesmo certo - que hoje em dia as coisas mudaram; confesso, porém, que nada me espanta mais do que o escândalo suscitado em nós por tudo aquilo que é contado sobre a Índia e a condição miserável das mulheres hindus.</p> <p style="text-align: center;">***</p>
<p>[168] On me dira qu'il ne s'agit ici, en tout cas, que des paysans. Mais, dans la moyenne bourgeoisie provinciale et campagnarde, c'était bien la même loi qui pesait sur la femme. Sans doute, la bourgeoise échappait-elle à l'obligation du travail; elle n'en demeurait pas moins sujette, étroitement confinée dans son intérieur. Les servantes et les enfants formaient tout son univers. Une femme dont on disait: « Elle n'est jamais chez elle », était déjà une personne mal vue. Elle n'était pas « comme il faut ». J'aurais pu connaître, dans mon enfance, une dame à qui son mari ne permettait de regarder la fête du village qu'à travers la vitre, en soulevant le coin du rideau. Ces messieurs [169] allaient à leurs affaires, au café, se rendaient, plusieurs fois dans la semaine, au chef-lieu, se permettaient de petites débauches. Cela ne concernait en rien les dames: leur seigneur échappait à tout jugement. Trop heureuses si le menu lui agréait et s'il ne trouvait pas le gigot trop cuit. Pour le reste, une femme n'a pas besoin d'en savoir trop long. Et, si la dame qui n'était jamais chez elle faisait jaser, que dire de celle qui avait l'audace d'aimer la lecture? Il existe encore des familles où une femme qui lit beaucoup inquiète et scandalise.</p>	<p>Dir-me-ão que não se trata, neste caso, senão de camponeses. No entanto, na média burguesia provinciana e campesina, era seguramente a mesma lei que pesava sobre a mulher. Provavelmente, a burguesa escapava à obrigação do trabalho; ela não permanecia, porém, menos sujeita e estritamente confinada ao seu interior. As criadas e os filhos formavam todo o seu universo. Uma mulher da qual diziam "Ela nunca está em casa" era já uma pessoa mal vista. Não era uma mulher "como deve ser". Poderia ter conhecido, em minha infância, uma dama cujo marido não a permitia olhar a festa da aldeia, a não ser pela vidraça, levantando o canto da cortina. Esses senhores resolviam seus negócios, iam ao café, dirigiam-se muitas vezes, na semana, ao centro administrativo, permitiam-se pequenos excessos. Isto não concernia em nada às damas: seu senhor escapava a todo julgamento. Ficavam excessivamente felizes se o cardápio agradava-lhes e se a perna de carneiro não se encontrava demasiado cozida. Além disso, uma mulher não tem necessidade de saber muito. E se a mulher que nunca estava em casa dava vazão a tagarelices, o que dizer daquela que tinha a audácia de apreciar a leitura? Existem ainda famílias nas quais uma mulher que lê muito inquieta e escandaliza.</p>
<p>Sortant peu, les bourgeoises de la campagne engraisent vite et, pour</p>	<p>Saindo pouco, as burguesas da campanha engordam rapidamente e, por</p>

<p>d'autres raisons que les métayères, devenaient très tôt des femmes sans âge. Lorsque nous feuilletons, dans un salon de province, quelque vieil album de famille, entre tous [170] ces portraits jaunis, nous trouvons très peu de ce qu'on appelle dans le monde une jeune femme. On nous montre une grand'mère:</p> <p>- Elle avait vingt-deux ans; c'était après la naissance d'oncle Paul...</p>	<p>razões diversas daquelas das camponesas, tornavam-se muito cedo mulheres com idade difícil de definir. Quando folheamos, em uma sala de visitas provinciana, um velho álbum de família, entre todos esses retratos amarelados, encontramos pouquíssimo daquilo que se chama usualmente de moça. Mostra-nos uma avó:</p> <p>- Ela tinha vinte e dois anos, foi depois do nascimento do tio Paul...</p>
<p>Vingt-deux ans! Cette grosse dame vénérable! À peine mariée et mère de famille, la bourgeoise devenait sans transition une personne épaisse, vêtue d'étoffes sombres, - d'ailleurs presque toujours en deuil: dans les familles de province, une réglementation implacable condamnait la plupart des femmes au crêpe perpétuel: six mois la voile devant, dix-huit mois le voile derrière; l'épaisseur, la longueur de la voilette, étaient réglementées avec minutie. Et l'opinion publique ne laissait passer aucune infraction aux règles établies. Grands-parents, grands-oncles, se re[171]layaient d'année en année et mouraient à point pour que les jeunes femmes ne quittassent jamais le noir.</p>	<p>Vinte e dois anos! Essa venerável dama gorda! Recém-casada e mãe de família, a burguesa tornava-se repentinamente espessa, coberta de tecidos sombrios, - além disso, quase sempre de luto: nas famílias provincianas, uma regulamentação implacável condenava a maior parte das mulheres ao luto perpétuo: seis meses o véu na frente, dezoito meses o véu atrás; a espessura e o comprimento da <i>voilette</i> eram regulados com minúcia. E a opinião pública não deixava passar nenhuma infração às regras estabelecidas. Avós, tios-avós revezavam-se de ano em ano e morriam no momento exato para que as moças nunca deixassem o luto.</p>
<p>Cela n'avait pas d'importance: une femme mariée ne doit plus plaire, ne doit plus essayer de plaire, sauf à son mari. Sans doute, il y avait, comme il y a toujours eu, ce qui s'appelle les femmes du monde, celles qui règnent, celles qui brillent et qui voient les hommes à leurs pieds. Comme c'est presque toujours d'elles qu'il est question dans les mémoires, dans les romans et au théâtre, quand on dit « la femme », on pense à la grande dame, toujours la même, telle qu'elle nous est montrée, de Saint-Simon à Balzac et de Bourget à Proust. Mais, s'il s'agit de chercher, dans la condition naturelle de la femme, des principes d'éducation fémi[172]nine, ce qu'il est convenu</p>	<p>Isto não tinha importância: uma mulher casada não deve mais agradar, não deve sequer tentar agradar, salvo ao seu marido. Havia provavelmente - como sempre houve - aquilo que chamavam "mulheres do mundo", aquelas que reinam, aquelas que brilham e veem os homens a seus pés. Como quase sempre, elas são o assunto das memórias, dos romances e do teatro, quando se diz "a mulher", pensa-se na grande dama, sempre a mesma, tal qual nos é mostrada, de Saint-Simon a Balzac e de Bourget a Proust. No entanto, se se trata de buscar, na condição natural da mulher, os princípios da educação feminina, aquilo que é convencionalmente chamado "a grande dama" deve ser justamente o que</p>

<p>d'appeler « la grande dame » doit être justement ce qui nous intéresse le moins. Créature d'exception qui, par sa naissance ou par sa fortune, se meut dans un milieu où les lois sont renversées et où c'est la femme qui règne, ou, du moins, qui a l'air de régner. Je dis: qui a l'air de régner, car, dès qu'elle rentre dans la nature, - grâce à l'amour, par exemple, - la loi de l'homme a bientôt fait de l'asservir comme ses plus humbles sœurs. Le protocole qui, dans le monde, règle les rapports de l'homme et de la femme, et qui semble tout accorder à la femme, les amoureuses savent ce qu'il en reste à certaines heures et quel tyran redoutable se dissimule sous cet homme bien élevé qui, en public, leur manifeste tant de respect.</p>	<p>nos interessa menos. Criatura de exceção que, por nascimento ou por fortuna, move-se em um meio no qual as leis são derrubadas e no qual é a mulher que reina ou, ao menos, dá a impressão de reinar. Digo dá a impressão de reinar, pois, a partir do momento em que ela volta à natureza - graças ao amor, por exemplo, - a lei do homem tratou cedo de subjugar-la assim como suas mais humildes irmãs. Quanto ao protocolo que regula no mundo as relações entre o homem e a mulher (e que parece conceder tudo à mulher), as apaixonadas sabem o que resta de tal protocolo em certas horas e qual tirano temível dissimula-se em homem bem educado que, em público, manifesta-lhe tanto respeito.</p>
<p>[173] Et, sans doute, je simplifie à outrance, je grossis les traits à dessein, car il ne s'agit pas ici d'exprimer le réel tel qu'il est, mais l'image déformée que, dès l'enfance, j'en recevais malgré moi. Ce sentiment tragique de la sujétion, de l'asservissement des femmes, commande évidemment les idées plus ou moins confuses touchant leur éducation. (Il va sans dire que, dans d'innombrables cas, la situation est renversée: souvent, la femme est forte, virile et, dans le couple, c'est elle qui est l'homme; et son débile compagnon subit le joug, sert et obéit.)</p>	<p>E, provavelmente, simplifico desmedidamente, aumento os traços deste desenho, pois não se trata aqui de exprimir o real tal qual ele é, mas a imagem deformada dela que, desde a infância, recebia contra a minha vontade. Esse sentimento trágico da sujeição, da submissão das mulheres, comanda evidentemente as ideias mais ou menos confusas a respeito de sua educação. (É evidente que, em muitos casos, a situação é inversa: muitas vezes, a mulher é forte, viril e, no casal, é ela que é o homem; e seu débil companheiro submete-se ao jugo, serve e obedece).</p>
<p>Mais surtout, à cette loi d'airain que l'homme fait peser sur la femme, une autre loi s'oppose, la loi qui soumet, au moins pendant quelque temps, celui qui aime plus à celle qui aime moins, le plus fort à la plus faible. Pendant quelque [174] temps, dis-je. En dépit de tout ce que l'on peut dire de la passion amoureuse chez l'homme, il reste qu'elle ne dure presque jamais. « En amour, dit une héroïne de Maurice Donnay, c'est toujours la femme qui expie. » Oui, c'est presque toujours la femme qui est vaincue; c'est en elle que</p>	<p>Mas, sobretudo, a esta lei impiedosa que o homem faz pesar sobre a mulher, outra lei se opõe: a lei que submete, ao menos durante certo tempo, aquele que ama mais àquela que ama menos, o mais forte à mais fraca. Durante algum tempo, digo. Apesar de tudo o que se pode dizer da paixão amorosa do homem, o que fica é que ela não dura quase nunca. "No amor, diz uma heroína de Maurice Donnay, é sempre a mulher que padece". Sim, quase sempre a mulher é vencida; é nela que nada pode findar. Ela prefere os piores tratamentos ao abandono e,</p>

<p>rien ne peut finir. Elle préfère les pires traitements à l'abandon, et souvent elle souffre tout plutôt que de perdre son bourreau.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>frequentemente, ela sofre tudo no lugar de perder seu carrasco.</p> <p style="text-align: center;">***</p>
<p>La prodigieuse puissance de la femme pour s'attacher, même et surtout à qui la martyrise, voilà ce dont l'éducateur doit d'abord tenir compte. Dans la réalité, les enfants viennent à point pour attirer sur [175] eux, pour fixer cet excès de passion. Aussi nombreux qu'ils soient, ils n'arrivent pas à l'épuiser.</p>	<p>O prodigioso poder da mulher em dedicar-se mesmo, e sobretudo, a quem a martiriza, eis aí o que o educador deve, primeiramente, levar em conta. Na realidade, os filhos vêm no momento exato para atrair para eles e para estabelecer este excesso de veemência. Tão numerosos quanto sejam, eles não conseguem esgotá-la.</p>
<p>Faut-il dire que les enfants délivrent la femme de l'homme? La vérité est qu'elle passe d'un joug à un autre joug. Dans les familles nombreuses du peuple et de la bourgeoisie moyenne, comme j'en ai tant vu autour de moi, la mère est à la lettre dévorée vivante, consumée à petit feu. Au long de ses années où, à peine relevée, la femme est de nouveau enceinte, elle ne peut compter sur aucun repos. Toutes les maladies que les enfants se passent l'un à l'autre, les mois d'oreillons, de coqueluches, les nuits de veille à guetter les quintes de toux... Qui de nous n'a dans son souvenir ces nuits de fièvre où nous regardions au plafond l'auréole de feu de la veilleuse, où une main relevait nos [176] cheveux, se posait sur notre front brûlant; une petite cuiller tintait contre la tasse. Au milieu du brasier de la fièvre, nous nous sentions merveilleusement défendus, protégés, sauvés. Mais celle qui nous soignait donnait sa vie à chaque instant. Dans les bonnes familles nombreuses, combien avons-nous vu de jeunes femmes qui sont mortes à la tâche!</p>	<p>É necessário dizer que os filhos libertam a mulher do homem? A verdade é que ela passa de um jugo a outro. Nas famílias numerosas do povo e da burguesia média, como tanto vi à minha volta, a mãe é ao pé da letra devorada viva, consumida aos poucos. Ao longo de seus anos, apenas restabelecida, a mulher está novamente grávida, ela não pode contar com nenhum descanso. Todas as doenças que os filhos passam de um para o outro, os meses de caxumba, de coqueluche, as noites de vigília para cuidar dos acessos de tosse... Quem de nós não tem em sua memória estas noites de febre nas quais olhávamos no teto a auréola de luz da lamparina, na qual uma mão levantava nossos cabelos e repousava sobre nossa testa queimando; uma colherinha tinha contra a xícara. No meio do ardor da febre, sentíamos-nos maravilhosamente defendidos, protegidos, salvos. Mas aquela que nos cuidava dava sua vida a cada instante. Nas famílias numerosas, quantas mulheres jovens vimos morrerem trabalhando!</p>
<p>Sans doute avons-nous connu beaucoup d'autres familles où il n'y</p>	<p>Provavelmente, conhecemos muitas outras famílias que tiveram apenas um</p>

<p>avait qu'un seul enfant. La mère en était-elle beaucoup plus libre? Elle retombait sous le pouvoir d'un seul, et qui souvent faisait sentir plus durement sa puissance que n'avait pu le faire le mari. Jusqu'où peut s'étendre, dans ces maisons de province, la tyrannie du fils unique, il est impossible de l'imaginer si on le l'a pas vu. Je [177] me souviens de celui qui ne consentait à manger sa soupe que sur le toit du parc à cochons; un autre, le jour de la fête du village, exigeait que l'on dévissât l'un des chevaux de bois et qu'on l'apportât dans sa chambre. Je me rappelle ce petit garçon malade qui, tout le temps que dura sa maladie, obligeait sa bonne ou sa mère à demeurer au lit à côté de lui. Elles n'avaient le droit de se lever que pendant son sommeil.</p>	<p>filho. A mãe era muito mais livre? Ela recaía sob o poder de um só, o qual, frequentemente, fazia-a sentir mais duramente a força que o marido podia fazê-la sentir. Até que ponto pode se estender, nessas casas da província, a tirania do filho único, é algo impossível de imaginar se não o presenciamos. Lembro-me daquele que não aceitava tomar sua sopa caso não fosse sobre o teto do chiqueiro de porcos; outro, no dia da festa do vilarejo, exigia que desparafusassem um dos cavalos de madeira e que o levassem até seu quarto. Recordo-me daquele garotinho doente que, durante todo o tempo que perdurou sua doença, obrigava sua criada ou sua mãe a ficarem na cama ao seu lado. Elas não tinham o direito de se levantarem durante seu sono.</p>
<p>À mesure qu'il grandit, l'enfant-tyran devient lui-même peu à peu l'esclave de sa mère-esclave; il ne peut plus se passer de sa victime; il lui tourmente, mais il lui est asservi. C'est le drame commun en France, et en particulier dans le midi de la France, que j'ai raconté dans <i>Génitrix</i>.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>À medida que cresce, o filho-tirano torna-se pouco a pouco escravo de sua mãe-escrava; ele não pode mais se privar de sua vítima; ele a atormenta, porém lhe é subjugado. É o drama comum na França e, particularmente no sul da França, aquele que narrei em <i>Génitrix</i>.</p> <p style="text-align: center;">***</p>
<p>[178] Telle est la femme, possédée par cette terrible puissance d'attachement qui l'asservit à ce qu'elle aime, homme ou enfant, et à laquelle doit toujours penser l'éducateur. Cette puissance d'attachement, même en province où l'opinion est si forte et oppressive, le mari ni même les enfants n'arrivent pas toujours à fixer. Malheur à celles que l'amour entraîne loin du droit chemin! Même aujourd'hui, il ne faut pas qu'une femme aille bien loin pour qu'on dise qu'elle est une femme perdue. J'en sais qui se perdent parce qu'elles n'en peuvent plus d'entendre</p>	<p>Tal é a mulher, possuída por essa terrível ligação que a subjuga àquele que ela ama, homem ou filho, na qual o educador deve sempre pensar. Essa profunda ligação, mesmo na província onde a opinião é tão poderosa e opressiva, o marido nem mesmo os filhos não conseguem sempre estabelecer. Infortúnio àquelas que o amor arrebatava para longe do bom caminho. Mesmo nos dias de hoje, não é necessário que uma mulher vá muito longe para que digam que ela é uma mulher perdida. Sei de algumas que se perdem porque não podem mais ouvir calúnias a seu respeito: "Ao menos agora,</p>

<p>calomnier: « Au moins, maintenant, disent-elles, le mal qu'on dit de moi sera vrai. » Contre les brebis perdues, les [179] femmes se font avec acharnement les complices des hommes. Elles sont plus impitoyables qu'eux; elles ne souffrent pas qu'une de leurs sœurs échappe à la loi de l'homme, et c'est leur revanche de voir que la rebelle a quitté le joug du mariage et de la maternité, pour en subir un autre plus ignominieux: celui dont l'homme charge les épaules de celles qui servent à ses plaisirs.</p>	<p>dizem, o mal que falam de mim será verdade". Contra as ovelhas perdidas, as mulheres tornam-se com obstinação cúmplices dos homens. Elas são mais impiedosas do que eles; elas não sofrem quando uma de suas irmãs escapa à lei do homem: é sua desforra ver que a rebelde deixou o jugo do casamento e da maternidade para submeter-se a outro mais ignominioso: o da indiferença do homem para com aquelas que servem aos seus prazeres.</p>
<p>À celles-là, aussi, ne croit-on pas que l'éducateur doive penser? La déchéance officielle et réglementée d'une foule immense de créatures est une de ces horreurs auxquelles nous sommes si accoutumés que nous ne la voyons même plus. La réprobation temporelle - et considérée comme nécessaire à l'équilibre social - d'une foule immense de femmes, voilà un [180] beau sujet à méditer pour qui veut écrire un traité sur l'éducation des filles. Cet abîme ouvert sous le pas des jeunes filles, cet abîme dont les abords sont si charmants, ce trou immonde dont presque aucune n'est jamais remontée, il ne sert à rien de feindre de ne pas le voir, et nous devons tenir compte, dans nos conclusions, de la terrible puissance d'abaissement qui se trouve dans la femme.</p>	<p>Nessas mulheres, não se acredita que o educador deva pensar? A decadência oficial e regulamentada de uma imensa multidão de criaturas é um desses horrores aos quais estamos tão acostumados que sequer vemos. A reprovação temporal - considerada como necessária ao equilíbrio social - de uma imensa multidão de mulheres, eis aí um belo tema a ser meditado por quem quer escrever um tratado sobre a educação das moças. Esse abismo aberto sob os pés das moças, abismo cujos ingressos são tão fascinantes, esse buraco imundo do qual quase nenhuma jamais voltou a subir, de nada serve dissimular não o ver, e devemos levar em conta, em nossas conclusões, a terrível força de humilhação em que se encontra a mulher.</p>
<p>Quand j'interroge mes souvenirs de provincial, j'évoque telle jeune qui, soudain, disparaissait. - On ne peut plus la voir, disait-on. C'est une femme qu'on ne peut plus voir... Elle n'est plus reçue nulle part..., tout le monde lui tourne le dos... - Croyez-vous, disait quelqu'un, [181] qu'elle a eu le front de venir à moi, de m'adresser la parole!... J'entendais comme le bruit sourd</p>	<p>Quando examino minhas memórias de provinciano, evoco tal jovem moça que, repentinamente, desaparecia. - Não podemos mais vê-la, diziam. É uma mulher que não podemos mais ver... Ela não é mais recebida em lugar nenhum..., todo mundo vira-lhe as costas... - Acredite, dizia alguém, que ela teve a audácia de vir até a mim, de dirigir-me a palavra!...</p>

<p>d'une trappe qui se refermait sur cette destinée.</p>	<p>Eu escutava como o barulho surdo de um alçapão que voltava a se fechar sobre tal destino.</p>
<p>Il arrivait, il arrive encore chaque jour, que le pauvre être pris au piège s'affole, se porte à des extrémités terribles, et d'autant plus sûrement qu'elle fut, jusqu'à sa chute, ce qu'on appelle une honnête femme, qu'elle n'a pas l'expérience du mal, qu'elle ne sait pas, comme tant de créatures réellement corrompues, exploiter avec prudence ses passions.</p>	<p>Acontecia, acontece ainda a cada dia, que o pobre ser que caiu na armadilha angustia-se, presta-se a extremos terríveis, e por mais correta que seja, até sua queda, aquela que chamam "mulher honesta", que não teve experiência do mal, que não sabe, como tantas criaturas realmente corrompidas, explorar com prudência suas paixões.</p>
<p>Récemment, à la cour d'assises, j'en ai vu un exemple effroyable. Au banc des accusés, une bourgeoise stupéfaite de se trouver là, qui avait été pendant près de vingt années une épouse irréprochable. Parce qu'elle n'avait pas l'expérience du [182] mal, elle est tombée dans tous les traquenards tendus. Tout s'est retourné contre elle, et même ce qui aurait dû servir sa cause. Il ne lui a servi de rien d'avoir résisté longtemps à celui qui l'avait poursuivie, harcelée, qui l'avait arrachée à son foyer par de fausses promesses. Pendant tout le débat, personne ne s'est élevé contre son séducteur. Lui était resté dans les règles du jeu. Il est entendu, une fois pour toutes que les hommes ont le droit de chasse. Au gibier féminin de se garder. Hélas! Il arrive tous les jours que la bête aux abois soudain fasse front, devienne féroce, ou bien se rue sournoisement contre le chasseur désarmé et endormi.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>Recentemente, no tribunal do júri, vi um exemplo espantoso. No banco dos réus, uma burguesa estupefata de encontrar-se ali, que havia sido durante quase vinte anos uma esposa irrepreensível. Por que não tinha a experiência do mal, caiu em todas as duras armadilhas. Tudo se virou contra ela, até mesmo quem deveria ter sustentado sua causa. Não lhe serviu de nada ter resistido tanto tempo àquele que a tinha perseguido, importunado-a, que a havia arrancado de seu lar através de falsas promessas. Durante todo o debate, ninguém se levantou contra seu sedutor. Ele havia mantido as regras do jogo. Fica entendido, de uma vez por todas, que os homens têm o direito à caça. A caça feminina, o direito de preservar-se. Ai de mim! Acontece, todos os dias, que a besta afronta com seus latidos, torna-se feroz ou, melhor dizendo, precipita-se dissimuladamente contra o caçador desarmado e adormecido.</p> <p style="text-align: center;">***</p>
<p>[183] Ce sont là des exceptions, dira-t-on, et qui ne doivent pas retenir l'éducateur. Il suffit de lire les journaux pour s'assurer du contraire. Mais les drames qui n'éclatent pas, qu'on ne connaît pas, sont plus nombreux encore. Dieu sait tout ce qui est</p>	<p>Estas são as exceções, dir-se-á, e elas não devem deter o educador. Basta ler os jornais para assegurar-se do contrário. Mas, os dramas que não são manifestos, que não são conhecidos, são mais numerosos ainda. Deus sabe tudo o que está enterrado no segredo das famílias.</p>

<p>enseveli dans le secret des familles. Ma Thérèse Desqueyroux a d'innombrables sœurs.</p>	<p>Minha Thérèse Desqueyroux tem inúmeras irmãs.</p>
<p>Sans doute, existe-t-il nombre de femmes dont la vie, bien que très agitée, et même très scandaleuse, n'offre rien de tragique. Mais je crois que, sauf exception, c'est là un privilège du monde et dont les femmes de la bourgeoisie moyenne et de la province auraient tort de se réclamer. Mener la vie la plus libre, et [184] même la plus corrompue, tout en gardant sa place dans la société, c'est là un art difficile, un art olympien qu'ont pratiqué à toutes les époques les femmes de premier plan et parmi les plus glorieuses, mais qui est rarement à la portée des simples mortelles.</p>	<p>Provavelmente, existe uma quantidade numerosa de mulheres cuja vida, ainda que muito agitada, e até mesmo escandalosa, não oferece nada de trágico. Entretanto, acredito que, salvo exceção, isto é um privilégio do mundo e ao qual mulheres da burguesia média e da província não teriam razão de invocar em seu favor. Levar a vida mais livre, e até mesmo a mais corrompida, mantendo seu lugar na sociedade, é uma arte difícil, uma nobre arte que praticaram, em todas as épocas, as mulheres notáveis e entre as mais gloriosas, mas que raramente está ao alcance das simples mortais.</p>
<p>Poursuivant mon enquête à travers mes plus lointains souvenirs, j'interroge d'autres visages de femmes, qui, elles aussi, subissaient la loi de l'homme; mais, si j'ose dire, elles la subissaient négativement; toutes celles dont l'homme s'écarte, qu'elles soient disgraciées ou qu'elles soient pauvres, ou pour l'une de ces mystérieuses raisons de famille que la raison ne connaît pas. Tout le monde jugeait cela naturel; elles étaient hors du jeu; on les mettait hors du jeu d'office.</p>	<p>Seguindo a investigação através de minhas recordações mais remotas, analiso outras faces de mulheres que também obedeciam à lei do homem; mas, ousado dizer, obedeciam-na negativamente; todas aquelas das quais o homem se afasta, sejam repudiadas ou sejam pobres, ou por uma dessas misteriosas razões de família que a razão desconhece. Todo mundo julgava isso natural; elas estavam fora do jogo; colocavam-nas fora do jogo do ofício.</p>
<p>[185] Ce qui est étrange, c'est que celles à qui je songe, ces vieilles filles de mon enfance, dont on ne parlait guère que pour en sourire, plusieurs d'entre elles ne m'apparaissaient pas avec un visage tragique ni désespéré; tristes, sans doute, mais comme baignées d'une lumière qui venait du plus profond d'elles-mêmes. Je pense à celle qui vivait dans un hameau perdu, au bord d'un champ de millade; elle soignait les malades, faisait le catéchisme, coiffait et habillait les mariées, veillait les morts et les ensevelissait.</p>	<p>O estranho é que, dentre aquelas nas quais penso (essas solteironas de minha infância das quais não se falava a não ser para rir delas), muitas não me pareciam ter um semblante trágico nem desesperado; tristes, provavelmente, mas como que banhadas de uma luz que vinha de seu âmago. Penso naquela que vivia em um lugarejo perdido, à beira de um campo de sorgo; ela cuidava dos doentes, dava aulas de catecismo, penteava e vestia as noivas, velava os mortos e os enterrava.</p>

<p>Combien j'en ai connu, de ces humbles filles, auxquelles nul ne pensait jamais que lorsqu'on avait besoin de leurs services! J'ai passé chez l'une d'elles de calmes journées de vacances, dans un salon un peu humide. Sur le canapé de reps rouge, [186] je feuilletais <i>Les Veillées des Chaumières</i>; je lisais <i>Les Pieds d'Argile</i> et <i>Armelle Trahec</i>, de Zénaïde Fleuriot. J'avais obscurément conscience d'une paix qui émanait de ces êtres que leur délaissement semblait enrichir. Elles n'avaient pas une minute à elles. Bien que l'on répétait, dans la famille: « Quelle pauvre vie inutile! » on venait à chaque instant les déranger. Il y a avait toujours quelque chose qu'elles seules pouvaient faire.</p>	<p>Quantas conheci, dessas humildes celibatárias, nas quais ninguém nunca pensava a não ser quando se tinha necessidade de seus serviços. Passei na casa de uma delas calmos dias de férias, em uma sala de estar um pouco úmida. Sobre o sofá de reps vermelho, eu folheava <i>Les Veillées des Chaumières</i>, lia <i>Les Pieds d'Argile</i> e <i>Armelle Trahec</i>, de Zénaïde Fleuriot. Inexplicavelmente, eu tinha consciência de uma paz que emanava destes seres que o abandono parecia enriquecer. Elas não tinham um minuto para elas mesmas. Ainda que se repetisse na família: "Que pobre vida inútil!", vinham a cada instante importuná-las. Havia sempre alguma coisa que somente elas podiam fazer.</p>
<p>Tous les enfants les aimaient. Moi, du moins, je les aimais. C'étaient, entre toutes les grandes personnes, celles qui ne semblaient pas habiter un monde différent. Sans doute, avaient-elles profité du silence qui régnait dans leur vie, pour écouter une voix qu'il est bien difficile d'entendre dans le tumulte et dans l'agitation du monde. Elles avaient profité de leur soli[187]tude et de leur abandon pour découvrir un secret que le monde ne connaît plus. Elles avaient perdu leur vie, autant qu'on peut la perdre, et, l'ayant perdue, elles l'avaient sauvée. Je pense que l'éducateur doit se souvenir de ce qu'il a appris, lorsqu'il était enfant, de ces humbles filles, aujourd'hui endormies.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>Todas as crianças as amavam. Eu, ao menos, as amava. Eram, entre todos os adultos, aquelas que não pareciam viver em outro mundo. Provavelmente, elas tinham aproveitado o silêncio que reinava em suas vidas para escutar uma voz que é bem difícil de ouvir em meio ao tumulto e à agitação do mundo. Elas se aproveitavam de sua solidão e de seu abandono para descobrir um segredo que o mundo não conhece mais. Elas perdiam sua vida, tanto quanto se pode perdê-la e, tendo-a perdido, elas a tinham salvo. Penso que o educador deve se lembrar daquilo que aprendeu, quando criança, sobre estas humildes celibatárias hoje adormecidas.</p> <p style="text-align: center;">***</p>
<p>Tout cela, objecte-t-on, c'est le passé, un passé aboli. Depuis, la femme a secoué ses chaînes, la voilà l'égale de l'homme, son émule, sinon rivale, dans presque tous les domaines. En cherchant des principes pour</p>	<p>Tudo isto, objecta-se, é o passado, um passado extinto. Desde então, a mulher livrou-se de suas correntes, é a igual do homem, sua concorrente, senão rival, em quase todos os domínios. Buscando princípios para a educação das moças nas</p>

<p>l'éducation des filles dans les souvenirs que j'évoque, je risque de m'ar[188]rêter à un système désuet qui n'aura guère chance de convenir aux femmes d'aujourd'hui. Me voilà donc obligé de faire un aveu que j'ai reculé le plus possible parce que je sens qu'il va me rendre un peu ridicule et terriblement vieux jeu. Enfin, je prends mon courage à deux mains pour faire cette déclaration de principe: je ne crois pas aux conquêtes du féminisme. Qu'on ne me comprenne bien, je ne nie pas les grands changements qui sont survenus dans la condition des femmes; mais, ce que je nie, c'est que ce soient des conquêtes. À moins que l'on ne puisse dire qu'il y a des conquêtes forcées. Presque tout ce que la femme d'aujourd'hui a soi-disant obtenu elle y a été amenée de force par les circonstances. La profonde loi de son être, qui a fixé sa condition pendant des millénaires, demeure la même. Ce qui est sur[189]venu de nouveau depuis la guerre, - est-ce utile de répéter une énumération qui a été refaite cent fois? - c'est la disproportion entre le nombre de femmes et celui des hommes; c'est la ruine de la classe moyenne qui ne permet plus aux parents de subvenir indéfiniment aux besoins des filles, etc.</p>	<p>recordações que evoco, corro o risco de limitar-me a um sistema antiquado que não terá a chance de convir às mulheres de hoje. Vejo-me, então, obrigado a fazer uma confissão da qual recuei o máximo possível, porque sinto que ela vai me tornar um pouco ridículo e terrivelmente ultrapassado. Finalmente, retomo minha coragem com ambas as mãos para fazer esta declaração de princípio: não acredito nas conquistas do feminismo. Que me compreendam bem: não nego as grandes mudanças que sobrevieram à condição das mulheres; mas nego que sejam conquistas. A não ser que se possa dizer que existem conquistas forçadas. Quase tudo que a mulher de hoje aparentemente obteve foi até ela conduzido pela força das circunstâncias. A profunda lei de seu ser, que fixou sua condição durante milênios, permanece a mesma. Isto que sobreveio novamente desde a guerra - é útil repetir uma recapitulação que foi refeita cem vezes? - é a desproporção entre o número de mulheres e o de homens; é a ruína da classe média que não permite aos pais subvencionar indefinidamente as necessidades das filhas, etc.</p>
<p>Oui, là est le grand changement. Il ne faut pas être très vieux pour se rappeler une époque, qui n'est pas très éloignée dans le temps, mais qui semble aujourd'hui dater de plusieurs siècles, où une bourgeoise qui travaillait était mal vue. On disait qu'elle se déclassait. Il existait des familles où un frère renonçait au mariage et ne pouvait fonder un foyer parce qu'il fallait subvenir aux besoins de ses sœurs: il importait à l'honneur de la famille [190] qu'elles pussent tenir leur rang, c'est-à-dire avoir une bonne, un salon et un jour de réception, qui étaient les</p>	<p>Sim, esta é a grande mudança. Não é necessário ser muito velho para lembrar-se de uma época - que não está tão distante no tempo, mas que parece, nos dias de hoje, datar de muitos séculos atrás - na qual uma burguesa que trabalhava era mal vista. Dizia-se que ela decaía de classe. Existiam famílias nas quais um irmão renunciava ao casamento e não podia formar uma família porque era necessário subsidiar as necessidades de suas irmãs: importava à honra da família que elas pudessem se comportar segundo as conveniências, ou seja, ter uma criada, um salão e um dia de recepção, que eram</p>

<p>trois privilèges essentiels de la bourgeoisie française d'avant la guerre.</p>	<p>os três privilégios da burguesia francesa do pré-guerra.</p>
<p>Depuis, la bonne, le salon et le jour de réception ont été balayés par la nécessité. Il s'agit de se tirer d'affaire coûte que coûte. Il faut manger, s'habiller, vivre. Ainsi, un immense contingent féminin a reflué sur toutes les professions. Mais quelle étrange conquête! Les femmes sont chassées par le malheur des temps de ce qui était la raison d'être de la plupart, tout leur espoir, tout leur désir: un foyer, un mari, des enfants. Et on appelle cela une victoire! Ce qui devient très vite pour la plupart des hommes, à peine la première jeunesse passée, l'essentiel de leur vie: l'argent, la réussite, reste pour la plupart [191] des femmes une dure nécessité, en attendant que l'amour les délivre. Quant à mener de front la vie professionnelle et la vie d'épouse et de mère, des créatures d'élite peuvent y réussir, et nous en connaissons plus d'une; mais la plupart s'y épuisent ou n'y réussissent qu'en sacrifiant l'essentiel et qu'en renonçant à ce pourquoi elles ont été créées et mises au monde: la maternité.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>Desde então, a criada, o salão e o dia de recepção foram varridos pela necessidade. Trata-se de se retirar dessa situação custe o que custar. É necessário comer, vestir-se, viver. Assim, um imenso contingente feminino refluiu sobre todas as profissões. Mas que conquista estranha! As mulheres são suprimidas, pelo infortúnio dos tempos, daquilo que era a razão de ser da maior parte delas, toda sua esperança, todo o seu desejo: um lar, um marido, filhos. E chama-se isto de vitória! Isto que se torna muito rápido para os homens – exatamente com a primeira juventude atravessada – o essencial de sua vida: o dinheiro, o êxito, resta para a maior parte das mulheres uma dura necessidade, esperando que o amor as liberte. Quanto a encarar a vida profissional e a vida de esposa e de mãe, mulheres da elite até podem obter êxito, e nós conhecemos mais de uma; mas a maioria delas se exaure ou o consegue apenas sacrificando o essencial e renunciando ao motivo pelo qual elas foram criadas e colocadas no mundo: a maternidade.</p> <p style="text-align: center;">***</p>
<p>La femme d'aujourd'hui, la femme affairée, et qui jette des bouts de cigarettes souillés de rouge, qui plaide, court les bureaux de rédaction, dissèque des cadavres, je nie que ce soit une conquête[192]rante. Autant qu'elle réussisse dans ces professions, elle n'y fait rien que faute de mieux, que faute de l'unique nécessaire dont elle est sevrée par une époque atroce.</p>	<p>A mulher de hoje, a mulher de negócios, aquela que atira pontas de cigarro sujas de batom, aquela que pleiteia, corre os escritórios da redação, disseca cadáveres, nego que esta seja uma conquistadora. Ainda que obtenha êxito em tais profissões, não faz nelas nada além do que faria na falta de algo melhor, na falta da única profissão necessária e da qual ela é privada por uma época atroz.</p>
<p>Car la question n'est pas de savoir si les femmes peuvent ou non exceller dans les divers domaines qui étaient jusqu'aujourd'hui réservés aux</p>	<p>Pois a questão não é saber se as mulheres podem ou não se destacar nos diversos domínios que eram até hoje reservados aos homens. No que me diz</p>

<p>hommes. Pour mon compte, j'admets fort bien que le talent ni le génie ne soient le privilège du sexe fort; ce qui est surabondamment prouvé pour la poésie, pour le roman et pour les arts plastiques, le sera peut-être un jour dans les sciences. Qu'il y ait, et qu'il doive y avoir chaque jour en plus grand nombre des femmes remarquables dans toutes les branches de l'activité humaine, pour moi cela ne fait pas question.</p>	<p>respeito, admito tranquilamente que nem o talento nem a aptidão são privilégios do sexo forte; o que é demasiadamente provado em relação à poesia, ao romance e às artes plásticas, sê-lo-á talvez um dia em relação às ciências. Que haja, e que deva haver, a cada dia um maior número de mulheres notáveis em todos os ramos da atividade humana, não há sombra de dúvida.</p>
<p>[193] Mais ce n'est pas d'une élite qu'il s'agit ici: considérons la femme moyenne, celle, par exemple, qui passe son bachot, sa licence, et dont les garçons ne laissent pas d'être jaloux. Il restera toujours ceci qu'à intelligence égale n'aborde la culture que faute de pouvoir suivre sa vocation naturelle. Elle me semble avoir moins de chance que son camarade masculin de s'y adonner avec désintéressement et de l'aimer pour elle-même.</p>	<p>Mas não é de uma elite que se trata aqui: consideremos a mulher média, aquela que, por exemplo, termina seu bacharelado, sua licenciatura, aquela das quais os rapazes não deixam de ter inveja. Subsistirá sempre que inteligência igual não se lança na educação senão por falta de poder seguir sua vocação natural. Parece-me que ela tem menos chance do que seu camarada masculino de se dedicar à sua vocação natural com desinteresse e de amá-la por ela mesma.</p>
<p>Sans doute, au départ, la culture n'est-elle qu'un moyen pour tous les étudiants de l'un et l'autre sexe. Mais, pour les meilleurs, pour les plus doués parmi les garçons, elle a chance de devenir peu à peu une fin. Ils s'y donnent en dehors de toute question de réussite; elle constitue le seul climat où ils puissent vivre; la vie intellectuelle, la vie spirituelle tend à [194] devenir pour eux la vie véritable et l'unique réalité.</p>	<p>Provavelmente, a princípio, a educação não é senão um meio para todos os estudantes de um sexo ou de outro. Entretanto, para os melhores, para os mais dotados entre os rapazes, ela tem chance de se tornar pouco a pouco um objetivo. Eles se entregam a ela sem levar em conta qualquer questão de êxito; ela constitui o único clima no qual eles podem viver; a vida intelectual, a vida espiritual tem tendência a tornar-se para eles a vida verdadeira e a única realidade.</p>
<p>Chez une jeune fille également douée, la vie de l'esprit ne s'impose pas avec la même force. Elle s'y adonne faute de mieux; Il y a toujours une autre chose pour laquelle elle était faite, non inférieure certes, mais d'un autre ordre: ce que Pascal a appelé l'ordre de la charité, celui qui vaut infiniment plus que tous les corps ensemble et que tous les esprits ensemble. Il y a quelque chose d'infiniment plus beau que de dépasser les hommes dans tous les</p>	<p>Para uma moça igualmente dotada, a vida cultural não se impõe com a mesma força; ela a esta se dedica por falta de algo melhor. Há sempre outra coisa para a qual ela foi feita, com certeza não inferior, mas de outra ordem: aquilo que Pascal chamou "ordem da caridade", aquilo que vale infinitamente mais do que todos os corpos juntos e do que todos os espíritos juntos. Existe algo infinitamente mais bonito do que superar os homens em todos os domínios: é gerar homens,</p>

<p>domaines: c'est de créer des hommes, de les porter, de les nourrir, de les élever au sens profond du mot, et, après les avoir enfantés à la vie de la chair, de les enfanter à la vie de l'esprit.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>conduzi-los, alimentá-los, criá-los no sentido profundo da palavra e, depois de tê-los preparado para a vida da carne, prepará-los para a vida do espírito.</p> <p style="text-align: center;">***</p>
<p>[195] Si, pendant des siècles, la femme a subi la dure condition dont j'ai fait une peinture peut-être trop noire, c'est que, sans doute, c'était sa loi de préférer à tout l'attente anxieuse, la douleur, la mise au monde dans les larmes d'un petit enfant; qu'elle préférerait à tout de lui donner sa vie chaque jour jusqu'à ce qu'il fût devenu un homme et encore au delà, car nos mères nous portent jusqu'à leur mort, et, quand elles nous ont quittés, à quelque âge que nous soyons, nous avons la sensation atroce de marcher seuls pour la première fois.</p>	<p>Se, durante séculos, a mulher suportou a dura condição da qual fiz uma pintura talvez demasiado obscura, é porque, provavelmente, era sua lei preferir a espera ansiosa, a dor, dar a luz entre lágrimas a uma criancinha; porque ela preferia, a tudo, dar-lhe sua vida a cada dia até que ele se tornasse um homem e até além disso, pois nossas mães carregam-nos até a sua morte e, quando nos deixam, não importa a idade que tenhamos, trazemos conosco a sensação atroz de caminharmos sós pela primeira vez.</p>
<p>Aussi belle que puisse être la carrière d'une femme, il y aura toujours à la base [196] une erreur, un manque. Mettons à part l'enseignement et, sans distinction de religion et de caste, tout ce qui ressemble à une maternité spirituelle. Mettons à part l'état religieux, où une jeune fille renonce à la maternité selon la chair, pour une maternité spirituelle; où elle se fait la mère des enfants des autres, et de ces grands enfants malheureux que sont les malades; où elle substitue aux angoisses de la mère de famille une immolation plus désintéressée, et dont le monde moderne ignore la valeur infinie. Mais, dans toute autre profession, aussi glorieusement que la femme occupe sa place, ce ne sera jamais tout à fait sa place. Il y aura toujours un moment où elle aura l'air d'être ailleurs que là où elle devrait être. Il n'y a pas d'uniforme possible pour les femmes: la toge ne leur va pas</p>	<p>Tão bela quanto possa ser a carreira de uma mulher, haverá sempre um erro na sua base, uma deficiência. Coloquemos à parte o ensino e, sem distinção de religião e de casta, tudo aquilo que se assemelha a uma maternidade espiritual. Coloquemos à parte a condição religiosa, na qual uma moça renuncia à maternidade carnal por uma maternidade espiritual, na qual ela se torna mãe dos filhos dos outros e dos adultos infelizes que estão doentes; na qual ela substitui as angústias da mãe de família por um sacrifício mais desinteressado e do qual o mundo moderno ignora o valor infinito. Mas, em qualquer outra profissão, por mais gloriosamente que ela ocupe o seu lugar, este não será jamais de fato o seu lugar. Haverá sempre um momento no qual ela dará a impressão de estar alhures de onde deveria estar. Não há uniforme possível para as mulheres: a toga não lhe cai bem assim como não lhe cairia a roupa de acadêmico ou a veste militar. Além das roupas de caridade, além da blusa de</p>

<p>plus que ne leur irait [197] l'habit vert ou la tenue militaire. En dehors des vêtements de charité, en dehors de la blouse d'infirmière ou des saints habits des servantes de Dieu et des pauvres, la femme, sous un vêtement officiel, aura toujours l'air déguisée. Ça ne lui va pas, ça ne lui ira jamais.</p>	<p>enfermeira ou dos santos hábitos das servas de Deus e dos pobres, a mulher, portando uma roupa oficial, terá sempre o aspecto de fantasiada. Isto não lhe cai bem, nunca lhe cairá bem.</p>
<p>N'empêche que les nécessités de la vie moderne la condamneront de plus en plus à ces déguisements. De gré ou de force, il faut que la femme d'aujourd'hui se prépare à tenir une place qui ne lui était pas destinée. Mais, je le répète, le plus redoutable pour elles, c'est cette opinion qu'on leur inculque, cet article de foi, que la nécessité où elles se trouvent est une victoire remportée sur le sexe fort. Tout se passe comme si, dans une nuit du 4 août, les privilèges des mâles avaient été abolis [198] et que les femmes eussent conquis le droit d'être considérées comme des hommes.</p>	<p>No entanto, as necessidades da vida moderna irão lhe condenar cada vez mais a estes disfarces. Voluntariamente ou não, é necessário que a mulher de hoje se prepare para ocupar um lugar que não lhe foi destinado. Mas, repito, o mais temível para elas é essa opinião, que lhes é inculcada, esse artigo de fé, de que a necessidade na qual elas se encontram é uma vitória obtida sobre o sexo forte. Tudo se passa como se, em uma noite de quatro de agosto¹, os privilégios dos homens tivessem sido abolidos e as mulheres tivessem conquistado o direito de serem consideradas homens.</p> <p>¹ A noite de 4 de agosto de 1789 constituiu um evento fundamental da Revolução Francesa. Nessa noite, os membros da Assembléia Nacional Constituinte colocaram fim aos direitos feudais (N.T).</p>
<p>Les hommes les ont prises terriblement au mot. Elles connaissent aujourd'hui les délices de l'égalité. Il est entendu qu'il n'y a plus de faiblesse dans la femme, plus même, grâce aux sports, de faiblesse physique. Elle a maintenant le privilège de demeurer debout dans les voitures publiques; on peut lui souffler la fumée d'un cigare dans la figure, lui demander de danser d'un clin d'œil et d'un mouvement d'épaules. Mais, surtout, on peut l'attaquer de front, même si elle est une jeune fille; on suppose qu'elle a de la défense; elle est libre d'accepter ou de refuser; elle sait ce qu'elle a à faire; aucun des deux partenaires n'engage plus que l'autre. Que l'éducateur pense</p>	<p>Os homens os tomaram terrivelmente ao pé da letra. Elas conhecem hoje as delícias da igualdade. Fica entendido que não há mais fraqueza na mulher, nem mesmo fraqueza física, graças aos esportes. Ela possui agora o privilégio de ficar em pé nos transportes públicos; pode-se soprar a fumaça de um cigarro em seu rosto, pedir-lhe para dançar em um piscar de olhos ou em um movimento de ombros. Mas, sobretudo, pode-se atacá-la de frente, mesmo que ela seja uma jovem moça; supõe-se que ela se defende; ela é livre para aceitar ou para recusar; ela sabe o que tem que fazer; nenhum dos dois parceiros incita mais do que o outro. Que o educador pense bem nisto: estas crianças, estas moças, são destinadas a</p>

<p>bien à cela: [199] ces enfants, ces petites filles, sont destinées à vivre dans un monde où, si elles ont le malheur de ne pas trouver un époux qui les protège et qui les garde, leur faiblesse ne les défendra plus; un monde où l'égalité des chiens et des biches a été proclamée.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>viver em um mundo no qual, se elas têm a infelicidade de não encontrar um esposo que as protejam e que as preservem, sua fraqueza não as defenderá mais; um mundo no qual a igualdade entre cães e corças foi proclamada.</p> <p style="text-align: center;">***</p>
<p>Seront-elles défendues par leur travail? Trouveront-elles leur sauvegarde sinon dans l'activité des affaires, du moins dans celle de l'esprit? Ici, nous nous heurtons de nouveau à la loi que j'énonçais tout à l'heure: il se trouve que ce qui leur importe, avant tout, c'est justement ce qui demeure en dehors de leurs occupations, de leur métier. Alors que presque tous les [200] hommes mettent l'accent dans leur vie, sur l'argent, sur le pouvoir et, les meilleurs, sur la création artistique, sur la méditation, toutes choses qui passent de loin, à leurs yeux, les questions de sentiment, ces questions-là sont les seules qui paraissent importantes à un grand nombre de femmes: l'accessoire pour les uns demeure l'essentiel pour les autres. D'où ces malentendus tragiques dont nous voyons quotidiennement l'épilogue aux faits divers. Dans ce que l'homme prend pour une passade sans lendemain, la femme engage toute sa vie, et, dans sa stupeur, dans son désespoir d'avoir été dupe, elle assassine. Et ce qu'il y a de grave, c'est que l'âge, le plus souvent, durcit le cœur de l'homme, tandis que la plupart des femmes, même vieilles, demeurent des adolescentes toujours menacées. Cet être au visage d'enfant, [201] comme l'appelle quelque part Claudel, a aussi un cœur incapable de vieillir.</p>	<p>Estarão garantidas pelo seu trabalho? Encontrarão sua salvaguarda senão em sua atividade de negócios, ao menos naquela do espírito? Aqui, deparamo-nos novamente com a lei que eu enunciava há pouco: acontece que aquilo que lhes importa, antes de tudo, é exatamente aquilo que fica fora de suas ocupações, de sua profissão. Enquanto quase todos os homens dão importância em suas vidas ao dinheiro, ao poder e, os melhores entre eles, à criação artística, à meditação, todas questões que passam longe, a seus olhos, das questões sentimentais; estas questões são as únicas que parecem importar a um grande número de mulheres: o que é acessório para uns permanece essencial para os outros. Daí esses mal-entendidos trágicos dos quais vemos cotidianamente o epílogo nas colunas de <i>fait divers</i>. Naquilo que o homem toma por uma aventura amorosa sem futuro, a mulher engaja toda a sua vida e, em seu estupor, em seu desespero de ter sido enganada, ela assassina. O que há de grave é que a idade, frequentemente, endurece o coração do homem, enquanto a maior parte das mulheres, mesmo envelhecidas, permanece como adolescentes ainda ameaçadas. Este ser com rosto de criança, como Claudel a chama em algum lugar, tem também um coração incapaz de envelhecer.</p>
<p>Sans doute, j'insiste sur des exceptions et j'accorderai que, parmi</p>	<p>Provavelmente, insisto nas exceções e reconhecerei que, entre as mulheres de</p>

<p>les femmes d'aujourd'hui, beaucoup savent allier les vertus familiales aux exigences de la vie moderne. Au fond, le problème de l'éducation des filles se ramène à cet équilibre qu'il s'agit d'obtenir: qu'elles soient des femmes et des mères dignes de toutes celles dont nous sommes issus, mais qu'elles détiennent en plus des vertus de force, d'intelligence et d'adresse qui leur permettent, le cas échéant, de se faire leur place au soleil.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>hoje, muitas sabem aliar as virtudes familiares às exigências da vida moderna. No fundo, o problema da educação das moças advém deste equilíbrio que se trata de obter: que elas sejam mulheres e mães dignas de todas aquelas das quais nascemos, mas que elas detenham, além disso, virtudes de força, de inteligência e de destreza que lhes permitam, eventualmente, conseguir seu lugar ao sol.</p> <p style="text-align: center;">***</p>
<p>Découvrirai-je le fond de ma pensée? Tout ce que je viens d'écrire jusqu'ici me [202] paraît à la fois vrai et faux, car on est toujours sûr de se tromper à demi et d'avoir à demi raison lorsqu'on parle de la femme. La femme n'existe pas, mais les femmes. Chaque enfant qu'il s'agit d'élever pose un problème unique à résoudre, et c'est pourquoi tout système est mauvais par cela seulement qu'il est un système et qu'il prétend avoir une valeur universelle. Rien n'est plus faux que de croire qu'un enfant est un terrain vierge où il nous sera loisible d'édifier ce qui nous plaira. Il n'est pas non plus une cire molle qui recevra docilement notre empreinte. Un enfant naissant est déjà terriblement vieux, déjà chargé de tendances, d'inclinations. Quant à se fier à la nature de l'enfant, à laisser faire la nature, il n'y faut pas songer: c'est le privilège des animaux de naître avec un réglage naturel: [203] l'instinct, qui leur permet de subsister et de vivre. Le privilège de l'homme, c'est l'exercice de l'intelligence, de la raison qui doit dominer, régler les tendances obscures et contraires dont il est pétri. Pour élever l'enfant, nous n'avons pas le choix des matériaux; nous ne pouvons, et dans une mesure très relative, qu'en tirer le moins mauvais parti possible.</p>	<p>Descobrirei a base do meu pensamento? Tudo o que escrevi até aqui me parece ao mesmo tempo verdadeiro e falso, pois estamos sempre certos de nos enganarmos em parte e de termos meia razão quando falamos da mulher. A mulher não existe, mas sim as mulheres. Cada criança que se deve educar coloca um problema único a resolver, e é por isso que todo sistema é ruim: pela simples razão de ser um sistema e de pretender possuir um valor universal. Nada é mais falso do que crer que uma criança é um terreno limpo no qual nos será permitido edificar aquilo que nos agrada. Não é também uma cera mole que receberá docilmente nossa marca. Uma criança que nasce é já terrivelmente velha, carregada de tendências e de inclinações. Quanto a fiar-se na natureza da criança, a deixar a natureza encarregar-se, não há o que pensar: é o privilégio dos animais nascerem com uma regulação natural: o instinto que lhes permite subsistir e viver. O privilégio do homem é o exercício da inteligência, da razão que deve dominar e regular as tendências obscuras e contrárias pelas quais ele é moldado. Para educar a criança, não temos a escolha dos materiais; não podemos senão - e em uma medida muito relativa - tirar o melhor proveito possível.</p>

<p>Certes, ce ne serait pas trop que de consacrer à un seul enfant toute sa vie; mais, justement, les enfants nous viennent lorsque nous sommes dans la force de l'âge et lorsque les nécessités de notre existence nous emportent. Ils sont, dans nos jeunes vies dévorées de soucis, d'ambitions, d'aspirations, ce qui nous occupe le moins, ce dont nous nous débarrassons, ce dont nous chargeons des personnes [204] étrangères. D'ailleurs, est-ce un mal? Qui oserait l'affirmer? Le père de Blaise Pascal renonça à tout pour ne donner ses soins qu'à son merveilleux fils. Mais, ébloui par cette extraordinaire génie, tout occupé à lui fournir chaque jour sa ration de grec, de latin, de mathématiques et de philosophie, il en oublia le frêle corps qui était lié à ce prodigieux esprit; et nous savons, par Mme Périer, le terrible retentissement d'un tel régime sur la santé de Blaise, laquelle en fut irréparablement détruite.</p>	<p>Certamente, isto não seria muito além do que consagrar a uma só criança toda a sua vida; mas, convenientemente, as crianças nos vêm quando estamos na força da idade e quando as necessidades de nossa existência nos arrebatam. Elas são - em nossas vidas consumidas de inquietações, de ambições e de aspirações - aquilo que nos ocupa menos, aquilo do que nos livramos, aquilo do que encarregamos pessoas estranhas. Aliás, isto é um mal? Quem ousaria afirmá-lo? O pai de Blaise Pascal renunciou a tudo para dedicar-se somente aos cuidados de seu maravilhoso filho. No entanto, ofuscado por esse extraordinário talento, ocupado em fornecer-lhe a cada dia sua dose de grego, latim, matemática e filosofia, ele se esqueceu do corpo frágil que era ligado a esse prodigioso espírito; e sabemos, através da senhora Périer, a terrível consequência de tal regime sobre a saúde de Blaise, a qual fora irreparavelmente destruída.</p>
<p>À vrai dire, filles ou garçons, ce ne sont pas les préceptes que nous leur donnons qui risquent d'impressionner beaucoup nos enfants. Ce qui compte, ce n'est pas ce que nous leur disons de temps en temps et avec solennité, mais c'est ce que nous faisons. Nous élevons nos enfants sans le [205] savoir et en vivant. Nous avons dans nos maisons ces appareils enregistreurs qui ne laissent rien perdre. Ce qu'ils retiennent de l'ensemble de notre vie, c'est cela qui a le plus de pouvoir sur eux. Nos velléités de système, de programme comptent pour bien peu, à côté de la puissance de l'exemple.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>Para dizer a verdade, moças ou rapazes, não são os nossos preceitos que correm o risco de impressionar muito nossos filhos. O que conta não é o que lhes dizemos de vez em quando com solenidade, mas o que fazemos. Educamos nossos filhos sem saber e vivendo. Temos em nossas casas essas máquinas registradoras que não deixam nada se perder. O que eles retêm do conjunto de nossa vida é o que exerce maior poder sobre eles. Nossas veleidades de sistema e de resolução contam pouco em relação à pujança do exemplo.</p> <p style="text-align: center;">***</p>
<p>Étant donné que la plupart des parents ne sont pas des saints, comme</p>	<p>Dado que a maior parte dos pais não tem nada de santa, compreende-se a</p>

<p>on comprend cette tendance des Anglais à écarter les enfants de plus possible de leur vie privée, à se cacher de ces témoins gênants qui ne sont pas des témoins passifs, mais qui s'adaptent, qui prennent de nous tout ce qui leur convient.</p>	<p>tendência dos ingleses a afastarem os filhos o máximo possível de sua vida privada, a se esconderem dessas gigantes testemunhas que não são testemunhas passivas, mas sim testemunhas que se adaptam e que se apropriam de tudo o que lhes convêm.</p>
<p>C'est vrai qu'il est bien inutile, pour la [206] plupart d'entre nous, de s'interroger sur les inconvénients ou les avantages du système anglais qui, pour être appliqué, exige une grande maison, des précepteurs et un nombreux domestique, dont l'influence, d'ailleurs, a des chances d'être encore plus redoutable que la nôtre. Benjamin Constant, par exemple, apprit d'un de ses précepteurs la passion du jeu qui fut le malheur de sa vie. Mais il est très dangereux aussi que la vie des parents et des enfants soit aussi mêlée que nous la voyons chez nous. Il nous jugent, nous observent quand nous nous surveillons le moins; ils connaissent nos humeurs, assistent parfois à des scènes révélatrices. Ces petits êtres, déjà chargés de tant d'hérités, font en quelque sorte le « plein », en se pénétrant, à la lettre, de nos actes et de nos paroles.</p>	<p>É verdade que é muito inútil, para a maior parte de nós, se interrogar sobre os inconvenientes ou as vantagens do sistema inglês que, para ser aplicado, exige uma casa grande, preceptores e um numeroso grupo de domésticos, cuja influência, aliás, tem chances de ser ainda mais temível do que a nossa. Benjamin Constant, por exemplo, adquiriu de um de seus preceptores a paixão pelo jogo, que foi a desgraça de sua vida. É muito nocivo também que a vida dos pais e dos filhos seja tão cruzada como as vemos em nossas casas. Eles nos julgam, nos observam quando nos vigiamos menos; eles conhecem nossos humores e assistem, às vezes, a cenas reveladoras. Esses pequenos seres, tão carregados de hereditariedade, de alguma forma se tornam "plenos", penetrando-se, ao pé da letra, em nossos atos e em nossas palavras.</p>
<p>Aussi bien, nous pourrions discuter sur [207] tel ou tel système d'éducation, mais, pratiquement, la plupart des parents éludent le problème. Nos enfants deviendront ce qu'ils pourront. L'essentiel, c'est d'abord qu'ils se portent bien: voilà le premier souci: « Tu es en nage, ne bois pas encore... Il me semble qu'il est un peu chaud: je vais prendre ta température... » Une des sensations de notre enfance à tous, c'est une main posée avec insistance sur notre front; ce sont deux doigts glissés dans le col, et tout ce qu'il fallait avaler à jeun, ou à l'heure des repas, parce que nos parents avaient l'idée fixe de nous fortifier, et qu'il y a toujours un fortifiant nouveau, qui, du moins pendant quelques mois, fortifie</p>	<p>Aliás, podemos discutir sobre este ou aquele sistema de educação, mas, praticamente, a maior parte dos pais se subtrai ao problema. Nossos filhos tornar-se-ão aquilo que puderem. O essencial é, primeiramente, que eles se sintam bem: eis o primeiro cuidado: "Estás nadando em suor, não beba ainda... Parece-me que está um pouco quente: vou tirar tua temperatura". Uma das sensações de nossa infância é uma mão mantida com insistência sobre nossa testa; são dois dedos introduzidos na gola, e tudo o que era necessário engolir em jejum ou na hora das refeições, pois nossos pais tinham a ideia fixa de nos fortificar - e de que há sempre um novo fortificante que, ao menos durante alguns meses, fortifica mais do que todos os outros!</p>

plus que tous les autres!	
<p>D'abord, que les enfants se portent bien; ensuite, qu'ils soient bien élevés: « Tiens-toi droit: tu es bossu... N'essuie pas ton [208] assiette ... Tu ne sais pas te servir de ton couteau?... Ne te vautre pas comme ça... Les mains sur la table! Les mains... pas les coudes... À ton âge, tu ne sais pas encore peler un fruit?... Ne prends pas cet air stupide quand on te parle... » Oui, qu'ils soient bien élevés! Et le sens que nous donnons tous à cette expression « bien élevés » montre jusqu'où nous l'avons abaissée. Ce qui compte, c'est ce qui paraîtra d'eux à l'extérieur, c'est leur façade du côté du monde. Pourvu qu'ils ne trahissent rien, au dehors, de ce que le monde n'accepte pas, nous jugeons que tout est pour le mieux.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>Em primeiro lugar, que os filhos sintam-se bem; em seguida, que eles sejam bem educados: “Mantenha-te reto: estás corcunda... Não limpa teu prato... Não sabes usar tua faca?... Não fica largado dessa forma... Mãos sobre a mesa! As mãos... não os cotovelos... Na tua idade, não sabes ainda descascar uma fruta?... Não faça esse ar estúpido quando te falamos algo...”. Sim, que eles sejam bem educados! E o sentido que todos nós damos à expressão “bem educados” mostra até que ponto nós a rebaixamos. O que conta é aquilo que aparecerá deles ao exterior, é sua fachada para o mundo. Contanto que eles não traiam, exteriormente, nada disto que o mundo não aceita, julgamos que tudo vai muito bem.</p> <p style="text-align: center;">***</p>
<p>Les seuls éducateurs dignes de ce nom, mais combien y en a-t-il? Ce sont ceux [209] pour qui compte ce que Barrès appelait l'éducation de l'âme. Pour ceux-là, ce qui importe, dans cette jeune vie qui leur est confiée, ce n'est pas seulement la façade qui ouvre sur le monde, mais les dispositions intérieures, ce qui, dans une destinée, n'est connu que de la conscience et de Dieu.</p>	<p>Os únicos educadores dignos desse nome (mas quantos deles ainda existem?) são aqueles para quem conta aquilo que Barrès chamava “a educação da alma”. Para estes, o que importa, nesta jovem vida que lhes é confiada, é não somente a fachada que se abre ao mundo, mas as disposições interiores, aquilo que, em um destino, não é conhecido senão pela consciência e por Deus.</p>
<p>Et, ici, il n'y a pas à établir de différence entre garçons et filles. Aussi lourde que soit l'hérédité d'un enfant, aussi redoutable que soient les passions dont il apportait le germe en naissant, nous avons fait pour lui tout le possible si nous avons réussi à le persuader, selon la saison, qu'une seule chose compte en ce monde: c'est de se perfectionner, c'est le perfectionnement intérieur. Introduire dans une jeune âme cette idée que cela seul importe</p>	<p>E, aqui, não há diferença a estabelecer entre rapazes e moças. Tão pesada quanto seja a hereditariedade de uma criança, tão temíveis quanto sejam as paixões que trazia o embrião vindo ao mundo, fizemos por ele tudo quanto possível se obtivemos êxito em persuadi-lo, de acordo com a idade, que uma só coisa importa neste mundo: é aperfeiçoar-se, é o aperfeiçoamento interior. Introduzir em uma jovem alma essa ideia de que somente o que importa é viver bem, e não</p>

<p>[210] qui est de bien vivre, non pas seulement aux yeux des autres, mais à ses propres yeux et devant ce regard intérieur qui voit l'envers de nos actes et qui connaît nos plus secrètes pensées.</p>	<p>somente aos olhos do outro, mas sob seus próprios olhos e diante desse olhar interior que vê o avesso de nossos atos e que conhece nossos mais secretos pensamentos.</p>
<p>Une fille est sauvée, qui entre dans la vie avec ce sentiment raisonné de ce que les héroïnes raciniennes appelaient leur gloire. Elle est sauvée, que ce souci de la perfection doive l'accompagner dans le mariage et dans la famille ou dans la solitude et dans toutes les difficultés de la vie. Et j'ajoute, en passant, que ce perfectionnement n'est pas une fin en soi, n'est pas à lui-même son propre but, mais qu'il est une route et qui mène à la vérité. Car ce n'est point d'abord la vérité qui nous rend meilleurs. Il faut d'abord devenir meilleur, pour mériter d'entrevoir la vérité.</p>	<p>Uma moça é salva quando entra na vida com o sentimento racional daquilo que as heroínas racinianas intitulavam sua glória. Ela é salva, e essa preocupação da perfeição deve acompanhá-la no casamento e na família ou na solidão e em todas as dificuldades da vida. Acrescento, de passagem, que esse aperfeiçoamento não é senão um fim em si, não é nele mesmo seu próprio objetivo, mas ele é um caminho que leva à verdade. Pois, não é, primeiramente, a verdade que nos torna melhores. É necessário, em primeiro lugar, tornar-se melhor para merecer entrever a verdade.</p>
<p>[211] Tout le problème de l'éducation tient dans la question que posait Nietzsche, sur un plan tout autre, d'ailleurs: « L'ennoblissement est-il possible? » Mais, pour Nietzsche, nul ne pouvait recevoir cet ennoblissement que de soi-même. Nos fils et nos filles ne sont-ils pas assez nous-mêmes pour le recevoir de nous? Nos enfants, ces petits étrangers sortis de nous, portent tout de même des marques où nous nous reconnaissons. Nous n'ignorons pas tout d'eux, puisque nous nous connaissons; nous pouvons faire d'eux, dans une certaine mesure, dans une mesure très relative, une image retouchée de nous-mêmes. Et, nous seraient-ils tout à fait étrangers, il nous resterait à les atteindre indirectement, puisque c'est en nous perfectionnant nous-mêmes que nous les perfectionnons. Chaque victoire remportée [212] dans notre vie morale a son retentissement dans nos fils; mais cela encore n'est qu'à demi vrai, car combien de pères admirables son</p>	<p>Todo o problema da educação vem da questão que Nietzsche colocava, sobre um plano diverso, além desse: "O enobrecimento é possível?". Mas, para Nietzsche, ninguém podia receber esse enobrecimento senão de si mesmo. Nossos filhos e filhas não são suficientemente nós mesmos para recebê-lo de nós? Nossos filhos, esses pequenos estranhos saídos de nós, trazem, apesar de tudo, marcas nas quais nos reconhecemos. Não ignoramos tudo neles, porque nos conhecemos; podemos fazer deles, em certa medida (aliás, em uma medida muito relativa), uma imagem retocada de nós mesmos. E, nos seriam completamente estranhos, nos restaria alcançá-los indiretamente, porque é nos aperfeiçoando que os aperfeiçoamos. Cada vitória obtida em nossa vida moral tem ressonância em nossos filhos; mas isto não é senão uma meia verdade, pois quantos pais admiráveis são desonrados por seus filhos e quantos filhos sérios e puros olham com tristeza o homem indigno do qual eles nasceram!</p>

<p>déshonorés par leurs enfants et combien de fils graves et purs regardent avec tristesse l'homme indigne dont ils sont nés!</p>	
<p>Car, il faut bien le dire, au sortir de l'enfance, la loi d'imitation semble le céder à la loi de contradiction. Il y a, chez nos fils et chez nos filles, vers la quinzième année, un obscur désir d'être différents, de ne pas ressembler à leurs parents, à ces êtres chéris sans doute, mais qu'ils jugent et qui, d'ailleurs, descendent déjà la côte. Et puis, quel homme est digne de la vérité qu'il représente et qu'il souhaite de transmettre à ses enfants? La plupart des parents calomnient aux yeux de leurs fils [213] le Dieu ou l'idée dont ils se réclament... Il n'empêche que, dans bien des cas, c'est, par un juste retour, la loi d'imitation qui finit par l'emporter sur l'autre. L'homme mûr qui songe à ses parents défunts cède au profond et inconscient désir de les faire revivre. Il imite leurs gestes, répète leurs paroles, s'applique à faire en toutes circonstances ce qu'ils auraient fait s'ils avaient été encore au monde. Un mot qu'on entend souvent dans les familles, sur un homme vieillissant, est celui-ci: « C'est étonnant comme il finit par ressembler à sa pauvre mère! » Oui, nous finissons par ressembler à ceux qui, autrefois, nous paraissaient si loin de nous. Il y a une triste douceur à retrouver une inflexion de voix qui nous semble venir de bien plus loin que nous-mêmes, à capter certaines survivances qui nous [214] donnent l'impression que, tant que nous serons encore là, quelque chose subsistera des bien-aimés qui se sont endormis. C'est un amer plaisir de ne pas admettre, de repousser certaines choses nouvelles, avec un entêtement qui n'est pas de nous, qui nous irritait autrefois chez nos parents, mais qui est comme une sorte de réparation envers ceux que</p>	<p>Pois, é necessário dizê-lo, ao sair da infância, a lei da imitação parece ceder à lei da contradição. Há, entre nossos filhos e filhas, por volta do décimo-quinto ano, um desejo obscuro de serem diferentes, de não se parecerem com seus pais - seres queridos provavelmente, mas que os filhos julgam e que, aliás, já estão envelhecendo. E, além disso, qual homem é digno da verdade que representa e que deseja transmitir aos filhos? Grande parte dos pais calunia aos olhos de seus filhos o Deus ou a ideia da qual eles reclamam... Nada impede que, em muitos casos, seja, por uma justa mudança, a lei da imitação que termina por levar a melhor sobre a outra. O homem maduro que pensa em seus pais mortos cede ao profundo e inconsciente desejo de revivê-los. Ele imita seus gestos, repete suas palavras, aplica-se a fazer em todas as circunstâncias aquilo que eles teriam feito se ainda estivessem vivos. Uma palavra que se escuta frequentemente, no seio das famílias, sobre um homem envelhecendo é esta: "É espantoso como ele acaba por se parecer à sua pobre mãe!". Sim, acabamos por nos parecer àqueles que, outrora, nos pareciam tão diferentes de nós. Há uma triste doçura em reencontrar uma inflexão de voz que nos parece vir de bem mais longe do que nós mesmos, em capturar certos vestígios que nos dão a impressão de que, enquanto ainda estivermos ali, alguma coisa subsistirá dos bem-amados que adormeceram. É um prazer amargo não admitir, repelir certas coisas novas com uma obstinação que não é a nossa, que nos irritava antigamente em nossos pais, mas que é como que um tipo de reparação para com aqueles que nossa juventude gostava de contradizer e de escandalizar até o sofrimento.</p>

<p>notre jeunesse aimait à contredire et à scandaliser jusqu'à la souffrance.</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p style="text-align: center;">***</p>
<p>Suis-je, en définitive, aussi ennemi que me l'on fait dire certains journalistes de l'instruction chez les filles? Il y a, sur ce point, un malentendu. Ce qui a toujours irrité, dans ce qu'il est convenu d'appeler [215] le « bas bleu », la femme savante, c'est le côté intéressé de sa science. Chez beaucoup de femmes, il y a une tendance à considérer toute acquisition intellectuelle comme une chose à étaler, comme une chose qui la fait valoir. C'est un prolongement de sa coquetterie inguérissable. Être au courant, être à la page, cela signifie utiliser basement ce qu'il y a de plus beau au monde, en dehors de la sainteté, pour briller et pour se pousser. Beaucoup de femmes sont moins cultivées qu'elles ne sont barbouillées de culture; elles se fardent, elles se poudrent de littérature et de philosophie. Et, pourtant, si nous goûtons le charme d'une femme qui a lu Spinoza, qui a subi l'influence de Nietzsche, ce peut bien être à cause de l'enrichissement qu'elle doit à la fréquentation de ces grands esprits, mais c'est aussi parce [216] qu'elle ne nous en parle jamais. Ces débats intellectuels, qui sont le plus beau plaisir de la camaraderie et de l'amitié masculine, sont toujours insupportables avec une femme parce que le secret que nous attendons d'elle est d'un autre ordre. La plus érudite n'a rien à nous apprendre, si elle n'oublie d'abord ce qu'elle sait pour nous initier à ce qu'elle éprouve, à ce qu'elle devine, à ce qu'elle ressent, à ce qu'elle pressent.</p>	<p>Sou, definitivamente, tão inimigo da instrução das moças quanto dizem certos jornalistas? Há, sobre este assunto, um mal-entendido. O que sempre irritou, nisto que é convencionalizado chamar de "a mulher literata", a mulher sábia, é o lado interessado de sua ciência. Para muitas mulheres, há uma tendência a considerar toda aquisição intelectual como algo a ostentar, como algo que a valoriza. É uma extensão de seu coquetismo incurável. Estar informada, estar atualizada sobre a última moda, significa utilizar com baixeza aquilo que há de mais bonito no mundo, com exceção da santidade, para brilhar e para se acotovelar. Muitas mulheres são menos cultas do que carregadas superficialmente de cultura; elas se maquam, se empoam de literatura e filosofia. E, no entanto, se provamos o charme de uma mulher que leu Spinoza, que sofreu a influência de Nietzsche, pode ser por causa do enriquecimento que ela deve ao conhecimento desses grandes intelectos, mas é também porque ela não nos fala nunca deles. Esses debates intelectuais, que são o melhor prazer da camaradagem e da amizade masculina, são sempre insuportáveis com uma mulher, pois o segredo que esperamos dela é de outra ordem. A mais erudita entre elas não tem nada a nos ensinar, se ela esquece, em primeiro lugar, aquilo que ela sabe para nos iniciar àquilo que ela experimenta, naquilo que ela adivinha, naquilo que ela sente e naquilo que ela pressente.</p>
<p>Je crois pourtant que, sur un plan très</p>	<p>Acredito, entretanto, que sobre um</p>

<p>élevé, la culture de la femme doit être utilitaire et s'étendre à tout ce qui sert à l'enrichissement de sa vie spirituelle. On voit dans quel sens je souhaiterais orienter ses lectures: vers les moralistes, vers les psychologues, vers les mystiques. Attend-on de moi que j'ai l'héroïsme de leur [217] interdire la lecture des romans? Fénelon, sur ce point, est implacable.</p>	<p>plano mais elevado, a cultura da mulher deve ser utilitária e estender-se a tudo o que serve ao enriquecimento de sua vida espiritual. Vê-se em qual sentido eu gostaria de orientar suas leituras: na direção dos moralistas, dos psicólogos e dos místicos. Esperam de mim que eu tenha o heroísmo de lhes interditar a leitura de romances? Fenelon, em relação a este assunto, é implacável.</p>
<p>« Elles se passionnent, écrit-il, pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques où l'amour profane est mêlé. Elles se rendent l'esprit visionnaire en s'accoutumant au langage magnifique des romans. Elles se gâtent même par là pour le monde, car tous ces beaux sentiments en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend. »</p>	<p>“Elas se apaixonam, escreve, pelos romances, pelas peças de teatro, pelas narrativas de aventuras quiméricas nas quais o amor profano é misturado. Inclina-se ao espírito visionário acostumando-se à linguagem magnífica dos romances. Destroem-se mesmo frente ao mundo, pois todos esses bonitos sentimentos elevados, todas essas paixões generosas, todas essas aventuras que o autor do romance inventou para agradar não têm nenhuma relação com os verdadeiros motivos que fazem agir no mundo e que decidem os negócios, nem com os erros de cálculos que se encontram em tudo aquilo que se empreende”.</p>
<p>Nous voyons bien ici qu'il y a romans et romans. Ceux de La Calprenède et de Mlle de Scudéry pouvaient bien en[218]traîner leurs jeunes lectrices dans un monde irréel et absurde; le danger des romans contemporains est à l'opposé: c'est de les entraîner trop loin, trop bas à travers des arcanes de la nature corrompue.</p>	<p>Vemos aqui que existem romances e romances. Aqueles de La Calprenède e da senhorita de Scudéry podiam conduzir suas jovens leitoras para um mundo irreal e absurdo; o perigo dos romances contemporâneos é o oposto: é conduzi-las muito longe, muito baixo, através dos arcanos da natureza corrompida.</p>
<p>Mais voilà où nous apparaît le bon côté de la condition des filles d'aujourd'hui: lancées trop tôt dans la vie, leur instinct de défense s'y développe et elles se protègent mieux elles-mêmes que n'eussent pu faire les petites romanesques et les petites désœuvrées d'autrefois, qui ne cessaient de rêver, comme l'a chanté Francis Jammes, « à ce joli sentiment que Zénaïde Fleuriot a appelé l'amour ». La vie est une éducatrice qui a de terribles moyens pour se faire</p>	<p>Mas eis que nos aparece o lado bom da condição das moças de hoje: lançadas muito cedo à vida, seu instinto de defesa se desenvolve e elas se protegem melhor do que poderiam se defender as pequenas românticas e as desocupadas de outrora, que não paravam de sonhar, como Francis Jammes acenou: “com este belo sentimento que Zénaïde Fleuriot chamou amor”. A vida é uma educadora que tem terríveis meios de se fazer escutar. Para uma jovem moça forte, talvez valha mais, muito cedo, olhá-la de frente ao invés de</p>

<p>écouter. Pour une jeune fille forte, peut-être vaut-il mieux très tôt la regarder en face que de s'enchanter et de se troubler dangereusement dans le vague, [219] comme naguère. Qu'est devenue cette jeune fille de notre adolescence, celle qui s'avancait sous les tilleuls, dans une musique de Schumann? N'est-ce pas une espèce en partie disparue? Mais quand, par hasard, nous rencontrons l'une d'elles, qu'elle nous paraît précieuse! Que son charme demeure puissant!</p> <p style="text-align: center;">***</p>	<p>se encantar e de se atrapalhar perigosamente no vago, como recentemente. O que se tornou aquela moça de nossa adolescência, aquela que caminhava sob as tílias ao som de uma música de Schumann? Não é ela uma espécie em parte extinta? Mas quando, por acaso, reencontramos uma delas, nos parece preciosa! Que poderoso se mantém seu charme!</p> <p style="text-align: center;">***</p>
<p>L'air du temps, je le crains, sera plus fort que nos préférences. Nous ne ressusciterons pas Clara d'Ellebéuse. Du moins, il reste aux éducateurs une consolation. Il leur reste de tirer pour eux-mêmes quelque profit de la présence des enfants sous leur toit. Combien de pères [220] et de mères s'élèvent eux-mêmes, au sens profond du mot, à cause des yeux candides qui ne les perdent pas de vue! Que de passions jugulées, que de sacrifices consentis, que de muettes victoires pour l'amour de ces témoins qui ne le sauront jamais! Que de fois, dans une même créature, la femme déjà presque perdue a été tenue en échec par la mère!</p>	<p>O ar do tempo, temo-o, será mais forte do que as nossas preferências. Não ressuscitaremos Clara de Ellebéuse. Ao menos, resta aos educadores um consolo. Resta-lhes tirar algum proveito da presença dos filhos sob seu teto. Quantos pais e mães se educam, no sentido profundo da palavra, por causa dos olhos cândidos que não os perdem de vista! Quantas paixões reprimidas, quantos sacrifícios consentidos, quantas vitórias mudas por amor a essas testemunhas que não o saberão jamais! Quantas vezes, em uma mesma criatura, a mulher quase perdida deixou de agir em prol da mãe!</p>
<p>Et nos enfants ne nous élèvent pas seulement. Je connais au moins un métier où ils nous apportent un extraordinaire secours: c'est celui du romancier. Je lisais, l'autre jour, ce que confiait à un journaliste un de mes plus éminents jeunes confrères, grand chef de l'école populiste, au sujet d'un écrivain qui me touche de très près et même d'aussi près que possible. Il plaignait cet écrivain de ne connaître ni d'aimer le réel et d'être condamné [221] au dépérissement par inanition. Mais il me semble qu'un père de famille ne risque guère d'ignorer le réel. Les</p>	<p>E nossos filhos não nos educam apenas. Conheço ao menos uma profissão na qual eles nos trazem um extraordinário socorro: é aquela do romancista. Eu lia, outro dia, o que confiava um dos meus mais eminentes jovens companheiros, grande chefe da escola populista, a um jornalista, a respeito de um escritor que me toca de muito perto e mesmo do mais perto quanto possível. Ele lamentava por esse escritor não conhecer nem gostar do real e estar condenado à decadência por inanição. Mas me parece que um pai de família não corre o risco de ignorar o real. Os filhos sentados em torno da mesa são</p>

<p>enfants assis autour de la table, c'est toute la vie qui est là. Nous la redécouvrons en même temps qu'eux dans ses plus humbles sollicitudes, dans ses plus sublimes espérances. Les enfants nous enracent profondément; il nous font vivre tout près de la terre; ils nous obligent à entrer dans les plus petites choses. C'est pour eux que nous gardons nos terres onéreuses, nos vieilles maisons de campagne. Un père de famille est justement le seul homme auquel il soit interdit de n'être qu'un homme de lettres. Et, s'il écrit, ce ne sera pas assez d'une longue existence pour utiliser tout ce qu'il lui aura été donné d'apprendre à l'école de ses enfants.</p>	<p>toda a vida que ali está. Redescobrimo-la ao mesmo tempo que eles, em suas mais humildes sollicitudes, em suas mais sublimes esperanças. Os filhos nos enraízam profundamente; nos fazem viver pertinho da terra; nos obrigam a entrar nas mínimas coisas. É para eles que conservamos nossas terras onerosas, nossas velhas casas de campanha. Um pai de família é justamente o único homem ao qual é proibido não ser senão um homem de letras. E, se ele escreve, não será suficiente uma longa existência para utilizar tudo o que lhe terá sido dado a aprender na escola de seus filhos.</p>
<p>[222] « Maintenant, a écrit Claudel, entre moi et les hommes, il y a ceci de changé que je suis père de l'un d'entre eux.</p>	<p>“Agora, escreveu Claudel, entre mim e os homens, há isto de diferente: sou pai de um entre eles.</p>
<p>« Celui-là ne hait point la vie qui l'a donné. »</p>	<p>“Aquele não odeia de forma alguma a vida que lhe deu”.</p>

ANNEXES

ANNEXE A - THÉRÈSE CHEZ LE DOCTEUR DANS CANDIDE



Candide du 12 janvier 1933.

ANNEXE B - THÉRÈSE À L'HÔTEL DANS CANDIDE



Candide du 31 août 1933.

ANNEXE C - « MADEMOISELLE BISTOURI », DE CHARLES BAUDELAIRE

Comme j'arrivais à l'extrémité du faubourg, sous les éclairs du gaz, je sentis un bras qui se coulait doucement sous le mien, et j'entendis une voix qui me disait à l'oreille: "Vous êtes médecin, monsieur?"

Je regardai; c'était une grande fille, robuste, aux yeux très ouverts, légèrement fardée, les cheveux flottant au vent avec les brides de son bonnet.

"- Non; je ne suis pas médecin. Laissez-moi passer. - Oh! si! vous êtes médecin. Je le vois bien. Venez chez moi. Vous serez bien content de moi, allez! - Sans doute, j'irai vous voir, mais plus tard, après le médecin, que diable!... - Ah! ah! - fit-elle, toujours suspendue à mon bras, et en éclatant de rire, - vous êtes un médecin farceur, j'en ai connu plusieurs dans ce genre-là. Venez."

J'aime passionnément le mystère, parce que j'ai toujours l'espoir de le débrouiller. Je me laissai donc entraîner par cette compagne, ou plutôt par cette énigme inespérée.

J'ometts la description du taudis; on peut la trouver dans plusieurs vieux poètes français bien connus. Seulement, détail non aperçu par Régnier, deux ou trois portraits de docteurs célèbres étaient suspendus aux murs. Comme je fus dorloté! Grand feu, vin chaud, cigares; et en m'offrant ces bonnes choses et en allumant elle-même un cigare, la bouffonne créature me disait: "Faites comme chez vous, mon ami, mettez-vous à l'aise. Ça vous rappellera l'hôpital et le bon temps de la jeunesse. - Ah ça! où donc avez-vous gagné ces cheveux blancs? Vous n'étiez pas ainsi, il n'y a pas encore bien longtemps, quand vous étiez interne de L... Je me souviens que c'était vous qui l'assistiez dans les opérations graves. En voilà un homme qui aime

couper, tailler et rogner! C'était vous qui lui tendiez les instruments, les fils et les éponges. - Et comme, l'opération faite, il disait fièrement, en regardant sa montre: "Cinq minutes, messieurs!" - Oh! moi, je vais partout. Je connais bien ces Messieurs."

Quelques instants plus tard, me tutoyant, elle reprenait son antienne, et me disait: "Tu es médecin, n'est-ce pas, mon chat?"

Cet inintelligible refrain me fit sauter sur mes jambes. "Non! criai-je furieux.

- Chirurgien, alors?

- Non! non! à moins que ce ne soit pour te couper la tête! S... s... c... de s... m...!

- Attends, reprit-elle, tu vas voir."

Et elle tira d'une armoire une liasse de papiers, qui n'était autre chose que la collection des portraits des médecins illustres de ce temps, lithographiés par Maurin, qu'on a pu voir étalée pendant plusieurs années sur le quai Voltaire.

"Tiens! le reconnais-tu celui-ci?

- Oui! c'est X. Le nom est au bas d'ailleurs; mais je le connais personnellement.

- Je savais bien! Tiens! voilà Z., celui qui disait à son cours, en parlant de X.: "Ce monstre qui porte sur son visage la noirceur de son âme!" Tout cela, parce que l'autre n'était pas de son avis dans la même affaire! Comme on riait de ça à l'Ecole, dans le temps! Tu t'en souviens? - Tiens, voilà K., celui qui dénonçait au gouvernement les insurgés qu'il soignait à son hôpital. C'était le temps des émeutes. Comment est-ce possible qu'un si bel homme ait si peu de coeur? - Voici maintenant W., un fameux médecin anglais; je l'ai attrapé à son voyage à Paris. Il a l'air d'une demoiselle, n'est-ce pas?"

Et comme je touchais à un paquet ficelé, posé aussi sur le guéridon: "Attends un peu, dit-elle; - ça, c'est les internes, et ce paquet-ci, c'est les externes."

Et elle déploya en éventail une masse d'images photographiques, représentant des physionomies beaucoup plus jeunes.

"Quand nous nous reverrons, tu me donneras ton portrait, n'est-ce pas, chéri?

- Mais, lui dis-je, suivant à mon tour, moi aussi, mon idée fixe, - pourquoi me crois-tu médecin?

- C'est que tu es si gentil et si bon pour les femmes!

- Singulière logique! me dis-je à moi-même.

- Oh! je ne m'y trompe guère; j'en ai connu un bon nombre. J'aime tant ces messieurs, que, bien que je ne sois pas malade, je vais quelquefois les voir, rien que pour les voir. Il y en a qui me disent froidement: " Vous n'êtes pas malade du tout! " Mais il y en a d'autres qui me comprennent, parce que je leur fais des mines.

- Et quand ils ne te comprennent pas...?

- Dame! comme je les ai dérangés inutilement, je laisse dix francs sur la cheminée. - C'est si bon et si doux, ces hommes-là! - j'ai découvert à la Pitié un petit interne, qui est joli comme un ange, et qui est poli! et qui travaille, le pauvre garçon! Ses camarades m'ont dit qu'il n'avait pas le sou, parce que ses parents sont des pauvres qui ne peuvent rien lui envoyer. Cela m'a donné confiance. Après tout, je suis assez belle femme, quoique pas trop jeune. Je lui ai dit: " Viens me voir, viens me voir souvent. Et avec moi, ne te gêne pas; je n'ai pas besoin d'argent. " Mais tu comprends que je lui ai fait entendre ça par une foule de façons; je ne le lui ai pas dit tout crûment; j'avais si peur de l'humilier, ce cher enfant!

- Eh bien! croirais-tu que j'ai une drôle d'envie que je n'ose pas lui dire? - Je voudrais qu'il vînt me voir avec sa trousse et son tablier, même avec un peu de sang dessus!"

Elle dit cela d'un air fort candide, comme un homme sensible dirait à une comédienne qu'il aimerait: "Je veux vous voir vêtue du costume que vous portiez dans ce fameux rôle que vous avez créé."

Moi, m'obstinant, je repris: "Peux-tu te souvenir de l'époque et de l'occasion où est née en toi cette passion si particulière?"

Difficilement je me fis comprendre; enfin j'y parvins. Mais alors elle me répondit d'un air très triste, et même, autant que je peux me souvenir, en détournant les yeux: "Je ne sais pas... je ne me souviens pas."

Quelles bizarreries ne trouve-t-on pas dans une grande ville, quand on sait se promener et regarder? La vie fourmille de monstres innocents. - Seigneur, mon Dieu! vous, le Créateur, vous, le Maître; vous qui avez fait la Loi et la Liberté; vous, le souverain qui laissez faire, vous, le juge qui pardonnez; vous qui êtes plein de motifs et de causes, et qui avez peut-être mis dans mon esprit le goût de l'horreur pour convertir mon coeur, comme la guérison au bout d'une lame; Seigneur ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur! peut-il exister des monstres aux

yeux de Celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils se sont faits et comment ils auraient pu ne pas se faire?